

<36608227320017



<36608227320017

Bayer. Staatsbibliothek

3

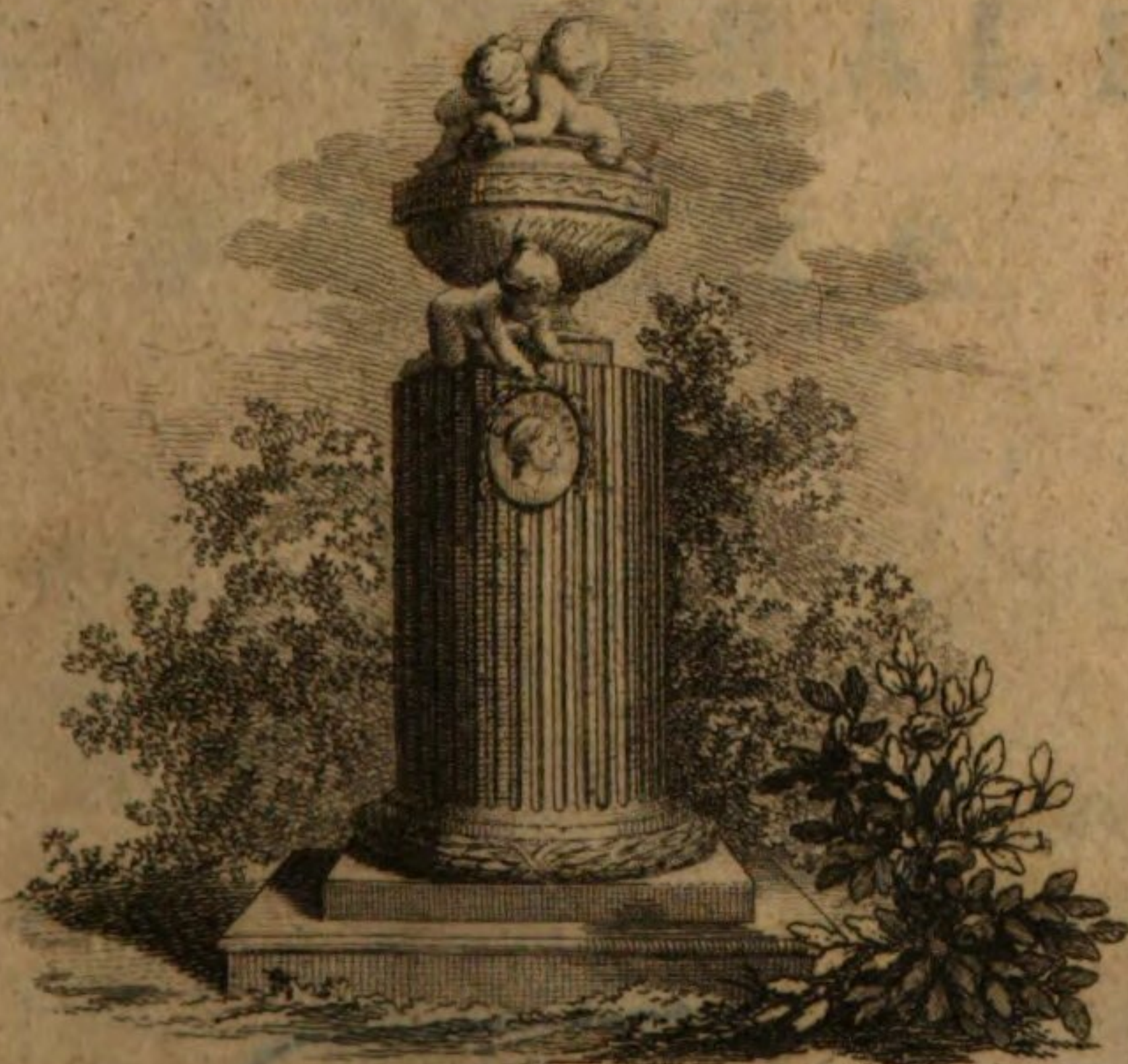
Epist
312^e

912a

LETTRES FAMILIERES
DE
M. G E L L E R T
TRADUITES DE L'ALLEMAND
PAR
M. H U B E R.

*Avec l'Eloge de l'Auteur, & la Lettre
d'un pere à son fils.*

Nouvelle Edition augmentée.



A L E I P Z I G

chez les Héritiers de WEIDMANN & REICH. 1777.

LETTERES FAMILIÈRES

DE

M. G. E. A. E. R. T.

TRADUITES DE L'ALLEMAND

PAR

M. HUBER.

Avec l'Éloge de l'Auteur, & la Lettre
à son fils.

Nouvelle Édition augmentée.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

chez les Libraires de WEIDMANN & REICH 1777.

A SON
ALTESSE
ELECTORALE
DE SAXE.

ASSAY

ALTESSE

ELLECTORALE

DES AXE



MONSEIGNEUR,

Pénétré des bontés dont VO.
TRE ALTESSE ELEC.
TORALE a daigné m'honorer en

m'appellant à cette Université, j'ose
faire éclater publiquement ma recon-
naissance en lui offrant cet ouvrage.

Agréez, MONSIEUR,

l'hommage d'un livre qui renferme

l'Eloge d'un homme dont la voix

Vous fut connue Et dont la per-

te a affligé Votre cœur. Plus

d'une fois Gellert a eu l'avantage de

Vous tracer la beauté de la vertu

Et de

*Et de louer en Vous cette bonté
qui fait la base de Votre ca-
ractere. Plus d'une fois cet homme
célèbre a eu l'honneur de manifester à
VOTRE ALTESSE ELEC-
TORALE les sentiments de respect
Et d'amour dont il étoit rempli pour
son Prince. Ces sentiments, MON-
SEIGNEUR, je les partage avec
Gellert, mais il n'est pas en moi*

*de les exprimer aussi heureusement
que lui.*

*Je suis avec le plus profond res-
pect,*

**MONSEIGNEUR,
de VOTRE ALTESSE
ELECTORALE**

*le très - humble & très-
obéissant serviteur
HUBER.*

Aver-



AVERTISSEMENT.

Les changements que j'ai faits à cette nouvelle Edition, m'imposent l'obligation d'en rendre un compte succinct au Public. *L'Eloge de Gellert* paroît ici refondu. Pour y mettre plus d'unité, j'en ai retranché tous les hors-d'œuvres, tout ce qui est étranger à Gellert. On l'a dit bien souvent, la vie d'un homme de lettres se trouve dans ses écrits. Aussi ses ouvrages & ses conversations sont les principales sources où j'ai puisé. J'ai eu l'avantage d'être du nombre de ceux qu'il a honoré de son amitié & d'apprendre de lui même plusieurs particularités de sa vie. Cette fois-ci les matériaux ne m'auroient pas manqué, si j'avois voulu donner plus d'étendue à cet Eloge. Depuis la premiere édition,

M. Cramer nous a donné *la Vie de Gellert* en un Volume in 8vo. J'ai profité de son travail pour quelques faits; d'ailleurs je n'ai adopté ni sa maniere, ni ses jugements. Une Traduction françoise qui en a paru en Hollande, met à portée d'apprécier cet ouvrage ceux qui n'entendent pas l'original. *) M. Garve a travaillé sur le même fond & nous a esquissé le caractère de Gellert. M. Pajon, Ministre réformé à Berlin, a placé l'ouvrage de M. Garve à la tête de sa Traduction des *Leçons de Morale*, sous ce titre: *Réflexions diverses, concernant les Ouvrages de feu M. Gellert, ses Leçons de Morale en particulier & le Caractere*

*) Vie & Lettres de Gellert, traduites de l'Allemand, par Madame D. L. F*** (la Fyfe). Première Partie. Utrecht 1775. Je ne connois que la Vie de Gellert, j'ignore si Madame de la Fyfe a donné aussi les Lettres, annoncées sur le titre.

raçtere de l'Auteur, par M. Garve, Professeur en Philosophie à l'Académie de Leipzig.

Quant aux *Lettres familières* de Gellert, qui forment la première partie de ce recueil, je ne donne ici que celles qui m'ont paru les plus intéressantes. On peut les considérer comme les pièces justificatives de ce que je dis du caractère de Gellert dans son Eloge. En effet, les Lettres d'un homme, étant des conversations muettes, sont les traits les plus propres à nous peindre son ame. Dans celles de Gellert on trouvera souvent cette gaieté & cette naïveté, cette tristesse & cette langueur qu'il apportoit dans le commerce de la vie. Elles ont d'ailleurs le mérite d'avoir été réellement écrites à différentes personnes, sans que l'Auteur eut songé en les écrivant à les donner un jour au public.

Nous

Nous devons leur conservation à une femme d'esprit, Me. Cramer, pour qui l'Auteur avoit beaucoup de déférence, & leur publication à son ami Rabener, qui vouloit offrir aux Allemands des modeles moins chargés de formules & plus naturels que ceux qu'on avoit. Ce champ de notre Littérature est encore fort stérile, & malgré les recueils de ce genre qui ont paru depuis quelques années, on lit encore avec plaisir les Lettres de mon Auteur. Sa position d'alors est cause que ses premieres Lettres manquent souvent de cet intérêt qui fait le charme de celles qui ont pour Auteurs des hommes placés sur un plus grand théâtre. On peut dire de ces productions, que la forme l'emporte sur le fond. Il donna son Recueil en 1751, & l'accompagna d'un Traité du style épistolaire, que les jeunes gens ne fauroient trop

trop lire. En donnant une Traduction de ces Lettres, je me suis proposé le double but, & de faire connoître aux étrangers notre genre épistolaire, & de procurer aux jeunes gens qui cultivent la Langue françoise un livre propre à leur en faciliter l'étude.

Parmi les *Lettres nouvelles*, qui composent la seconde partie, on retrouvera celles de Gellert & de Rabener, écrites pendant la dernière guerre & imprimées à leur insçu. Lorsqu'elles parurent j'en fis connoître quatre en France, *) où elles furent généralement goûtées. Les Auteurs apprirent alors avec douleur que ces Lettres, en passant par des mains infidèles, étoient devenues publiques. Exposés aux traits de la malignité qui n'a pas manqué de donner un sens odieux aux expressions les plus innocentes, ils

en

*) V. Journal Etranger, Octobre 1761.

en ont eu beaucoup de chagrin, & ils n'en ont été consolés que par l'approbation des honnêtes gens. La correspondance de Gellert ayant été très-étendue, on attendoit ses Lettres avec impatience. On favoit qu'il étoit en relation avec plusieurs femmes d'esprit du rang le plus élevé, avec la Princeffe d'Anhalt-Zerbst, mere de l'Impératrice de Russie. La Lettre adressée à Mademoiselle de Schœnfeld, aujourd'hui Comtesse de Bunau, & imprimée à l'insçu de l'Auteur, donnoit des préjugés favorables pour ces Lettres. Enfin elles parurent en 1774 par les soins de deux Théologiens, amis de l'Auteur, M. M. Schlegel & Heyer; mais il faut l'avouer, elles n'ont pas rempli l'attente du public. Les Editeurs (sans doute par des motifs louables) semblent s'être fait une loi de supprimer toutes les Lettres écrites d'un style un peu gai, & de ne

con-

conserver que celles qui traitent des sujets graves, ou qui ne contiennent rien : ils nous font connoître Gellert tel qu'il étoit le plus souvent les dix dernières années de sa vie, presque toujours plaintif, presque toujours dogmatifant. Ils nous ont conservé une partie de sa correspondance avec Mlle. Lucius de Dresde, mariée aujourd'hui à M. Schlegel, Ministre protestant près de Weiffenfels ; mais on y chercheroit vainement celles des Lettres qui roulent sur quelque sujet déterminé & que Gellert, qui faisoit le plus grand cas des talents de cette Demoiselle, se plaisoit le plus de lire à ses connoissances. Cependant il pouroit arriver que les Editeurs n'eussent fait que se conformer aux dernières intentions de Gellert, & dès lors je me tais. Quoiqu'il en soit, j'ai choisi un petit nombre de ces Lettres, & dans ce choix je me suis

fois arrêté préféablement à celles qui contiennent quelque chose, ou qui servent au développement de son caractère.

Le morceau qui termine ce volume, est la *Lettre d'un pere à son fils en l'envoyant à l'Université*. Je n'ai pas cru devoir supprimer cette Lettre, quoique M. Pajon Traducteur des Leçons de Morale de Gellert, en ait fait une nouvelle Traduction, bien meilleure que la mienne, comme il l'insinue lui même. Cette Lettre, qui est un fragment des Leçons de Morale suffit pour donner une idée de cette dernière production de notre Auteur.



E L O G E

de

G E L L E R T.

Si jusqu'ici l'Allemagne a paru insensible à la perte des beaux génies qu'elle a produits, celle qu'elle vient de faire semble l'avoir tiré de sa léthargie. A peine la nouvelle de la mort de Gellert se fut-elle répandue dans les divers Etats de l'empire germanique, que toutes les âmes sensibles, sans distinction de gouvernement ni de communion, ont déploré cette mort comme une perte commune que faisoit la patrie. Aussi quel homme a jamais mérité mieux que lui qu'on fit une exception en sa faveur ! A la qualité d'heureux génie, il joignoit celle d'homme

tueux: voilà ses titres à l'estime de ses concitoyens & aux regrets publics. Ses écrits, goûtés par la nation, ont produit l'effet le plus flatteur pour tout Ecrivain qui aspire à la vraie gloire, celui d'avoir fait naître des sentiments honnêtes dans les âmes, & de les avoir portées à des actes de bienfaisance. Chéri pendant sa vie, il fut loué avec une sorte de fureur après sa mort. Parmi cette multitude d'écrits dont l'Allemagne a été inondée, on en distingue un petit nombre, surtout ceux qui ont eu pour Auteurs quelques uns de ses amis. En me mettant sur les rangs, je ne prétens point ajouter à la gloire de cet homme célèbre: mon dessein se borne à tracer quelques traits de sa vie, & à répandre quelques fleurs sur sa tombe.

Christian - Fürchtegott Gellert naquit le 4 juillet 1715 à Haynichen, petite ville près de Freyberg en Saxe, de Christian Gellert & de

de Jeanne-Salomée Schütze. Son pere, homme d'une probité exemplaire, remplit pendant cinquante ans la place de Pasteur de Haynichen, & mourut en 1747, âgé de soixante & quinze ans. Et sa respectable mere, chérie par la douceur de son caractère, mourut en 1759 à l'âge de quatre-vingts ans. Ils eurent treize enfants qu'ils éleverent pour la plupart, avec un revenu modique. Sans m'étendre sur cette nombreuse famille, je ne dirai qu'un mot des deux aînés de notre Auteur. Le premier, Frederic-Leberecht, Commissaire des postes, ne survécut que d'un mois à la douleur d'avoir perdu un frere, auquel il avoit été tendrement attaché. Le second, Christlieb-Ehregott, Membre de l'Académie de Petersbourg où il a été dix ans Professeur de Chymie, & Inspecteur des mines à Freyberg où il est établi aujourd'hui, jouit de la réputation d'un habile Chymiste & s'est fait connoître par un ouvrage qui consta-

te ses profondes connoissances dans la chymie métallurgique. *)

Notre Gellert eut le bonheur d'avoir des parents qui prirent un soin particulier de son éducation & qui s'attachèrent à lui inspirer de bonne heure ces sentiments d'honnêteté dont ils étoient pénétrés. Né avec les plus heureuses dispositions, il recevoit avec docilité les impressions que des guides aussi tendres que sensés cherchoient à lui donner. Dès sa plus tendre jeunesse il se formoit à la patience & il apprenoit à obéir sans murmurer; il se rappelloit qu'à l'âge de huit

ans

*) Il est Auteur d'un Traité intitulé: *Christlieb Ebregott Gellerts Anfangsgründe der metallurgischen Chymie, theoretisch und praktisch abgefasst. Leipzig 1750.* Ce Traité a été traduit en François sous ce titre: *Chymie métallurgique, traduite de l'Allemand, par M. le Baron d'Holbach, Paris 1758.*

ans un de ses parents l'employoit à des soins domestiques qui n'avoient nul rapport avec sa destination future. „Dès lors, dit-il lui-même dans un journal de sa vie qu'on a trouvé après sa mort, j'appris une science bien importante, j'appris à obéir.“ D'un esprit docile, il étudia les premiers éléments qu'on a coutume d'enseigner à la jeunesse, sans se plaindre de leur sécheresse. Son pere qui aimoit la poésie lui avoit sans doute fait naître le goût des vers. A l'âge de douze ans il composa un poëme sur la naissance de son pere, espece d'allégorie pour laquelle la structure de la maison paternelle lui avoit fourni l'idée. Cette maison étoit soutenue par quinze piliers, ils étoient quinze enfants & petits enfants, cela l'engagea de faire entrer dans sa pièce ses freres & sœurs, comme autant de soutiens de son pere. Les vers que Gellert fit alors n'étoient sans doute pas comparables à ceux que Pope fit dans le

même âge. Il se rappelloit pourtant avec plaisir ceux-ci, & il pensoit qu'ils n'avoient pas été sans mérite, puisque plusieurs personnes en avoient retenu des tirades.

A treize ans son pere l'envoya au College Electoral de Meissen. Là il apprit les langues savantes, il étudia les Auteurs grecs & romains d'après la méthode introduite dans les écoles, c'est à dire d'après la méthode la plus sèche. Depuis ce tems il s'est fait quelques changements en bien dans les écoles; mais alors l'étude de la belle antiquité se bornoit à expliquer mot à mot aux enfants un Auteur ancien, & puis à le leur faire apprendre par cœur. L'étude enfin n'avoit pour but que la connoissance des mots sans celle des choses. On fait que l'ennui qui résulte de la pratique d'une pareille méthode a souvent des suites fâcheuses pour le corps & pour l'esprit; il tue la vivacité d'un enfant, & lui inspire à jamais un dégoût

goût invincible pour les Lettres. Qui fait si ce n'est pas dans les études élémentaires qu'il faut chercher le principe des affections hypochondriaques de notre Gellert ! Dans ce tems-là les Maîtres des institutions publiques ne cultivoient que le Grec & le Latin ; ils regardoient comme une petitesse indigne d'un Savant de chercher à s'exprimer avec grace dans sa langue maternelle. Ce préjugé, dont presque toute l'Europe est revenue depuis plus d'un siècle, n'est pas totalement détruit en Allemagne, il règne encore dans une certaine classe de Savants. Avec de pareils guides il ne faut pas s'étonner si le goût de Gellert a été longtems à se former, s'il a pris alors pour modeles des Ecrivains entierement oubliés aujourd'hui. Il a souvent avoué que la lecture des vers de Günther lui échauffoit l'imagination, lui exaltoit l'ame. Il eut cela de commun avec Haller, qui rapporte pareillement qu'il doit son amour pour la Poësie

à son admiration pour Lohenstein. Quoiqu'il connut mieux que personne les défauts de son éducation, c'étoit toujours avec des sentiments de reconnoissance qu'il parloit de ses premiers Maîtres & qu'il louoit leurs soins pour lui inspirer l'amour de l'ordre & des bonnes mœurs. Son visage mélancolique reprenoit un air de sérénité, quand il se rappelloit que c'étoit à Meissen qu'il avoit fait la premiere connoissance de Gærtner & de Rabener, avec lesquels il avoit lié une amitié que la mort seule a pu rompre.

Gellert, étant tombé malade au bout de cinq ans de séjour à Meissen, retourna à la maison paternelle, tant pour réparer sa santé que pour se préparer à courir une nouvelle carrière, celle de l'Université. Muni des connoissances nécessaires pour fréquenter avec fruit les leçons publiques, il se rendit à Leipzig en 1734. Il y entendit la philosophie sous Hofmann, la théologie sous Klausing & Weisse,

Weisse, l'histoire & la littérature sous Jœcher, Christ & Kappe. Appliqué avec ardeur à ses études, il fit des progrès dans les sciences ; & par sa douceur il gagna l'amitié de tous ses Maîtres.

Cependant son pere ayant déjà fait étudier cinq de ses fils & ne pouvant plus subvenir à tant de dépenses, se vit obligé de le rappeler de l'Université après l'y avoir laissé quatre ans. De retour à Haynichen, il repassa les leçons qu'il avoit entendues à Leipzig. Le but principal de ses études étant la Théologie, il fit son essai d'éloquence dans sa ville natale. Monté en chaire, il commença son discours avec la présomption de la jeunesse, (c'étoit l'oraison funèbre d'un enfant dont il avoit été le parrain) mais ne pouvant vaincre sa timidité naturelle il resta court dès la quatrième période. L'auditoire prit assez bien l'embarras de l'Orateur; il crut que la douleur lui avoit fait perdre la

b 5

mémoire.

mémoire. Pendant le reste du discours il s'en tira comme il put, en jettant de tems en tems les yeux sur son manuscrit ouvert dans son chapeau. L'idée de cette disgrâce ne s'étoit jamais effacée de son esprit; elle l'avoit poursuivi toutes les fois qu'il étoit monté en chaire. D'ailleurs mécontent de sa mémoire, il crut qu'il n'avoit point de talents pour ce genre d'éloquence, & y renonça entierement. Quelques fragments de sermons rapportés dans sa vie par M. Cramer sembleroient prouver qu'il se jugeoit trop sévèrement.

Sa fortune ne lui permettant pas de donner tout son tems à la culture de son esprit, il songea à faire autre chose. A la recommandation de M. Löscher, il se chargea pour un an de l'instruction de deux jeunes gentilshommes des environs de Dresde, de M. M. de Luttichau. Ce tems fini il s'en retourna chez lui, & dirigea les études d'un de ses neveux & d'un de ses freres, qui mourut en-

suite

suite à l'école de Freyberg. L'année 1740 fut une de plus heureuses de la vie de Gellert, la seule durant laquelle il ait joui d'une santé de corps sans altération & d'une sérénité d'ame sans nuage. Il s'est toujours rappelé avec quelle joie il accomplissoit alors ses devoirs, il a toujours regretté ce tems.

Pendant qu'il vécut au sein de sa famille, il donna ses soins à l'instruction de son neveu. Le croyant assez préparé pour profiter des leçons académiques, il le conduisit à Leipzig en 1741, tant pour veiller aux études de ce jeune homme, que pour continuer ses propres études. Comme ses vues avoient été constamment tournées du côté de Leipzig, il rapporte lui même qu'il eut une joie singulière en voyant de loin cette ville, & que dès lors il forma le vœux de pouvoir s'y fixer. Gellert se proposoit de suivre encore un cours de Philosophie sous Hofmann. Il avoit pour ce Savant, recommandable par sa probité

probité & son érudition, une si haute estime qu'il avoit écrit toutes ses leçons; il convenoit pourtant qu'il l'avoit toujours plus admiré que compris. Il fut assez modeste pour accuser son inaptitude à saisir la chaîne des idées métaphysiques de son maître; mais de fait il ne l'entendoit pas parce qu'il étoit inintelligible. Hofmann fut Eleve de Rudiger & Maître de Crusius, mort en 1775. Jaloux de la réputation de Wolf, il écrivit avec amertume contre ce Philosophe célèbre, & il introduisit à l'Université de Leipzig une Philosophie mystique longtems en vogue. Il avoit prédit que Gellert feroit un jour un des plus grands Philosophe de l'Allemagne. Cet homme mourut peu de tems après l'arrivée de Gellert, & ce fut sans doute un bonheur pour les lettres: il y auroit eu à craindre que les ronces de sa philosophie obscure n'eussent étouffé à la fin le germe d'un génie naissant. Il avoit le défaut, trop commun

mun parmi nos Savants, de n'estimer dans le champ de la littérature que la partie qu'ils cultivent. Détracteur des belles-lettres, il ne parloit qu'avec mépris de ceux qui y réussissoient, & surtout de Mosheim, l'Auteur favori de Gellert, qui disoit l'avoir lu plus de dix fois.

Depuis que Gellert étoit à Leipzig, il employoit ses heures à suivre les leçons publiques, à instruire son neveu, &, comme il n'étoit pas des mieux partagé des biens de la fortune, à donner des leçons particulières de littérature à quelques jeunes Gentilshommes qui fréquentoient l'Université. Il se délassoit de ses travaux en faisant de petites compositions en vers & en prose. Content de se former le cœur & l'esprit, il n'aspiroit pas à une vaste érudition & il étudioit d'après un plan qu'il s'étoit fait. Un de ses amis lui ayant demandé comment il s'y étoit pris pour étendre ses connoissances & pour perfectionner

fectionner son goût? „Je dois, lui répondit-
„il, ma latinité à Cicéron que j'ai étudié avec
„soin, que j'ai lu souvent à haute voix, &
„dont je me suis approprié les tournures en
„les copiant. Pour le François, je l'ai appris
„de moi même en faisant beaucoup de lectu-
„res & de traductions. Mais de toutes les
„langues dont j'aye quelque connoissance, la
„langue angloise que j'appris plus tard, fut
„celle que je saisis le plus facilement: c'est
„que j'avois pour Maître mon ami Ebert.
„Outre la lecture de Cicéron, celle d'Horace
„& de Quintilien, contribuerent beaucoup
„à épurer mon jugement. Et parmi les Mo-
„dernes, que ne dois-je pas au *Spektateur*
„Anglois, au *Traité des Etudes* du bon Rollin,
„Auteur que j'ai toujours aimé d'inclination!
„Mais ce qui a donné le plus de consistance
„à mon goût, c'est le commerce de mes amis,
„ce sont les jugements, les critiques, les lou-
„anges de Gærtner, de Rabener, de Cramer,
„de

„de Giesecke, de Schmidt, de Schlegel &
„de Zachariae.“

Quand Gellert & ses amis parurent, l'état des Lettres en Allemagne n'étoit rien moins que brillant. Notre langue, négligée dans les Universités, étoit corrompue par l'alliage des mots & des tours étrangers, ou défigurée par un style lâche & diffus. Notre Poësie surtout, à l'exception d'un petit nombre de pièces, que nous avons de Haller & de Hagedorn, étoit dans le plus grand avilissement. Nos Poètes, obligés de se chercher des Protecteurs, vendoient leur encens aux plus offrants; ils ne connoissoient pas de sujets plus élevés que de chanter la naissance, le mariage, la mort & les promotions aux degrés académiques des Bourgeois aisés. Cet usage, quoiqu'encore en vogue, est restreint aujourd'hui dans ses bornes & on en fait le cas qu'il mérite. Notre Gellert, contraint par les circonstances, a souvent suivi le torrent :

il

il avouoit ingénument que ces poëmes d'occasion lui avoient valu plus d'argent que tous ses ouvrages. D'ailleurs il avoit une trop haute idée de la Poësie pour donner ces productions au public; il n'en a conservé qu'un petit nombre, consacré à l'amitié.

Gottsched, qui jouissoit alors de toute sa réputation, présidoit à la Littérature allemande. Cet homme, trop élevé d'abord & trop abaissé ensuite, a eu le secret de remuer les esprits & le mérite de répandre le goût de la lecture en Allemagne. Auteur d'un ouvrage périodique, intitulé, *Mémoires sur l'Histoire critique de la Langue, de la Poësie & de l'Eloquence allemande*, *) il eut des succès qui durent surpasser ses espérances. Dans le même tems son ami, M. le Professeur Schwabe, très-bon

*) *Beyträge zur critischen Historie der deutschen Sprache, Poesie und Beredsamkeit. 32 Stücke. Leipzig 1739. 1744.*

bon Littérateur, entreprit un autre ouvrage périodique, sous le titre, *d'Amusement du cœur & de l'esprit*, *) ouvrage dont le titre annonce l'objet. Ce journal, auquel Gellert & ses amis prirent part, fit la plus grande sensation en Allemagne, & gagna des partisans à notre Littérature.

En effet, parmi des morceaux assez médiocres, il s'en trouve de très-piquants. Gellert y inséra des Fables, & d'autres pièces de vers & de prose qui, toutes incorrectes qu'elles sont, firent un plaisir singulier par le naturel qui les caractérise. Mais ce livre, dont le but moral étoit de former le cœur & l'esprit, ne se soutint pas dans son intégrité, & devint à la fin un recueil de fades plaisanteries & de satires personnelles. Gottsched

*) *Belustigungen des Verstandes und Witzes.*

Leipzig 1742-1745. VIII Bände.

fched & Bodmer, après avoir travaillé de concert au progrès des Lettres, conquirent de la jalousie l'un contre l'autre & en vinrent bientôt à une rupture ouverte. La guerre éclata à l'occasion d'une mauvaise critique de Gottsched contre Milton, dont Bodmer préparoit une traduction & qu'il venoit d'annoncer dans une feuille périodique qui paroissoit à Zurich. *) Les deux champions, qui affectoient la tyrannie dans la République des Lettres, choisirent pour champ de bataille les journaux sur lesquels ils avoient de l'influence. Les partis, trop échauffés pour être justes,

com-

*) *Sammlung critischer und geistvoller Schriften. Zurich. 3 Bände. M. M. Bodmer & Breitinger, furent les principaux Auteurs de cet ouvrage périodique. En général la Littérature allemande a de grandes obligations à ces deux Critiques, formés à l'école des Anciens.*

combattoient en personne & s'attaquoient encore avec leurs troupes auxiliaires. Gottsched, vaincu dans cette guerre, ne s'est jamais relevé de sa défaite, sans que la victoire ait ajouté à la réputation de Bodmer, son vainqueur.

De tous les beaux Esprits de Leipzig, celui qui prit le moins de part dans cette querelle littéraire, ce fut Gellert. Il étoit fâché de se trouver mêlé avec des gens qui, dégradant les Belles-Lettres par leurs animosités, fournissoient aux fots le honteux plaisir de rire aux dépens des savants & des sciences. Dès lors Gellert & ses amis se séparèrent du parti de Gottsched; ayant formé entre eux une société Littéraire, ils concurent à leur tour le dessein d'un *Ouvrage périodique*, *) fait à peu près

*) *Beyträge zum Vergnügen des Verstandes und Witzes. Bremen 1746. IV Bände. — Sammlung vermischter Schriften. Leipzig 1748. III Bände.*

près sur le plan du premier, mais dans lequel ils s'interdiroient toute satire personnelle. Ils s'assembloient deux fois par semaine. Avant l'impression des pièces de leurs feuilles, ils en faisoient la lecture, & chacun propofoit ses doutes & ses corrections. Unis par l'amitié, ils ont vécu pendant plusieurs années dans une douce liaison; &, fans autre encouragement que leur amour pour les Lettres, ils ont eu la gloire d'épurer le goût de leur siècle. Alors l'Allemagne donna au monde favant le spectacle si rare d'une société de gens de Lettres qui voyoient fans jalousie les talents & les succès les uns des autres.

Gellert, se destinant à l'instruction publique, soutint these en 1744, & se fit recevoir Maître-ès-Arts, ou, comme le porte le pompeux titre, obtint la suprême dignité dans la faculté des Belles-Lettres. Par cette démarche il acquit le droit de donner des leçons publiquement; il possédoit déjà le talent d'enseigner.

seigner. Il avoit choisi pour sujet de sa dissertation une matiere analogue à son goût, celle de l'Apologue. Dans cette dissertation qui fait la base de la préface de ses Fables, il discute avec autant d'érudition que d'agrément le mérite & les défauts de nos anciens Fabulistes.

Depuis qu'il avoit pris les degrés, il consacroit la plus grande partie de son tems à l'instruction de la jeunesse académique; il ne donnoit que ses heures de loisir à la composition de ses ouvrages. Le sujet principal de ses leçons rouloit sur les Belles-Lettres. Il expliquoit aux jeunes gens les règles de la Poësie & de l'Eloquence; il tâchoit de leur former le style en leur faisant mettre ces règles en pratique, & il les accoutumoit à donner à leurs compositions de la justesse, de la clarté & de la facilité. Ses leçons, universellement goûtées, donnoient du lustre à l'Université, & les jeunes gens de tout pays &

de tout état, se disputoient d'attention & d'émulation. Sa réputation étant parvenue à la Cour, ses amis le persuaderent de demander la place de Professeur extraordinaire. Ayant obtenu cette place en 1751, avec une pension de cent écus, il reprit avec une nouvelle ardeur ses leçons publiques sur la Poësie & l'Eloquence. A cette occasion, il prononça un discours latin, qui traite de l'influence des Belles - Lettres sur le cœur & sur les mœurs. Dans ce discours, il démontre l'utilité des Belles - Lettres dans toutes les relations de la vie. A quelque science qu'on s'applique, quelque sujet qu'on traite, le style doit y donner l'ame, le goût doit y présider : c'est le sentiment de Gellert, c'est celui des hommes éclairés de tous les siècles. Cette proposition, qui semble dispenser de la preuve, ne trouve plus guere de contradicteurs qu'en Allemagne, où il est encore des Savants qui regardent l'art d'arranger ses idées dans

un

un ordre agréable comme un art frivole. Outre ce discours, Gellert fit distribuer un programme dans lequel il traita un sujet neuf alors, celui de la Comédie attendrissante, ou, comme l'appellent quelques François, de la Comédie *larmoyante*. Je parlerai - ci après de son cours de Morale, qu'il n'a commencé à lire qu'en 1758.

C'est à ces deux époques, depuis 1744 à 1754, qu'on peut rapporter le tems de la composition de ses ouvrages les plus considérables; c'est aussi le tems de la force de son génie, ou, comme on a coutume de dire des Artistes, le meilleur tems de l'Auteur.

Gellert ne s'étoit fait connoître encore que par des pièces fugitives, inférées dans les feuilles périodiques du tems. La *Dévote*, Conte en vers lui donna l'idée de mettre ce sujet sur le théâtre; il fit une comédie, en trois actes sous ce titre. Dans cette pièce, du comique bourgeois, il s'est proposé de ri-

diculiser cette fausse dévotion qui, ne faisant consister la religion que dans la pratique extérieure, se dispense de toutes les vertus sociales. La Dévote de Gellert, dominée par une fardide avarice, a le cœur dur & l'ame basse, mais à de certaines heures elle ne manque jamais de prier Dieu & de chanter des cantiques, mais elle a grand soin de donner des ornements d'autel à l'église & de le faire publier au prône. On chercheroit vainement dans le tableau de la Dévote les coups de pinceau qui brillent dans le Tartuffe de Moliere, on y remarque seulement des traits de ressemblance & de vérité. Cette pièce a le défaut de la plupart des Comédies de l'Auteur, d'être trop locale & de manquer d'action. Il a le mérite d'avoir montré une nouvelle route aux Poètes dramatiques de son pays, & d'avoir eu le courage d'arracher le masque à l'hypocrisie. Mais c'est un monstre qu'on n'attaque jamais impunément;

Gellert

Gellert l'a éprouvé dans la suite par le chagrin que lui a occasionné sa pièce. Entre tous les traits qu'on a lancés contre lui à ce sujet, il s'est cru obligé de n'en repousser qu'un seul, celui d'avoir eu dessein de tourner la religion en ridicule.

Vers la fin de 1744 il tomba malade d'une fièvre maligne. Il y eut cela de singulier dans sa maladie, c'est que cette fièvre, loin de produire du désordre dans ses idées, lui présenta les objets avec plus de clarté que dans l'état de santé. Alors il apprit non seulement à envisager les choses avec plus de justesse, mais aussi à écrire avec plus de correction. La belle saison étant venue, il alla à la campagne chez un ami pour reprendre ses forces. Là l'esprit libre de toute agitation & le corps ranimé d'une nouvelle vigueur, il goûta les charmes du printemps dans sa convalescence. Au sein de la nature, il sentit renaître son goût pour la Poésie,

mais, sans céder aux premiers mouvements, il attendit ces moments où l'ame pressée par la foule des idées, cherche à se répandre au dehors. Il pensoit qu'à moins de se trouver dans cette heureuse disposition, on n'étoit pas né pour la Poësie; il étoit persuadé que la nature ne nous inspiroit que durant un certain tems, que ce tems passé il falloit prendre congé des Muses: c'est ce qu'il a très-bien traité dans la *Fable du Rossignol* & de *l'Alouette*. Croyant connoître son genre, il fit des Fables sur un nouveau plan.

Impatient de montrer ses richesses poétiques à ses amis, il revint à la ville. Cependant avant de les produire à la société, il consulta en particulier M. Gærtner, en qui il avoit eu l'avantage de trouver un Aristarque. Il avoit la plus grande confiance à sa critique & à celle de Rabener. Celui-ci pourtant, comme il l'avouoit naïvement, lui avoit fait passer plus d'une mauvaise nuit

par

par le ton ironique avec lequel il relevoit de certaines fautes; mais celui-là, non content de lui montrer les taches, lui indiquoit encore les moyens de les effacer, & le rassuroit contre ses craintes. Après avoir subi cet examen particulier, il lut ses nouvelles productions à ses autres amis qui, frappés de leurs beautés, l'encouragerent à les donner au public. S'étant rendu à leurs avis, il publia la première partie de ses *Fables & Contes* en 1746. Encouragé par le succès, il donna bientôt les deux autres parties qui ne furent pas moins bien reçues que la première. Il est certain que ce recueil est l'ouvrage le plus parfait de notre Auteur, & qu'on lira encore ses Fables, quand on cessera de lire ses autres ouvrages. Tout y est naturel, tout y est riant, & ses vers, sans être profaïques, ont la facilité de la prose. A la portée de tous les âges & de toutes les conditions, elles décèlent une grande con-

noissance

noissance du cœur humain. On y remarque la douceur de son caractère, à la circonspection qu'il apporte, quand il prêche à ses lecteurs de dures vérités; jamais il ne se sert du sarcasme, & lorsqu'il emploie l'ironie, il a toujours soin d'en émousser le trait par un air de bonhomie. Il suffit de dire que Gellert est pour les Allemands, ce que la Fontaine est pour les François. Tous deux en suivant des routes différentes, selon le génie de leur langue & les mœurs de leur nation, ne semblent céder qu'à l'impulsion de la nature. Sans vouloir pousser plus loin le parallele de ces deux hommes, il suffit de dire qu'ils font l'un & l'autre les délices de leur nation. D'ailleurs il n'est point imitateur du Poëte François, comme il s'en défend lui même dans le passage suivant:

„On veut que j'aye imité la Fontaine, &
„moi je dis que non. Je connoissois à la
„vérité ce Poëte dans le tems que je tra-
„vaillois

„vaillois à mes Fables. J'avois lu quelques
„uns de ses apologues, non sans difficulté,
„mais nullement dans le dessein de les imi-
„ter. Dans ce tems là je n'étois pas assez
„fort dans le François pour sentir les beau-
„tés d'un Poëte aussi délicat que le Fabuliste
„François. Je ne suis pas un la Fontaine.
„Comme imitateur je serois resté fort au-
„dessous de lui, je le favois, & comme ori-
„ginal je ne me suis jamais flatté de l'attein-
„dre. Je dois l'art de conter à la nature,
„aux circonstances &, s'il m'est permis de
„me servir de l'expression, à une certaine
„inspiration. Mon plus grand bonheur est
„d'avoir eu des amis aux jugemens desquels
„j'ai déferé, parce qu'ils portoient la con-
„viction.“

On l'a dit, tout Ecrivain qui se propose
d'instruire ou d'amuser le public, doit se
choisir en esprit les lecteurs auxquels il veut
plaire. Voici comme Gellert s'exprime sur
ce

ce sujet : „Mon ambition se borne à plaire
„& à me rendre utile aux gens raisonnables
„plutôt qu'aux Savants proprement dits. Je
„fais plus de cas des suffrages d'une femme
„sensible que de toutes les louanges des jour-
„naux. Selon moi, l'homme de la dernière
„classe, doué d'un jugement sain, vaut bien
„la peine que je cherche à captiver son at-
„tention & à contribuer à son amusement :
„il mérite bien que je m'attache, par une
„expression facile, à lui dire des vérités uti-
„les & à exciter dans son ame des sentiments
„honnêtes.“ — Le mouvement de générosité
d'un villageois dût causer une joie toute par-
ticulière à un Poète aussi ami de l'humanité
que Gellert. Au commencement d'un hiver
un Payfan, pénétré de reconnoissance pour le
plaisir que lui avoit procuré la lecture de ses
Fables, déchargea une voiture de bois à sa
porte. Puis, étant monté dans sa chambre,
il lui demanda s'il étoit le Monsieur qui
avoit

avoit fait de si jolies Fables, & sur l'assurance que c'étoit lui, il le pria d'un air joyeux d'excuser sa liberté & de recevoir sa charretée de bois. Gellert a fait de cette aventure un Conte fort agréable qu'il se plaisoit à réciter & que ses Editeurs n'ont pas jugé à propos de nous conserver. Voici quelle est à peu près la fin. Le Payfan presse le Poëte d'accepter son bois. Celui-ci le refuse, en lui disant qu'il connoît tant de grands Seigneurs qui ne lui en laisseront pas manquer. Ne vous fiez jamais aux belles paroles de ces Messieurs, lui repliqua le Villageois, & prenez toujours mon bois: je les connois, ils vous en promettent de reste, mais vous aurez tout le tems de gélér de froid à l'attendre.

Après la publication de ses Fables, Gellert, voulant essayer ses forces dans un autre genre, écrivit *la Comtesse Suédoise*. Dans ce Roman, l'on ne sauroit méconnoître le but ordi-

ordinaire de l'Auteur celui, de joindre l'utile à l'agréable. Les tableaux qu'il nous offre dans ses récits, sont plutôt sombres que rians. Il amène les événements les plus extraordinaires d'une manière assez heureuse, & il peint les caractères avec force & avec vérité: il représente l'homme & comme il est a comme il devrait être. Sans doute il y a trop prodigué les réflexions, ce qui ralentit l'action. Cependant ce reproche tombe plus sur la première que sur la seconde partie; dans celle-là les personnages parlent plus qu'ils n'agissent, & dans celle-ci, la vertu est plus en action qu'en discours: la raison de cette différence vient de ce que la seconde partie a été composée plusieurs années après la première, & de ce que dans cet intervalle il a mieux connu les règles de ce genre. Ce Roman, malgré ses défauts, a eu le plus grand succès & a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe.

On

On a vu que Gellert avoit commencé à tenter le Genre dramatique. La *Dévote* fut suivie du *Billet de Lotterie*, & successivement de ses autres pièces de théâtre, qu'il publia encore en 1749. Quoique ses Comédies soient bien inférieures à ses Fables, on les lut pourtant avec plaisir, étant en effet plus faites pour la lecture que pour la représentation: il ne brilloit pas en général par l'art du dialogue ni par la texture de la pièce. Fidele imitateur de la nature, il a cherché à représenter celle qu'il avoit sous les yeux; de là pour sentir le mérite de ses pièces, il faut connoître les mœurs de Leipzig. Peut-être n'a-t-il manqué à Gellert, pour être bon Comique, que d'avoir eu devant les yeux le spectacle de travers d'un ordre plus élevé & de ridicules plus variés. En effet une ville dont la plupart des citoyens sont des Marchands occupés de leur négoce, ou des Savants retirés dans leurs cabinets, n'offre au

Poète dramatique que des Avars ou des Glorieux uniformes, des Pédants ou des Orgueilleux monotones. Un autre inconvénient, c'est que la ville étant petite, la malignité reconnoit les personnes dans un tableau; le Poète, ayant peint une fausse Dévote, un Avar, un Pédant, un Impertinent, on n'a pas manqué de nommer des originaux auxquels il n'avoit certainement pas songé. De là la difficulté de bien peindre la nature, & pourtant de ne pas faire ressembler les portraits. D'ailleurs il s'est plus attaché à esquisser les sentiments du cœur, qu'à représenter les travers de l'esprit: plus imitateur de Terence que de Plaute, il a mieux aimé nous arracher des larmes d'attendrissement que des éclats de rire.

Ce fut vers ce tems là qu'il ressentit vivement les atteintes du mal hypocondriaque. Malgré le régime le plus exact, il vit le dépérissement de sa santé & la perte de sa gaieté.

gaieté. Dans cette triste situation, il chercha dans la religion des ressources capables d'adoucir ses maux & il composa en 1748 un *Traité intitulé: Consolations dans une vie infirme*. Ce petit ouvrage fut également bien reçu, & M. Formey de Berlin en fit une Traduction françoise. Le caractère de Mentor dans cet écrit, est un portrait dont Gellert emprunta de lui même les principaux traits. Des causes morales, jointes aux causes physiques, concoururent encore à augmenter ses chagrins. Il s'étoit fait une douce habitude de vivre avec ses amis: leur dispersion, qui arriva vers ce tems-là, l'affecta vivement & agit sans doute sur sa constitution. Tous, à l'exception de Rabener, avoient quitté la Saxe, & étoient allés s'établir dans d'autres pays.

Je ne m'étendrai pas sur ses *Lettres familières*, en ayant déjà parlé dans mon avertissement. Il suffit de dire qu'il les publia

en 1751, en les accompagnant d'un Traité sur le genre, & que ce fut à la sollicitation de Rabener, qui desiroit depuis longtems de voir paroître des lettres écrites avec plus d'aisance & affranchies de cet amas de formule dont le style épistolaire des Allemands est chargé ordinairement. Gellert, malgré le succès qu'eurent ses lettres, ne se dissimuloit pas les défauts de plusieurs; encore un an avant sa mort, il marque ses regrets à un ami de ce que sa santé ne lui permettoit pas de les corriger. Le plus grand vice de ces Lettres, est d'être souvent vides de choses, & d'avoir fait beaucoup d'imitateurs. Il y a des gens qui croient imiter Gellert & écrire avec aisance, quand ils composent une lettre bien longue toute remplie de riens épistolaires. Du reste, si les Lettres de Gellert ne sont pas toutes aussi intéressantes que celles de tant d'étrangers, il faut se rappeler sa position dans le tems qu'il les écrivit.

Après

Après ses Lettres il publia ses *Poësies didactiques morales*, accompagnées de quelques *Contes*, composés depuis plusieurs années. Ces Poèmes parurent en 1754, & furent en général moins goûtés que ses autres ouvrages. Pope & Haller sembloient avoir fixé les règles de ce genre. Leurs Poèmes didactiques, d'un dessin vigoureux & d'un coloris vif, sont forts de choses & pleins de pensées : ils renferment de grandes vérités dans un petit nombre de mots. Les Poèmes moraux de Gellert, sans porter aucun de ces caractères, ne laissent pas que de plaire par le ton de persuasion qui y règne. L'ame douce de Gellert, incapable de ces mouvements rapides de l'imagination, exprime d'une manière touchante le sentiment qui l'affecte & l'amour de la vertu dont elle est pénétrée. Le *Chrétien* étoit le morceau qu'il regardoit avec le plus de complaisance.

Gellert donna ses *Oeuvres mêlées* en 1756, dans le tems qu'il travailloit à ses Cantiques. Elles renferment en parties les discours qu'il avoit prononcés à l'ouverture & à la cloture de ses leçons publiques. A l'exception d'un petit nombre de modeles, alors notre Eloquence étoit aussi dégradée que notre Poësie: on enseignoit à joindre les parties d'un discours de rhétorique, comme à faire rapporter les pièces d'un ouvrage de mécanique. Gellert, ramenant tout à la nature & au sentiment, enseigna l'art de cacher l'art. Après avoir fait l'éloge des règles de l'Eloquence & de la Poësie, il ajoute: „Quelques
„nécessaires que soient les règles de ces deux
„arts, il est certain qu'elles ne fauroient nous
„donner le talent de bien penser & de bien
„écrire. Ce sont des loix, faites pour recti-
„fier le style, des loix qu'il n'est pas permis
„d'ignorer & dont il faut savoir faire une
„sage application; mais semblables aux loix
„civiles,

„civiles, elles doivent dans bien des circon-
„stances être étendues, modifiées & souvent
„même enfreintes. Ce n'est donc pas le tout
„que d'observer les préceptes de l'art; l'essen-
„tiel est de plaire & d'atteindre son but.
„C'est ce qui ne sauroit être décidé au tri-
„bunal des règles, mais à celui du sentiment
„& du goût.“ — Le but que se proposoit
Gellert par ses leçons publiques, étoit de
former le jugement des jeunes gens, de les
mettre en état, dans les diverses relations de
la vie, de s'énoncer & d'écrire avec justesse
& avec grace. On lui a reproché d'exciter
ses auditeurs à devenir auteurs. Il s'est mis
à l'abri de cette imputation, qui ne peut
venir que de deux sources: de la calomnie
ou de l'ignorance. Personne ne s'est plus
élevé que lui contre la manie des jeunes
gens de se faire imprimer. Voici ce qu'il
dit lui-même à ce sujet. „N'allez pas croi-
„re, Messieurs, que je veuille vous porter à
d 4 „devenir

„devenir Auteur. Pour occuper un rang
„parmi les Ecrivains, il faut du jugement,
„du savoir, il faut du génie : celui qui possé-
„de ces qualités n'a pas besoin de maître,
„& celui qui en est privé, ne fera jamais
„célèbre. La manie des vers est une maladie
„à laquelle nous sommes fort sujets dans
„notre jeunesse. Pour en guérir les esprits
„peu favorisés de la nature, je vous dirai
„quelles sont les qualités qu'Aristote, Ho-
„race, Vida & Boileau exigent d'un bon
„Poète. Instruits de ces qualités, vous ne
„ferez pas tenté d'être des Poètes médiocres.“
Telles sont les leçons que Gellert donnoit
à la jeunesse académique. Le reproche qu'on
pouvoit faire à ses discours, c'est de manquer
quelquefois de précision. Imitateur de Mos-
heim, il en avoit contracté les défauts : son
style a généralement plus de nombre que
de force.

La même année il donna encore ses *Cantiques*, Poèmes consacrés à la piété; il termina par là sa carrière poétique. Depuis plusieurs années, il avoit renoncé à la Poésie profane; sollicité par quelques personnes pieuses & incité par son propre cœur, il s'étoit appliqué entièrement au genre sacré. Jamais il ne se livroit à ce travail qu'il ne s'y fut préparé, & qu'il n'éprouvât lui même les mouvements religieux qu'il vouloit faire passer dans l'ame de ses lecteurs. Gellert, pour rendre ses *Cantiques* d'une utilité plus générale, tâchoit d'affortir ses mouvements poétiques à la mesure de pénétration & de sensibilité que tout Chrétien peut avoir. Les sentimens d'une ame pénétrée des vérités de la religion y sont rendus avec chaleur. Rarement il s'y élève à la hauteur de l'Ode. De là un Critique a dit que ces *Cantiques* servoient de preuves que l'Auteur manquoit de génie: le succès qu'ils ont eus lorsqu'ils

parurent, & l'édification qu'ils produisent encore aujourd'hui, confondent le jugement de ce Censeur. Les Chrétiens de toutes les communions se réunirent pour les admirer, & plusieurs Eglises, tant protestantes que réformées, les adoptèrent pour servir au culte public. En général Gellert regardoit le recueil de ses Cantiques comme son meilleur ouvrage.

Pendant qu'il travailloit à ces différentes compositions il amassoit des matériaux pour ses leçons de Morale qu'il commença à lire en 1758. Le concours fut prodigieux, & l'on a compté à son auditoire jusqu'à quatre-cents personnes. En effet de tous ses cours, celui qui a eu pour objet la Morale, a été sans contredit le plus utile au public & le plus avantageux à la réputation de Gellert. En homme persuadé de ses principes, il exposoit aux jeunes gens les obligations sociales & religieuses, avec tous les agréments de l'élocution;

cution; il leur peignoit la beauté de la vertu & la difformité du vice dans des tableaux capables également de les charmer & de les effrayer. L'action de l'Orateur venoit très-bien à l'appui de son discours: sa voix creuse, son regard languissant & son air abattu donnoient à son expression quelque chose de plus touchant encore. On ne pouvoit l'entendre sans former du moins le dessein de devenir meilleur. Aussi a-t-on des exemples de l'impression que la Morale a faite sur les cœurs les plus dépravés, & fait-on qu'elle a ramené dans le sentier de la vertu des âmes qui s'en étoient tout-à-fait écartées.

C'est au milieu de ces travaux, que Gellert voyoit passer ses années, sans cesse occupé à se rendre utile à ses semblables. Cependant ses maux du corps faisoient des progrès, & les secours des Médecins n'apportoient que de foibles adoucissements à ses souffrances. C'étoit surtout en été qu'il souffroit

souffroit le plus. Les eaux & les bains de Lauchstædt & de Carlsbad qu'il prit en 1753 & 1754 lui procurerent quelques soulagemens, mais de courte durée. Victime d'un mal invétéré, il souffroit trop pour être sensible aux plaisirs; les seuls qu'il goûtât encore étoient ceux qui résultent de la pratique des vertus sociales. L'aventure suivante en est une preuve. Un Officier Prussien venu à Leipzig pour recueillir une succession, fit sa connoissance, & lui apprit qu'il devoit à la lecture de ses ouvrages son retour à la vertu. Cet honnête jeune homme lui dit qu'il étoit son débiteur, & le jour qu'il prit congé, il lui glissa dans la main un rouleau de vingt louis. Gellert marque cet événement à son ami M. le Comte de Bruhl, aujourd'hui Ministre de la Cour de Dresde à celle de Londres. Voici la fin de sa lettre :
„Tu as donc encore de la sensibilité, me
„disois - je à moi même! Tu peux encore
„être

„être affecté vivement ! Aussi , pour conserver
„toujours l'impression de cet événement , tu
„donnerois à ton tour cet argent à quelque
„honnête homme. — O mon cher Comte,
„quel sentiment délicieux ! Avoir rendu meil-
„leur un de mes semblables ! Je m'approchai
„de la fenêtre , je levai les yeux au Ciel. —
„Mais on éprouve quelquefois des mouve-
„ments qu'on ne peut , qu'on ne doit pas
„confier à ses plus intimes amis.“

Gellert étoit sensible à la louange , il ne
s'en cachoit point , mais il l'étoit encore
plus à la critique : il se plaignoit souvent à
ses amis de cette extrême sensibilité , contre
laquelle il voyoit échouer toute sa philoso-
phie. Il parut vers ce tems là un écrit où
l'on attaquoit également le mérite de ses
ouvrages , & la droiture de ses intentions.
L'ame de Gellert en fut affligée , mais il n'y
répondit point ; il s'en étoit fait une loi
dont il ne s'est jamais départi. „On prétend,
„écrit-

„écrit-il à un ami, que le Baron de **. est
„Auteur de l'écrit où je suis si maltraité.
„En quoi puis-je avoir offensé cet homme?
„Il faut qu'il ne me connoisse pas pour me
„traiter d'une manière dont je ne voudrois
„pas traiter le dernier des hommes. Atta-
„quer la droiture de quelqu'un, le faire
„passer pour mal-honnête homme dans
„l'esprit de ses contemporains & de la posté-
„rité! Ah cela est affreux! mon cœur saigne
„quand j'y pense! Pourquoi ne suis-je pas
„resté dans l'obscurité?“

Le fléau de la guerre qui désola la Saxe pendant sept ans, fut un nouveau sujet d'affliction pour Gellert. Il vit ces tems de calamité, où les armées amies & ennemies conspiroient également à la ruine de son pays. Il avoit perdu sa pension sous le séquestre prussien qui accabloit la Saxe; mais assez indifférent sur sa propre perte, il n'a cessé de déplorer les maux de sa patrie, sans

se plaindre personnellement, quoiqu'on lui eut enlevé toute sa fortune, ainsi qu'il le marque à son ami Rabener. *) Au milieu des alarmes de la guerre il continuoit ses travaux académiques; il ne quittoit la ville que dans les dernières extrémités, dans ces moments de crise, où il voyoit traîner en prison les premiers citoyens pour les forcer à payer des sommes au dessus de leurs facultés, où il voyoit les habitants s'enfuir de leurs maisons, menacées de devenir la proie des flâmes. Sensible comme il l'étoit, quelle dûit être sa douleur à la vue des maux qui accabloient ses compatriotes! L'idée importune de leurs peines le poursuivoit jusque dans les lieux de sa retraite. M. le Comte & Madame la Comtesse de Vitzthum, lui donnoient alors un asile à leurs terres de Welkau ou de Stœrmthal. L'attachement de Gellert pour
cette

*) V. Lettre III. p. 178.

cette maison a duré jusqu'à sa mort & complète l'éloge de son esprit & de son cœur. D'autres fois il alloit chercher une retraite à la terre de Bonau, où M. le Baron & Me. la Baronne de Zettwitz s'empressoient à lui rendre le séjour de la campagne agréable. Ce fut à une promenade de Bonau à Meinelweh, terre appartenant à M. de Schœnberg, qu'il attrappa un rhume, qui tourna en fluxion de poitrine. Il en réchappa par les soins de ses hôtes & de son Medecin le D. Springsfeld, de Weissenfels; mais il lui en resta une maigreur dont il ne put jamais se remettre.

Le fort de l'orage passé il revenoit à la ville & reprenoit ses fonctions. Depuis le commencement de la guerre, Leipzig étoit un flux & reflux des différentes armées, & Gellert voyoit souvent son auditoire rempli d'Officiers. Les Généraux de tous les partis s'empressoient de le voir & de faire sa connoissance.

Et

Et il vit successivement le Prince des Deux-Ponts, Général de l'Armée de l'Empire, & le Prince Henri de Prusse. Voici ce qu'il marque au sujet de ce dernier à une femme de ses amies: „Le Prince Henri ayant désiré de me voir, je fus hier chez-lui. Je vous avoue que j'y ai été avec plaisir & que je l'ai quitté avec regret. Plein de reconnaissance, je l'ai remercié au nom de ma patrie de tout ce qu'il a fait pour nous soulager du fardeau de la guerre. Cela a paru lui faire plaisir. — N'avez-vous rien à demander pour vous même, me dit-il, je voudrais vous obliger. — Non, Monseigneur, tout ce que j'ose vous demander c'est la continuation de vos bontés. — Ne pourrais-je pas rendre service à quelques uns de vos amis, de vos parents? — Ah, Monseigneur, vous n'avez pas discontinué, depuis que la guerre dure, de faire du bien à mes amis & à moi.“ — M. de Kalk-

e. reuter,

reuter, Aide de Camp général de ce Prince, & Officier d'un grand mérite, a toujours eu pour Gellert la plus tendre affection. C'est lui qui lui a donné un cheval, que Gellert a monté longtems & qui a passé pour être un présent du Prince Henri.

Tout le monde fait l'entretien que le Roi de Prusse eut avec lui en 1760. Gellert parut devant Frédéric, & il ne fut point ébloui par l'éclat qui environnoit le Monarque; il lui parla avec une noble assurance, il osa faire entendre la voix de la sagesse & demander la paix pour l'Allemagne. *) Il fut se respecter auprès de ce Prince & le forcer à lui rendre la justice qu'il refuse au reste des Ecrivains allemands.

Des Etrangers de mérite s'intéressoient vivement pour Gellert. M. Mitschel, Envoyé de la Cour d'Angleterre à celle de Prusse, sollicita

*) V. Lettre XIII. page 235.

sollicita vivement à son insçu le Comte de Bruhl, premier Ministre du Roi Auguste, pour lui faire augmenter sa pension. Il faut lire la lettre que Gellert écrivit à ce sujet au jeune Comte de Bruhl, neveu du Ministre. *) Le D. Müller, Professeur ordinaire en Philosophie, étant venu à mourir, ses amis de Dresde le presserent de demander sa place. L'état de sa santé fut cause qu'il refusa constamment de faire aucune démarche pour l'obtenir. Il en dit les raisons à son ami, le Comte de Bruhl: „Si vous étiez témoin de mes infirmités, lui écrit-il, si vous voyiez les maux de toutes espèces, que j'endure depuis deux ans, vous ne me conseilleriez pas de me charger d'un nouveau fardeau. — Si l'on m'avoit fait solliciter cette place en 1751, j'aurois cru de mon devoir de le faire; mais

e 2

*) V. Lettre XV. page 246.

„mais en 1761, je crois qu'il est de mon devoir de demander qu'on m'en dispense. Mes amis pensent comme des gens qui se portent bien, & ils ont raison, & moi je pense comme un homme malade, & j'ai raison aussi.“

La pension de la Cour, & les présents d'argent qu'il recevoit de tems à autre, étoient plus que suffisants pour satisfaire au petit nombre de ses besoins. Il n'y avoit point d'année qu'il ne reçut par la poste des sommes de cent, de deux cents écus, & ses bienfaiteurs avoient encore la délicatesse de lui laisser ignorer leurs noms. Enfin la Cour songea sérieusement à récompenser son mérite. A la mort du célèbre Mascow, arrivée en 1762, elle lui donna la pension que touchoit ce Savant. Gellert la trouva trop forte. „La pension qu'on me destine, écrit-il encore au Comte de Bruhl, est beaucoup trop considérable. Je ne fais que depuis hier

„hier par mon frere qu'elle monte à quatre-
„cents quatre-vingt cinq écus. C'est trop, je
„n'en désire pas tant, mon cher Comte.“ —
Gellert ne vouloit accepter que trois cents
écus, & il alla jusqu'à indiquer des gens
que le surplus de la pension pouvoit arran-
ger. On n'écouta pas sa délicatesse, on lui
assigna la pension entiere.

Le Roi Auguste mourut peu de tems après
la paix de Hubertsbourg, & il eut pour suc-
cesseur l'Electeur Frédéric - Chrétien. On se
flattoit que ce Prince, doué des plus éminen-
tes qualités, guériroit les plaies dont la Saxe
saignoit encore. Protecteur des arts & des
sciences, il distingua Gellert par des marques
particulieres de son estime. L'Electrice, son
Epouse, connue par l'universalité de ses ta-
lents, seconda ses vues. Tout sembloit pro-
mettre un règne heureux, lorsque la mort
trancha des jours si précieux & plongea la
Saxe dans la tristesse. Gellert mêla ses pleurs à

ceux de ses compatriotes, & se plaignit pour la première fois d'avoir perdu ce feu d'imagination nécessaire pour célébrer un si bon Prince. L'Electeur Frédéric - Auguste, sous la tutelle du Prince Administrateur son Oncle, marcha sur les traces de son prédécesseur: digne fils de Frédéric - Chrétien, il hérita aussi des sentiments de son pere pour Gellert. Les Princes Albert & Clément, ainsi que la Princesse Christine, ont eu plus d'un entretien avec lui & lui ont donné des marques de leur estime.

Honoré & récompensé, il auroit pu couler des jours heureux s'il avoit joui de la santé du corps. Ses maux physiques, parvenus à leur comble, le rendoient mélancolique & ne donnoient d'activité à son ame que pour augmenter sa tristesse. Un abattement extraordinaire, funeste effet des affections hypocondriaques, accabloit son ame. Le sommeil, loin de réparer ses forces, l'affoiblissoit encore.

encore. Sa mémoire ne lui étoit fidele qu'à lui rappeler les événements desagréables de sa vie. La nature même, qui avoit toujours eu le pouvoir de le récréer, étoit morte pour lui. D'une conscience trop timorée, maladie des ames dévotes, il étoit ingénieux à trouver des sujets d'affliction dans sa vie spirituelle. Aspirant à une perfection morale à laquelle il n'avoit pas la force d'atteindre, il se reprochoit une tiédeur insurmontable dans ses pratiques religieuses. Cependant les dernières années de sa vie, quoique ses maux ne fussent pas diminués, il jouissoit d'une certaine tranquillité d'esprit.

Gellert ne négligeoit rien pour sa santé. Par les conseils de ses amis & des Médecins, il fit usage des eaux de Carlsbad deux années consécutives en 1763 & 1764. Sans éprouver de changements considérables, le régime, joint à l'exercice, eut plutôt de bons que de mauvais effets. Le séjour de Carls-

bad lui offrit d'ailleurs mille agréments. Il eut occasion de voir des personnes de la première distinction, qui montrèrent le plus grand empressement de connoître un homme, qu'elles révéroient déjà pour ses ouvrages. Il ne fut pas insensible aux attentions qu'on avoit pour lui. Le tableau qu'il fait de ses nouvelles connoissances, dans les deux lettres, adressées à Mlle. Lucius, *) me dispense de m'étendre sur ce sujet.

L'empressement qu'on avoit pour ses leçons n'avoit pas diminué. La famille Electorale, étant venue à Leipzig en 1765, voulut entendre Gellert. Il prononça en sa présence un discours sur *la nature, l'étendue & l'utilité de la Morale*, discours dans lequel il traita d'une manière pathétique la doctrine des mœurs. A la fin de son discours il adressa

*) V. Lettre XVIII. page 261, & Lettre XX, page 280.

la parole au jeune Electeur, il lui parla des vertus de son pere, de ce Prince si cher aux Saxons. Au nom de Frédéric - Chrétien tout l'auditoire fondit en larmes, & l'on vit couler celles de Frédéric - Auguste. L'action touchante de l'orateur contribua beaucoup au succès de cette pièce, qui pourtant se soutint encore à la lecture. Aussi peut - on dire en général des discours de Gellert, ce qu'Eschine disoit de ceux de Demosthene: *Eh, que seroit-ce donc si vous l'aviez entendu lui-même.*

La Cour se trouvant encore à Leipzig en 1767, Gellert prononça un discours sur une matiere qu'on avoit désiré qu'il traitât. En voici le début qui renferme le sujet & l'intention: „Par ordre de notre gracieux Electeur qui daigne honorer nos auditoires de sa présence & sourire avec bonté à nos efforts, je dois dire aujourd'hui les causes de la prééminence des Anciens sur les Mo-

„dernes dans les Belles - Lettres, particuliere-
„ment dans la Poësie & dans l'Eloquence.
„Quelle obligation pour moi, en qui les an-
„nées & les maladies ont éteint le feu qui
„doit échauffer un pareil discours. Puissé - je
„y suppléer par le zèle, par l'amour qui
„m'anime pour mon Prince! puisse - je m'ac-
„quitter dignement de cette obligation &
„employer le reste de mes forces ainsi que
„l'exige la solennité de ce jour!“ Telle est
l'exposition simple de ce discours dans lequel
il discute sagement les avantages & les désa-
vantages respectifs, sans décider toutefois la
fameuse cause du procès entre les Anciens
& les Modernes. Les Anciens, plus simples
dans leurs mœurs, se trouvoient pour ainsi
dire plus près de la nature, & ils l'imitoient
avec un choix éclairé: les Modernes, plus
rafinés dans leurs manières, portent nécessai-
rement quelque chose de ce raffinement dans
les productions de leur esprit & manquent
souvent

souvent de cette fraîcheur qu'on admire dans les premiers. Ce qui appartient incontestablement aux Modernes, c'est la gloire d'avoir perfectionné plusieurs genres, d'en avoir inventé, & en général d'avoir étendu les connoissances humaines. A cette occasion, l'Electeur & l'Electrice sa Mere lui marquerent leur satisfaction dans les termes les plus affectueux.

Depuis quelques années, Gellert se faisoit une sorte de devoir de se promener à cheval deux heures par jour, exercice qu'on lui avoit conseillé comme très - convenable à sa santé. Ne pouvant plus se servir du cheval qu'il tenoit de l'amitié de M. de Kalkreuter il se vit obligé de discontinuer ses promenades. Il étoit difficile de réparer cette perte, car comme il dit lui même au Roi de Prusse qui lui avoit conseillé cet exercice: „Si le
„cheval est plus malade que moi, il ne peut
„pas me porter, s'il se porte mieux que
„moi,

„moi, il ne veut pas me porter.“ L'Electeur ayant appris son embarras, lui envoya un cheval tout dressé & tout équipé. Il fut sensible comme il le devoit à cette nouvelle faveur de son Souverain. Mais il ne lui fut pas possible de se faire à sa nouvelle monture: son corps trop épuisé ne pouvoit plus supporter le moindre mouvement.

Malgré cet état de dépérissement il entreprit de donner une édition complète de ses œuvres. Il se plaint dans sa Préface d'avoir été empêché par le délabrement de sa santé d'y faire des changements nécessaires. Cette nouvelle édition ayant paru à la foire de Pâques 1769, il eut encore la satisfaction de la présenter à l'Electeur à qui il l'avoit dédiée. „Avec quelle bonté, dit-il lui même, ce Prince qui étoit seul ne m'a-t-il pas reçu? L'ayant assuré que l'objet de mon épître dédicatoire étoit moins de lui marquer ma reconnoissance que de déclarer à la
„face

„face du public quelles obligations j'avois à
„mon Souverain & quel bonheur c'est pour
„la Saxe d'avoir un si bon Maître! — Je
„vous remercie, me dit-il, cela me fera bon-
„heur; votre nom est connu partout. — Au
„moment que je me retirois, il me cria en-
„core: Ne me ferez-vous pas entendre cette
„foire une de vos leçons de Morale? — Peu
„de jours après je fis cette leçon & je pris
„pour texte: *De l'empire sur soi-même.* Je
„n'ose presque pas dire avec quelle bonté
„l'Electeur & l'Electrice son Epouse m'ont
„remercié.“ — Après le départ de la Cour,
Gellert fit un voyage à Haynichen. „J'ai
„fait, disoit-il, mes derniers adieux au lieu
„de ma naissance. Que Dieu le comble de
„ses bénédictions!“

A son retour, cédant aux sollicitations de
ses amis, il résolut de mettre la dernière
main à ses leçons de Morale & de les don-
ner au public. Il avoit résisté longtems,
dans

dans la crainte, disoit-il, que son ouvrage ne fut pas digne de la postérité, & que ses lecteurs le jugeassent plus sévèrement que ses auditeurs. Il y travailla avec assiduité, sans se flatter toutefois de voir la fin de son travail. En effet sa Morale ne parut qu'après sa mort, par les soins de M. M. Schlegel & Heyer, nommés Editeurs de Gellert par ses dispositions testamentaires. Le succès en fut complet; plusieurs éditions furent enlevées en peu de tems. On s'imagine que la critique n'a pas manqué de s'exercer sur un ouvrage de la réputation de celui-ci: l'objet sur lequel elle s'est le plus arrêté, est qu'il manque de profondeur & de système. Il me semble qu'on pouroit lui reprocher à plus juste titre de manquer de précision; car il faut en convenir, le style de la Morale est encore plus lâche que celui de ses autres écrits en prose. Cependant dans l'examen de ces leçons,

leçons, il ne faut pas perdre de vue leur objet: faites pour être lues devant une auditoire de jeunes gens, elles devoient moins exercer l'esprit qu'émouvoir le cœur. Et à cet égard, ainsi que je l'ai observé plus haut, elles ont parfaitement atteint leur but. Du reste, les François peuvent prononcer sur le mérite de cette dernière production de Gellert: M. Pajon en a donné une traduction qui a paru en Hollande.*)

L'heure de la délivrance de Gellert approchoit; le mal dont il portoit depuis si long-tems le germe, étoit à son comble. Le 5 Décembre 1769, étant allé dîner chez son frere,

*) Leçons de Morale, ou Lectures académiques, faites dans l'Université de Leipzig, par feu M. Gellert. On y joint des Réflexions sur la personne & les écrits de l'Auteur, le tout traduit de l'Allemand. A Utrecht & à Leipzig. 1772. 2 vol.

frere, les symptômes parurent par des évanouissements. Comme il étoit sujet à ces accidents, on se flattoit de le voir incessamment rétabli; mais lui ne s'en flattoit pas. N'ayant vécu que pour ce moment, il vit la mort s'avancer sans en être effrayé. En effet, les Médecins, voyant que les remèdes n'agissoient pas sur ce corps desséché & obstrué, jugerent bientôt sa maladie mortelle. Au danger de Gellert, ses amis furent consternés; & dès lors sa maison ne desemplit pas. La nouvelle de sa maladie ayant été portée à Dresde, l'Electeur, alarmé pour les jours du malade, lui envoya son Médecin, M. Démiani, avec ordre de lui rendre un compte exact de son état. M. Démiani arriva, accompagné de M. Wagher, ancien ami de Gellert. A la vue de ces deux hommes, il fut sensiblement touché: la bonté de son Souverain & la tendresse de son ami lui firent verser des larmes de reconnoissance.

2

D'ailleurs

D'ailleurs les secours humains furent inutiles, & ces deux hommes n'arriverent que pour être témoins des souffrances & de la fermeté du mourant. Il passa les quatre jours qui précéderent sa mort, comme Socrate, à s'entretenir avec ses amis sur les grandes espérances du juste, & à leur faire les plus tendres adieux. Tranquille, mais attendri, il étoit avec eux comme un voyageur qui, par ses manieres honnêtes, s'est fait des amis dans un pays étranger & qui les quitte pour retourner auprès d'un pere chéri. Jamais il ne parut plus persuadé que dans ces moments de la vérité de sa religion. A cette tristesse, compagne presque inséparable de sa vie, avoit succédé un air de sérénité. Rempli de joie, il porta la vue dans l'abîme immense de l'éternité, & il n'y vit qu'un avenir plein de félicité. Un Dieu rémunérateur de la vertu & vengeur du crime, un

Dieu bienfaiteur & sauveur des hommes, voilà ses consolations, & voilà celles qu'il demandoit sans cesse à son Directeur, M. Thalemann qui ne le quittoit plus. L'esprit toujours présent, il remplit avec ferveur tous les devoirs d'un Chrétien. Au milieu des plus cruelles douleurs, suites ordinaire de l'inflammation, il n'éclata jamais en plaintes, il dit seulement quelque tems avant sa mort: *je ne croyois pas qu'il fut si difficile de mourir.* Enfin sentant les approches de la mort, il demanda à ses Médecins combien cela pouvoit encore durer? Peut-être encore une heure, lui dirent-ils. A cette réponse, il éleva la voix: *Que Dieu soit loué, encore une heure!* — Il expira vers minuit, du 13 au 14 Décembre d'une inflammation d'entrailles, dans la cinquante - sixième année de son âge.

Trois jours après il fut enterré sans pompe au cimetière public, situé hors de la ville, ainsi qu'il l'avoit désiré. La tombe qui renferme les restes de Gellert, ainsi que ceux de son frère, mort trois semaines après lui, est couverte d'une pierre sépulcrale & porte cette inscription: Ici reposent CHRETIEN FURCHTEGOTT GELLERT, Professeur en Philosophie, né le 4 Juillet 1715 & mort le 14 Décembre 1769, & son frère, FREDERIC LEBERECHE GELLERT, Commissaire des Postes, né le 11 Novembre 1711, mort le 8 Janvier 1770.

Quelques uns de ses amis & de ses disciples, voulant honorer sa mémoire, ouvrirent une souscription pour lui faire ériger un monument. Un habile Artiste, M. Oeser, Professeur de l'Académie de dessin de cette ville, devoit exécuter cet ouvrage, dont il avoit déjà fait le modèle; mais il ne le fit

pas, & M. Schlegel fut seul chargé de ce soin. Le monument de celui-ci est placé dans l'église du cimetière, Fauxbourg de Grimma; il représente la Religion qui offre le médaillon de Gellert à la Vertu, prête à le couronner. Les deux figures d'albâtre, & le médaillon de cuivre jaune, reposent sur un sarcophage de marbre noir.

M. Oefer n'ayant pas exécuté sa première idée, a fait un monument de fantaisie dont l'invention fait honneur à son esprit. La vignette placée au frontispice de ce livre, suffit pour faire connoître la pensée de l'Auteur. Un cippe, surmonté d'une urne sépulcrale, offre le médaillon de Gellert. Les trois Graces, encore dans l'enfance, pleurent leur père; elles font allusion au tems où Gellert a écrit & aux qualités qui caractérisent ses ouvrages, surtout ses Fables. Sur l'autre côté du cippe on lit cette inscription:

Memo-

Memoriae Gellerti sacrum. On voit ce monument, fait de marbre de Saxe, dans le jardin de M. Wendler, autrefois Libraire de Gellert. Un des plus fameux sculpteurs de nos jours, M. Pigal, en passant par Leipzig en 1776, a admiré la pensée de M. Oeser.

Les Muses n'ont pas non plus été muettes à la mort de Gellert; elles ont déploré cette perte dans toutes sortes de fictions. Mais sur plus de cinquante poèmes qui ont paru alors, on ne se souvient plus que d'un petit nombre, entre autres, d'une Ode de M. Cramer, d'une Elegie de M. Weisse, & de deux Allégories, qui ont pour Auteurs deux Ex - Jésuites de Vienne, M. M. Mastalier & Denis.

Gellert étoit de moyenne stature, &, malgré sa grande maigreur, un front élevé, un nez aquilin, une bouche bien faite & des

yeux bleus bien fendus, lui donnoient une physionomie de caractère. Le son de sa voix, qui avoit quelque chose de creux & de touchant, retentissoit jusqu'au fond du cœur & faisoit verser des larmes à ses auditeurs. Dans sa jeunesse il avoit été susceptible d'une gaieté vive; dans l'âge mûr il ne connoissoit guere d'autre joie que le contentement de l'esprit. Malade presque la moitié de sa vie, ses souffrances lui avoient donné un air de gravité qui dégénéroit souvent en tristesse. Cependant la visite d'un ami, la réussite d'une entreprise, dissipoit les nuages de cette tristesse & répandoit sur son visage l'expression de la joie.

Par la constitution de son tempérament il aimoit la solitude, mais de crainte de ne pas remplir la destination de l'homme en s'isolant trop, il avoit su vaincre ce penchant,
& sou-

& souvent même il apportoit dans la société un air d'enjouement. L'ame de Gellert étoit trop douce pour donner accès aux passions violentes; elle pouvoit être surprise par une colere momentanée, mais elle ne connoissoit pas la vengeance, pas même le ressentiment. Les fautes qu'il se reproche le plus dans le journal de sa vie, ce sont ses vivacités, ses impatiences, ses penchans à la vanité. Il avouoit ingénument que la vanité étoit de tous ses penchans celui auquel il s'étoit laissé surprendre le plus souvent, celui qui lui avoit donné le plus de peine à réprimer. Comme il aspiroit à la perfection morale, il vouloit donner à ses actions un motif plus noble que celui de l'amour propre: il vouloit leur donner pour principe l'amour de l'humanité. Mais le desir de la gloire, mobile de ses meilleurs ouvrages, a toujours prédominé chez lui. Il aimoit la louange, & il la recevoit

avec modestie. L'estime du public lui étoit précieuse. Content d'ailleurs de travailler pour s'en rendre digne, il étoit bien éloigné d'imiter ces Auteurs qui pour étendre leur réputation font jouer les ressorts de la cabale.

Dans le commerce de la vie, il n'affectoit point la tyrannie littéraire, & la vanité d'auteur perçoit si peu chez lui qu'il étoit toujours le premier à applaudir aux succès des autres & à s'étonner des siens. On a vu que la critique lui faisoit encore plus de mal que la louange ne lui faisoit de bien. Aussi évitoit-il avec soin les disputes littéraires, il dévorait en silence les chagrins que lui causoient les Ecrivains jaloux de sa gloire, s'étant fait une loix de ne jamais récriminer. En général il avoit plus d'admirateurs que d'envieux: à force de modestie, il desarmoit ses ennemis & les forçoit pour ainsi dire à
lui

lui pardonner ses succès. Ceux qui connoissent les jalousies littéraires, seront surpris qu'un homme de la réputation de Gellert en ait été quitte à si bon marché : durant sa vie il n'a été attaqué que trois ou quatre fois, après avoir été loué si souvent, & après sa mort sur cinquante panégyriques, nous n'avons vu paroître contre lui qu'une couple de libelles. Gellert avoit encore un mérite, qu'il ne devoit pas à l'exemple, c'étoit d'estimer dans les autres des connoissances qu'il n'avoit pas acquises.

Obligé pendant plus de dix ans à lutter contre la fortune, il a vu souvent que le produit de son travail ne suffisoit pas à son entretien. Alors il ne se faisoit pas une peine d'avoir recours à la bourse de ses amis ; il publioit avec plaisir que Rabener lui avoit souvent ouvert la bourse. Content de sa for-

tune, malgré sa modicité, il n'y avoit que la vue d'un malheureux qu'il ne pouvoit pas soulager qui put lui arracher le desir d'être riche. Parvenu à plus d'aisance, il se prescrivait toujours la loi d'être économe, non seulement pour ne point contracter de dettes, mais encore pour tendre une main secourable aux infortunés. Il avoit un talent particulier pour consoler les affligés & un zèle ardent pour secourir les indigents; lorsqu'il se voyoit dans l'impuissance d'agir lui même, il avoit recours à la bienfaisance des amis de l'humanité. Rien d'égal à son desir de rendre service, & il le faisoit toujours de la meilleure grace. Un de ses amis, la veille d'un voyage, étoit allé prendre congé de lui. Gellert, après plusieurs questions sur ses affaires domestiques, croit avoir démêlé qu'il n'est pas en argent; aussitôt il se leve, passe dans son cabinet & revient d'un air gai avec un rouleau

rouleau dans la main : Tenez, voilà quinze ducats, prenez-les, je ne suis pas toujours si riche, heureusement je le suis aujourd'hui. Cet ami refusa la somme, mais il fut si touché de ce trait qu'il ne trouvoit point d'expression pour lui marquer sa reconnoissance. *)

Jamais homme de lettres n'a été plus communicatif que lui ; sa maison étoit ouverte à tout le monde, & il ne refusoit ses conseils à personne. Sa conversation étoit aisée & affectueuse ; on ne le quittoit jamais sans être content de lui & de soi-même. Les visites lui prenoient un tems considérable, & elles étoient

*) M. Cramer raconte ce fait un peu différemment dans la vie de Gellert. La chose arriva au mois de Septembre 1767, & cet ami, c'étoit moi.

étoient souvent importunes. „La lecture de
„mes ouvrages, disoit-il lorsqu'on lui con-
„seilloit de limiter ces visites, a fait croire
„à ces gens-là que j'avois un bon cœur, je
„n'ai garde, par une conduite opposée, de
„les faire revenir de leur bonne opinion sur
„mon compte.“ Dans son commerce de lettres,
qui étoit très-étendu, il suivoit les même
principes.

Gellert croyoit à l'amitié: il s'étoit formé
à son école. Son ame sensible avoit besoin
de s'épancher quelque fois dans le sein d'un
ami. Cette bonté de cœur & cette innocence
de mœurs qui formoient le fond de son ca-
ractere, le rendoient indulgent sur les dé-
fauts de ses amis, & il convenoit qu'ils
avoient à leur tour un peu à souffrir des
siens. Il s'applaudit, dans plus d'un endroit
de ses ouvrages, d'être lié d'amitié avec la
plupart

plupart des gens de lettres ses contemporains.
„Oui, écrit-il à Rabener, je regarde comme
„le bonheur de ma vie d'avoir mérité que
„Rabener, Gærtner, Schlegel, Cramer, Gie-
„secke, m'aient accordé leur amitié. Cela me
„fera autant d'honneur chez la postérité qu'il
„a été glorieux pour Racine d'avoir eu Mo-
„liere & Boileau pour amis.“ Mais ce n'é-
toit pas seulement parmi les gens de lettres
qu'il avoit des amis, il en avoit parmi les
personnes d'un rang distingué, & il savoit
se concilier la bienveillance des uns & des
autres. Recherché des Grands, il ne se trou-
voit pas déplacé dans leur société, comme le
sont si souvent nos Savants. Aussi de tous
nos Ecrivains Gellert est sans contredit celui
dont le mérite a été le plus généralement
reconnu, & le mieux récompensé, surtout si
si l'on veut en croire sa modestie & son
desintéressement. Sa réputation n'étoit pas
enfer-

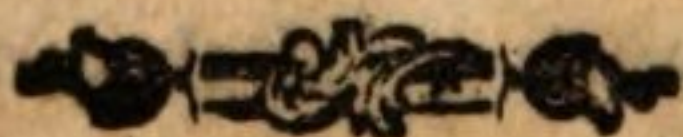
enfermée dans les limites de l'Allemagne ; il avoit d'illustres amis à Copenhague, à Petersbourg, à Londres, à Paris. Les voyageurs de marque de toutes les nations, à leur passage par Leipzig, s'empressoient de voir Gellert, & tous publioient ensuite que sa personne ne démentoit pas ses écrits.

Le tendre intérêt qu'il prenoit aux jeunes gens, lui gagnoit leur affection. La morale qu'il leur prêchoit n'étoit rien moins que sévère, & il étoit toujours le premier à la pratiquer avec plus de sévérité qu'il ne l'exigeoit des autres. L'amour de l'ordre étoit une qualité qu'il recommandoit avec prédilection, & qu'il possédoit à un haut degré. *Il faut que je fasse mon devoir*, c'étoit sa réponse, lorsqu'on lui proposoit d'interrompre ses travaux ordinaires. Quelque ennemi qu'il fut des excès, il étoit plein de com-

passion pour ceux qui s'y laissoient entraîner par le prestige de l'exemple ou par le torrent des passions, & il ne négligeoit rien pour les ramener de leur égarement.

En traçant le caractère de Gellert. J'omettrois un point essentiel si je passois sous silence son amour pour la religion. Toutes ses bonnes qualités découlaient de cette source : la religion étoit chez lui le mobile de toutes ses actions. Sa piété étoit solide & sa charité sans bornes. Cependant ceux qui l'ont bien connu, ne sauroient se dissimuler que ce ne fut aussi là son côté foible. Comme il croyoit généralement les hommes meilleurs qu'ils ne sont, il a été souvent leur dupe ; ceux qui ne rougissoient pas d'emprunter le masque de la religion, étoient sûrs de lui en imposer. Il recevoit facilement la calomnie de l'hypocrite qui accusoit
quelqu'un

quelqu'un de plaisanter sur cette matiere: il revenoit difficilement & sur le compte du calomniateur & du calomnié. Attaché à sa confession il étoit d'ailleurs tolérant, & il permettoit à chacun de croire ce qu'il vouloit. On fait qu'il a été en liaison avec les Catholiques & les Réformés, & l'on n'a jamais remarqué qu'il ait eu de la prévention contre eux. Enfin Gellert, avec quelques faiblesses de tempérament, avoit en partage des vertus qui faisoient honneur à l'humanité.





LETTRES FAMILIERES

DE

M. GELLERT.

Premiere Partie.

LETTRE I.

Réjouissez - vous, Madame ! j'ai été furieusement puni de mon obstination. De ma vie l'on ne me rattrapera à voyager dans un coche. Vous n'avez jamais pu me souhaiter autant de mal qu'il m'en est arrivé à mon retour, pour n'avoir pas voulu me rendre à vos instances & rester un jour de plus chez vous à attendre la poste. Croiriez - vous, Madame, que pour faire six lienes il m'ait

I. P.

A

fallu

fallu passer deux jours dans ce malheureux coche & une nuit dans un misérable cabaret? Je porte le bras gauche en écharpe: heureux si j'y pouvois porter aussi la tête, tant je l'ai brisée! Depuis huit jours il ne m'a pas été possible de former une pensée raisonnable, & qui fait si je le pourai jamais. Il ne me manquoit plus que cela. Cependant les incommodités de la voiture ne sont rien en comparaison de ce que m'ont fait souffrir mes compagnons de voyage. Imaginez - vous me voir assis, avec trois autres personnes, dans une voiture pesamment chargée, & couverte d'un drap bleu sous lequel il y avoit dequoi étouffer. Je vais vous faire connoître ces gens-là, de la même manière que j'ai appris à les connoître.

Un homme d'un certain âge, avec un visage décharné, formant un triangle parfait, deux petits yeux noirs comme jais, un nez aquilain, se recourbant sur ses moustaches: enfin

enfin un homme portant une perruque rousse, un juste - au corps vert, une veste de peau jaune, ceint d'un ceinturon noir, sans oublier ses bas bleus, cet homme - là étoit mon voisin. Je le pris d'abord pour un arracheur de dents & je tins ma bouche bien fermée, de peur que tout en cheminant, il n'eut envie d'essayer son art sur moi. Comme j'étois à examiner les autres figures, il me poussa assez familièrement dans le côté & me présenta sa tabatière d'os. Avec votre permission, se mit - il à me dire, où avez - vous dessein d'aller? . . . A Leipzig, lui répondis - je d'un ton sec, & en lui faisant la mine, car je ne voulois pas entrer en conversation avec lui. Mais plus je lui faisois mauvaise mine, plus il me prenoit en affection. Je pensois, continua - t - il, que vous vous proposiez d'aller à Zeitz pour voir l'exécution qui s'y fera après demain. Une femme doit y avoir la tête tranchée, & un de nos gens

compte y faire son coup d'essai. Je suis curieux de voir comment il s'en tirera. Il vient de m'écrire que la criminelle a le cou fort court. En tout cas, s'il ne veut pas risquer la chose, j'y ferai, moi ! & quand la tête seroit enfoncée dans les épaules, je vous la fais sauter d'un seul coup. A ces mots, je portai réellement la main à ma tête. Je tremblois, je voyois apporter la sellette, je voyois passer le damas par dessous le manteau bleu, je voyois tout. L'un de mes deux autres compagnons de voyage qui, à ce que je fus après, étoit Tifferand de son métier, marqua la plus grande considération à notre homme respectable, & s'informa soigneusement à lui de toutes les personnes qui dans le cours de ce siècle avoient été exécutées en Saxe. Il nous raconta avec une éloquence digne de sa profession toutes les exécutions auxquelles il s'étoit trouvé, soit comme principal personnage, soit comme collègue, depuis le temps
qu'il

qu'il étoit en charge, c'est à dire depuis quarante - cinq ans, & il nous assûra qu'il ne desiroit rien tant que de pouvoir célébrer son futur jubilé d'une manière solennelle, le damas à la main. A mesure qu'il nous contoit ces belles choses, je sentoís une sueur froide se répandre sur tout mon corps, sans que je pusse m'évanouir, parce que chaque fois que j'en étois près, il me réveillait toujours par quelque histoire tragique encore plus affreuse que la première. Nous avions fait deux lieues au milieu de ces entretiens gracieux, à quoi il faut ajouter encore les cures qu'il se vantoit d'avoir faites sur les hommes & sur les bêtes, & nous étions déjà arrivés à R*. Là, notre Exécuteur descendit, regrettant beaucoup d'être privé du plaisir de voyager plus longtems avec nous, étant obligé de s'arrêter un jour pour voir les malades dans le village, où il regnoit une épidémie parmi les bestiaux.

Je commençois enfin à respirer, après m'être tapi pendant trois heures, comme une colombe qui voit planer l'épervier. Je rendois grâces au ciel & je souhaitois encore toute sorte de mal au Bourreau, lors qu'un jeune homme que j'avois encore fort peu remarqué, quitta le fond du coche & vint occuper la place vacante, plus commode que la sienne. Je le pris d'abord pour un Etudiant de J..., & il ne me laissa pas longtems dans mon incertitude. Il savoit que j'allois à Leipzig, & il jugoit sans doute à mon air bourru que j'étois Régent de quelque College. Il avoit assez bonne façon, mais il étoit tout bouffi de sciences. Après six mois d'Université il alloit voir pour la première fois Monsieur son pere; & il étoit bien aise apparemment d'essayer sur moi la sagesse profonde qu'il se proposoit de répandre chez - lui. Le Tisserand battit le briquet pour allumer sa pipe: cela rappella l'électricité à mon jeune Savant. Il réduisit
toute

toute cette affaire en un système, & il argumenta si doctement que le Tisserand émerveillé laissa tomber la pipe de sa bouche. Il prit sans doute le branlement de tête, que me causoit le cahot de la voiture pour une marque de contradiction. Ce qui ne fit que l'échauffer davantage, & ses yeux devinrent tout électriques. Etant tombé sur la cause efficiente, il me fit de si belles démonstrations que les cheveux me dresserent à la tête. J'allois descendre de la voiture lorsque le Tisserand lui dit : Je voudrois vous entendre prêcher, vous avez la parole bien en main ! Oui, reprit-il, je compte monter en chaire, quand je serai chez-moi. Etes-vous Théologien, lui demandai-je tout alarmé ? Je croyois que vous étudiez la Philosophie. Non répliqua-t-il, par la Philosophie je ne fais que répandre du jour sur la Théologie. Qui-conque ne fait pas démontrer, ne fait pas non plus expliquer la Bible, & encore moins prê-

cher. Mosheim & Jérusalem ne font que des bavards, je veux que mon auditeur soit convaincu.... Dans ce moment il me faisoit presque regretter la compagnie du Maître des hautes oeuvres, car tant que celui-ci y avoit été, notre Démonstrateur n'avoit par soufflé le mot. Enfin je lui demandai par pure malice, s'il n'étoit pas aussi Poète. Il m'assura, qu'en faisant encore ses classes, il avoit fait déjà de grands progrès dans la poésie, mais qu'à présent il ne regardoit un Poète que comme un Danseur de corde. Il s'emporta fort contre M. de Hagedorn, & de mes vers il dit qu'il n'y avoit point de jugement. C'étoit assez me louer! Heureusement pour moi il ne put supporter davantage les secousses de la voiture.

Il falloit bien qu'un jour aussi heureux fut suivi d'une nuit encore plus heureuse. Notre voiturier s'arrêta dans un village. Le maître du cabaret étant allé avec sa femme

me

me à une nœce, avoit laissé le gouvernement de la maison à son fils, lourdauc de quinze ans. Vous pouvez bien vous imaginer qu'il n'y avoit rien à manger; mais je ne m'en embarrassai guere, car en entrant dans la chambre je perdis tout appétit. Je ne demandai que de la bonne eau: on m'en apporta un verre, & dans ce verre toutes les especes d'insectes qui pouvoient se trouver dans le canton. Je m'informai s'il n'y avoit pas moyen d'avoir une chambre avec un lit, promettant de la payer le double. Ce fut en vain, le jeune drôle me répondit, qu'ils avoient besoin eux-mêmes de leurs chambres, & que dans la plupart ils gardoient du fruit. Je contai mes peines au voiturier, qui fit en sorte que dès neuf heures la litiere se trouva prête. J'étois si malade qu'il me fut impossible de rester plus longtemps sur pied. A peine m'étois-je jeté sur la paille, & avois-je prié le voiturier de se

coucher à côté de moi, pour être à l'abri de notre Savant, qu'on vint ôter les tables de la chambre. Ce déménagement réveilla les poulets, les oies, les petits cochons, & tous les animaux qui avoient dormi jusque là sous le poêle, & ils vinrent tour-à-tour me rendre visite sur mon grabat. Ensuite arriverent quatre à cinq servantes chargées de paniers, & jeterent du houblon dans la chambre. Eh bien, qu'est-ce que c'est que cela ? se mit à crier mon voiturier, déjà couché à mes côtés . . . Nous avons à éplucher du houblon, repartit le fils du cabaretier, pour avoir plutôt fait, j'ai invité la jeunesse du village. Ah, Madame, quelles furent mes tranfes à la vue de ces préparatifs ? Jusqu'à minuit il me fallut entendre le vacarme & les bons mots d'une chambre remplie de valents galants & de servantes amoureuses. Mon voiturier, que j'embrassai dans ma détresse, & à qui je promis tout, jusqu'à l'instituer

stituer mon héritier, tant j'étois malade, se mit à gronder, & cela d'une manière assez énergique. Il toucha un mot des étrivieres, en parlant au fils de la maison. Mais à quoi bon? Une coquette de servante, vint le chatouiller sur la litière & fit si bien par ses agaceries, qu'il se leva & qu'il se mit à faire le fou avec les autres. Me voilà dénué de toute consolation. Le houblon épluché, on balaye la chambre; puis, le jeune Cabaretier décroche son violon de la muraille & se met à jouer son air favori. Le gros valet prit la grosse servante par la main & ouvrit le bal. Si je fusse resté couché plus longtems, je crois que je serois étouffé de poussière. Je suppliai la fille du cabaretier, jeune personne trop fière pour danser avec tout ce monde, de vouloir bien me céder une chambre. En un mot, je fus si bien la toucher qu'elle me conduisit dans la sienne & quelle me donna de la lumière pour la nuit.

Ivre de l'odeur du houblon, de la poussière & de la musique, je me jetai sur le lit. Avant d'avoir le bonheur de fermer l'oeil, je sentis avec horreur deux fouris me passer par dessus le corps. Moi, qui ai ces animaux en aversion, je sautai au bas de mon lit, je mis une chaise sur la table, & je m'assis sur cette chaise. Je restai dans cette posture, jusqu'à ce que j'entendisse le voiturier donner à manger aux chevaux. — Je n'aurois jamais fait, si je vous racontois tout. Pardonnez-moi de vous en avoir déjà tant raconté. On aime tant à parler de ses maux passés! Je vous rends mille grâces pour toutes les bontés dont vous m'avez comblées pendant les huit jours que j'ai passés chez-vous, & je fais vœu de rester plutôt trois mois de plus dans un endroit que de m'embarquer dans un coche. Je suis



LETTRE

L E T T R E II.

*A M. de P***.*

Que faites-vous? Que fait votre chere Epouse? Eh quoi, ne puis-je pas résoudre moi-même cette question?

Vous aimez, vous goûtez le plaisir de la tendresse, vous le goûtez avec cette délicatesse, dont l'âge d'or nous a conservé l'image, avec cette délicatesse dont les Ovide nous ont donné des leçons, avec cette délicatesse dont les Fontenelle nous ont tracé la peinture.

Aux côtés d'une Epouse aimable, pouvez-vous n'être pas heureux? Je la vois dans ce moment entrer dans votre cabinet.

*Conduite par le plaisir & l'innocence, la douceur & l'amour règnent dans tous ses traits. Ses yeux semblent parler. Ah permets, ô mon ami que je te répète dans mes vers le langage de ses yeux. „Cher P***, tout mon coeur est à toi. „Toujours nous nous applaudirons de notre choix.*

„Que

»Que chaque jour nous atteste que, depuis que nos
»coeurs sont unis, nous goûtons les plaisirs les
»plus purs. Que chaque regard nous atteste que,
»de tous les instants de la vie, nous ne regrettons
»que ceux que nous ne pouvons pas consacrer à
»l'amour. Que chaque parole nous atteste qu'au
»dessus des chagrins & des soucis qui nous assiè-
»gent, nous savons nous suffire à nous-mêmes.
»Que chaque baiser nous atteste que dans l'Uni-
»vers nous ne connoissons pas de plus grand bon-
»heur que de nous voir, de nous entretenir, de
»nous aimer.«

Je pense toujours avec une forte de ra-
vissement aux moments délicieux que j'ai pas-
sés en votre compagnie & en celle de votre
aimable Epouse. Je vois toujours cet air
d'ingénuité avec lequel vous vous faites mil-
le caresses, avec lequel vous vous dites mille
choses agréables. Toujours j'entends les élo-
ges que vous m'en fîtes, toujours je vois
comme ces éloges la firent rougir & lui firent
baiser

baïsser les yeux. Je l'entends encore vous prier de ne pas tant la louer, & chaque parole me prouve que personne n'en est plus digne. Pourquoi ne puis-je pas être plus souvent à vos côtés, pour apprendre à connoître, par votre exemple, tout le pouvoir de l'amour, de l'union & de la sagesse. C'est par-là que vous vous rendez digne de cette félicité qui est votre propre ouvrage, c'est par-là que, témoin de votre bonheur, vous me rendriez heureux & content pendant des journées entières. Oui, mon cher P***, s'il ne dépendoit que de moi, je partirois encore aujourd'hui pour vous aller voir & pour ne pas vous quitter de longtems. Mais je ne suis pas assez heureux pour cela. Il faut me contenter de l'espérance de vous revoir vers la fin de l'année. Cependant d'ici à ce tems-là ne recevrai-je pas de réponse? Pas un seul mot? Cela feroit trop cruel! Employez-y quelques uns des moments que
vous

vous ne pouvez pas donner à votre chère Epouse. Marquez - moi seulement que vous vous portez tous deux comme je le desiré, que vous savez triompher de l'envie, ainsi que de la fortune, que vous êtes toujours mon ami: en revanche je vous écrirai dix lettres sans vous demander de réponse &c.

L E T T R E III.

Au même.

Monsieur,

J'ai appris la mort de votre digne Epouse par Madame votre sœur qui, toute occupée des moyens de soulager vos ennuis, m'a chargé en même tems de vous adresser des vers de consolation. Plut à Dieu que ce fut là le moyen de calmer vos douleurs! Mais certainement ce ne l'est pas, je suis trop convaincu de la grandeur de votre perte pour
pouvoir

pouvoir vous consoler, & vous êtes trop affligé pour entendre mes consolations.

Que te dirai-je, ô mon ami, pour te consoler ? Tu pleures, je veux mêler mes pleurs avec les tiens, c'est toute la consolation que je puisse te donner. Le cœur déchiré, tu déplores la perte d'une Eponse chérie. Oui, pleure, elle mérite tes regrets, elle mérite d'être pleurée par tous ceux qui l'ont connue. Qui désormais s'exercera avec toi dans la pratique de la vertu, qui partagera avec toi le poids des soucis, qui se réjouira avec toi d'un surcroît de fortune, qui aura soin de ton repos & volera au devant de tes pas, qui te tiendra lieu d'amitié, de monde & de plaisir ?

Non, je ne veux point arrêter vos larmes : elles sont des marques du plus tendre amour, elles sont des preuves certaines du mérite de votre chère Compagne, & vous n'en auriez pas été digne, si vous pouviez la regretter moins. Déplorable ami ! Que vous avez bien-

tôt cessé d'être le plus heureux des Epoux ! Dans la première année de votre mariage, vous perdez une femme qui n'avoit pas encore atteint la dix-neuvième année de sa vie, qui vous aimoit si tendrement, qui possédoit le cœur le plus noble, un cœur formé pour la gloire de la vertu & pour le bonheur du monde ! Vous la perdez après vous avoir donné un fils. Tout mon cœur se révolte, lorsque je me représente dans le cercueil une personne à qui je promettois, à qui je souhaitois la vie la plus longue, une personne que j'ai vue il n'y a que peu de semaines toute brillante de santé & ornée de toutes les grâces du corps, une personne qui me ravissoit par le charme de ses discours & qui me faisoit admirer la solidité de son esprit ; oui, mon cher ami, tout mon cœur se révolte, lorsque je me représente cette personne dans le cercueil. Ses derniers adieux, que Madame votre sœur m'a marqués, m'ont

atten-

attendris jusqu'aux larmes. „Il faut donc
„que je vous quitte! . . . Dieu! pourquoi
„vous ai-je connu, pourquoi vous ai-je ai-
„mé! . . . Vous, vous seul me rendez la mort
„amère . . . Hélas, je ne puis donc pas vous
„posséder encore une année? Mais, Seigneur,
„que votre volonté soit faite! . . . Laissez-
„moi! . . . je vous aime . . . je me meurs . . .“

Je vous rapporte exprès les dernières paroles
de l'Épouse que vous avez perdue: elles ren-
ferment de grands sujets d'affliction, mais
aussi de puissants motifs de consolation.
„Laissez - moi . . . je vous aime . . . je me
„meurs“ . . . Pleurez, mon cher ami, je pleu-
re avec vous. Offrez à votre fidèle com-
pagne les larmes de la tendresse. Ceux-là
seuls, qui ne connoissent ni le prix de l'ami-
tié ni celui de l'amour, regardent une juste
douleur comme une foiblesse & rougissent des
larmes qui coulent à la gloire de la nature.
Pleurez, mais écoutez aussi une prière que je

vous fais, ne vous livrez pas trop à votre affliction. Il est impossible de résister aux premiers mouvements de la douleur. Il faut un certain tems pour calmer la véhémence de nos sentiments; mais je fais que les remontrances de la sagesse & de la religion vous feront prévenir ce tems.

Qu'est-ce, ô mon ami, que la vie de l'homme? Celui qui nous la donne, peut nous la reprendre. D'une ame constante honore ses décrets! Lors même que le Seigneur nous afflige, il est encore le Dieu qui nous aime & qui agit avec sagesse.

Voilà la seule consolation que nous pouvons recevoir des autres & nous donner à nous mêmes. Je vous plains de tout mon cœur, & je suis &c.



L E T T R E IV.

Mademoiselle,

Que vous avez jugé avantageusement de mon caractère dans une lettre à votre amie, & que je serois heureux de mériter cet honneur ! Mais non, je vous le dis sincèrement, je ne le mérite point, & toutefois je serois charmé que cette sincérité put vous porter à ne pas révoquer votre jugement, tant je me complais dans vos louanges. C'est une vanité que je trouverois ridicule chez tout autre, & à moi, je me la pardonne fort aisément, parce que c'est vous qui me l'avez fait naître & que je fais que j'aurois été fort indifférent aux éloges de cent autres personnes de votre sexe. Je vous rends donc grâces, Mademoiselle, de votre bonne opinion, avec cette noblesse de sentiment dont on n'est capable que quand on a été loué de vous. Dans cette même lettre à votre amie vous

avez souhaité d'être riche pour pouvoir m'assigner une pension, & je vous proteste que ce souhait m'a fait plus de plaisir que m'en feroit peut-être la pension d'un grand Seigneur. Je vous crois non seulement la grandeur d'ame d'obliger les gens sans attendre leurs prières, mais encore celle de leur laisser ignorer à qui ils doivent leur bonheur. Il n'y a que les ames les plus nobles, capables de cet effort de générosité. Mais, Mademoiselle, s'il ne dépendoit que de moi, quand un jour vous ferez mariée, je me souhaiterois plus qu'une pension. Je me rappelle que la Fontaine a eu pendant vingt ans une retraite dans la maison de la spirituelle Marquise de la Sabliere, qu'il a trouvé en elle une amie & une protectrice généreuse. Ne seriez-vous pas pour moi une la Sabliere si j'étois un la Fontaine? Très-certainement. Pourquoi cette comparaison n'est-elle pas aussi juste pour moi que pour vous? pourquoi ne suis
pas

pas un la Fontaine comme . . . Mais vous vous fâcheriez si je poursuivois ma pensée. Je n'ose pas (non plus vous dire combien Leipzig à perdu aux yeux de votre aimable amie & aux miens depuis que vous n'y êtes plus, & que vous êtes presque l'unique sujet de nos entretiens, combien nous sommes éloquens quand nous parlons de vous & que nous vous souhaitons tout le bonheur que méritent vos excellentes qualités: je n'ose vous dire tout cela moi-même. Je finis donc & je suis avec le plus profond respect &c.

L E T T R E V.

*A Me. C***.*

Madame,

Vous êtes la meilleure femme du monde, & je suis votre meilleur Ami; c'est une chose décidée. Assurément vous méritez (ne laissez

pas lire ces lignes à votre mari) vous méritez un homme bien plus accompli & bien plus distingué que n'est votre C***. Cela pourtant ne doit pas vous empêcher de l'aimer. Tout le monde ne peut pas avoir autant de mérite que vous & ... le dirai-je? que vous & moi. Eh bien, comment vous trouvez-vous à R***. Mon poème sur vos nœces n'est-il toujours qu'une fable? Votre Epoux ... faites bien attention à ceci! je vais imiter Homere, & un événement de cette importance le mérite bien! ... Votre Epoux n'entend-il pas encore le doux nom de pere? ... Ah, ma chere amie, si vous m'aviez écrit vers la fin de l'année pour me prier d'être votre compere, la fortune de mon filleuil (car c'est un fils qu'il faut que vous donniez au monde) la fortune de mon filleuil étoit faite. Je reçus vers ce tems-là une gratification de cinquante ducats. Dans les premiers moments je ne savois à quoi employer

cet

cet argent. Tantôt j'en voulois acheter une maison, tantôt un jardin, tantôt une terre, tantôt même une petite femme: si dans ce moment vous m'aviez adressé une lettre de compérage, j'aurois donné tous ces doucats à mon filleul en présent de baptême. C'étoient toutes pieces rares, avec des comètes, des cornes, des cœurs doubles &c. . . . Que je vous les garde, n'est-il pas vrai? Non, ma chere Charlotte, il n'en est plus tems! Le dernier jour de l'année je me ressouvins, que j'avois encore quelque chose à payer pour des livres, & c'est à quoi j'ai employé cette somme. Faites mieux, attendez qu'il me vienne quelque bonne aubaine comme celle-là: car présentement je ne pourois offrir à mon filleul que mes bonnes prieres, pour parler le langage des dévotes. . . . L'on m'a dit que votre Mari, conformément à son état, avoit de l'excellent vin d'Hongrie en cave. Dites - lui, qu'en m'en cédant une

ARTIII B 5 portion,

portion, il pouroit se mettre fort avant dans mes bonnes grâces, & s'acquitter en même tems, comme mon ancien Répondant, de la présidence qu'il me doit encore. A vue de pays, j'irai bientôt vous voir: car je meurs d'impatience de vous parler & de vous embrasser. Il est vrai, il y a seize lieues d'ici chez - vous, les chemins sont mauvais, il fait froid: mais tout cela ne fauroit me retenir. La vie de l'homme est courte, je veux voyager, je veux vous parler encore une fois & vous dire plusieurs semaines de suite, combien je vous veux de bien, combien j'ai toujours été & je suis encore &c.



L E T T R E VI.

Madame,

Il faut que la vie champêtre ne soit par un remède à tous maux. Depuis quinze jours je suis un vrai *Heavtontimorumenos*. Permettez-moi de grace de me servir d'un mot que vous n'entendez pas, & que je ferois peut-être fort embarrassé de vous expliquer. Le son de ce mot convient parfaitement à mon humeur. Lisez-le encore une fois. Il a quelque chose de languissant, de mélancolique; aussi je ne le troquerois pas pour beaucoup contre un autre. Il faut assurément qu'il signifie un bourru, un mécontent, mon cœur me le dit, & quand il signifieroit autre chose, je veux absolument qu'il signifie cela. C'est ce que je suis, Madame! Oui, depuis quinze jours, je suis un vrai *Heavtontimorumenos*. Mais pourquoi? Parce que je le suis, c'est tout ce que je peux vous dire. Je suis
de

de trop mauvaise humeur pour réfléchir longtemps sur la cause de cette mauvaise humeur ; d'ailleurs comment pourrois - je l'être, si j'y faisois de longues réflexions. La plus belle contrée du monde s'offre à ma vue, mais je me garde bien de m'en laisser charmer. Je la parcours des yeux, &, sans penser à ce que je vois, je ne m'occupe que de mon mécontentement. Entouré de bons livres, je voudrois lire tantôt celui-ci, tantôt celui-là, je voudrois les lire tous : je délibère lequel je lirai, & après une mûre délibération, je prends un autre que celui que j'ai d'abord choisi. Je lis, je ne sens pas ce que je lis, & je finis par jeter là l'ouvrage. Mes livres sont apparemment trop clairs pour moi : il faudroit que les pensées en fussent obscures, que le style en fut entortillé, je lirois alors. Dites - moi, Madame, serois - je malade ? Eh, plutôt à Dieu que je le fusse ! Car si je ne suis pas malade il faut de nécessité
que

que je sois fou, & c'est ce que, malgré mon aversion pour moi même, je ne voudrois pourtant pas être. Les premières semaines de mon séjour à la campagne, je ne pouvois me rassasier de contempler les scènes variées de cette contrée. De ma chambre, je voloïs dans les champs, je franchissois les montagnes & les vallées, je parcourois les bois & les bocages, & quand j'étois las d'admirer les tableaux de la nature, je venois me reposer dans l'excellent cabinet de peinture du Seigneur du village. Maintenant je ne vais plus que du presbytère au cimetière. Je considère les croix de bois, les tombeaux de pierre, & je n'ai point de cesse que je n'aie déchiffré un nom à demi-effacé. Et quand je trouve sur un monument ces mots: *Il mourut âgé & rassasié de la vie!* tout mon cœur s'émeut. Alors j'éprouve chairement que je suis las de la vie, mais peut-être ne le suis-je pas dans un sens plus raisonnable que je l'ai été

été dans ma huitième année, où j'avois vu échouer, je ne me souviens plus quel projet enfantin. Il fuffit que retiré dans notre jardin je me jetai sous un arbre, & là je priai instamment la mort de venir m'emporter dans le ciel, tant le monde m'étoit odieux. Enfin, Madame, si le Curé me fait fermer le cimetière, je ne fais plus que devenir. *Mais pourquoi ne pas revenir à la ville, si vous êtes si mécontent à la campagne?* Je n'en fais pas moi-même la raison. Je crois, Madame, que j'attends que vous m'en priiez bien fort; & quand vous m'en prierez, je croirai toujours que vous ne l'avez pas fait avec assez d'instance, avec assez d'affection, & alors de dépit je n'y voudrai pas retourner. Voilà mon hôte qui me fait demander fort poliment mes ciseaux & mon canif. Remarquez-vous la finesse? ... Mais qui lui a donc dit que j'étois mélancolique? Non, je suis mécontent, voilà tout, & pour cela on
me

me fait demander canif & ciseaux! Dites-moi en conscience, Madame, pouvez-vous conclure autre chose de ma lettre sinon que j'ai de l'humeur, que je ne fais pas bien moi-même ce que j'ai, tout au plus enfin, que je suis hypocondriaque. Eh bien, je le suis pour moi, ce ne sont pas là les affaires de mon hôte. On laisse à tout le monde le droit d'être gai, & à moi, l'on veut me ravir la triste liberté d'être chagrin. Cela est singulier! Vous êtes mille fois plus judicieuse, Madame, vous ne m'en empêchez pas. Au contraire, vous me permettez de vous conter mes chagrins. Je regarde cela comme un des plus grands bienfaits, je vous en rends mille grâces & je suis à jamais &c.



L E T T R E VII.

A trois sœurs.

Rien de plus extraordinaire que la liberté que je prends. En effet, qui a jamais écrit à trois femmes à la fois, sans les connoître, sans les avoir vues, sans savoir leur nom ? Ecoutez-moi sans vous fâcher, mes trois belles Inconnues, (si d'ailleurs cette lettre vous parvient jamais) voici de quoi il s'agit. M. L***. étant venu me voir aujourd'hui, m'a montré une de vos lettres, dans laquelle vous avez eu la bonté de me faire faire vos compliments & d'honorer mes écrits de vos suffrages. Il faudroit que je n'eusse guère de curiosité, ou que je ne fusse pas capable de sentir les éloges des personnes d'esprit, pour ne m'être pas informé de vos noms. C'est ce que j'ai fait ; mais mon ami, soit par malice, soit par des motifs d'intérêt, n'a jamais voulu répondre à mes questions. „Que

„VOUS

„vous importe, se mit-il à me dire d'un ton fier, de savoir leurs noms? Il suffit, ce sont trois personnes accomplies, trois aimables sœurs qui aiment les ouvrages de goût & vos écrits séducteurs. C'est tout ce que je peux vous en dire. Elles demeurent à G***. Voyez-vous, le voilà écrit: mais vous n'en ferez pas davantage, duffiez-vous, Monsieur le curieux, en avoir toutes les maladies à la fois!“ Ce compliment impoli m'a piqué d'autant plus vivement que mon cœur étoit encore tout gonflé des louanges que vous m'aviez données. Cependant je cachois mon dépit sous un certain air riant que j'ai vu prendre un jour à un fin courtisan, & je lui demandois humblement, s'il ne voudroit pas remettre à ces trois charmantes sœurs une petite lettre, mais cachetée. A la bonne heure, dit-il. Vous avez encore du café, j'en prendrai, & en attendant je fumerai une pipe; mais dès que j'aurai fini, il

faut que votre lettre soit écrite, ou ma foi je ne m'en charge pas. Ah le méchant, le voilà qu'il secoue sa pipe: le voilà qu'il se leve. Je voudrois bien encore causer avec vous: je ne vous ai pas encore remercié de l'honneur de votre approbation; mais il s'en va. Je voudrois bien encore vous demander votre amitié: il faut que je laisse tout là, si je veux que ma lettre parte. Permettez-moi de vous dire à la hâte que j'ai l'honneur d'être avec une vénération toute particulière &c.

L E T T R E V I I I.

*A M. le Secrétaire K***.*

Voyez-vous, mon cher ami, il ne faut pas qu'un véritable Auteur allemand laisse passer une seule foire de Pâques ou de St. Michel, sans donner au public quelque ouvrage, ne
fut-

fut - ce qu'une brochure de quelques feuilles. Non, non, c'est un privilege dont je ne me laisserai jamais dépouiller : j'écrirai tant que je sentirai de la vigueur au bout de mes doigts. C'est une si belle chose de se voir dans un catalogue, puis dans les journaux, & enfin entre les mains du public. Je fais rarement de visite que je ne sois récompensé de mes veilles, que je ne trouve quelqu'un de mes ouvrages, proprement reliés, traîner sur une fenêtre ou sur une toilette. Je ne saurois vous exprimer ce que je sens alors ; mais ce que je fais bien, c'est qu'il n'y a plus moyen de me retenir. Je m'en retourne bien vite chez - moi, je me munis d'une bonne plume, je me mets à écrire de toute ma force, & déjà je me représente un nouvel endroit où je me flatte de me retrouver, ne fut - ce qu'entre les mains d'un Bucheron. Ces jours passés j'allai chez mon Relieur. Pendant que je suis à lui parler, entre un

Bucheron qui étoit connu dans la maison, & qui tire de sa hotte, fournie d'une bonne provision de pain & de beurre, mes *Fables* & mes *Contes* en feuilles. Celui-ci se met à lui dire en son langage: Tenez, reliez-moi cela bien ferme. Christophe, lui dit mon Relieur, où avez-vous pris ce livre? Christophe lui répondit fièrement, qu'il l'avoit acheté à la ville: que le Bailly & le Magister du village, chez qui il l'avoit vu la première fois, avoient manqué d'étouffer de rire en le lisant, tant il y avoit de drôleries: qu'il avoit un petit garçon, lisant déjà à livre ouvert, qui lui en liroit quelque chose, lorsque le soir, de retour de sa journée, il fumeroit tranquillement sa pipe, & que de cette manière il n'iroit presque plus au cabaret. Il est encore fort jeune, ajouta-t-il, le Monsieur qui a fait ce livre: je voulois lui rabattre quelque chose sur le marché, mais il m'a dit qu'il le vendoit quatorze gros, prix fait, & je les lui ai donnés.

donnés. Il avoit encore beaucoup de livres : il faut que cet homme-là soit bien habile dans son métier. Eh, vous êtes fou, mon ami, reprit mon Relieur, l'homme chez qui vous avez acheté votre livre ne l'a pas fait lui-même, il ne fait que le vendre . . . Mais voyez pourtant, repartit le Payfan, je croyois, ma foi, que c'étoit le Monsieur lui-même : si je l'avois su, je ne lui en aurois pas donné tant d'argent . . . Après cela j'aurois fort bien pu m'en aller, mais mon ambition ne me le permettoit pas. Je me flattois toujours que mon Relieur me feroit connoître, & heureusement pour moi il le fit ; car sans quoi je pense que je me ferois découvert moi-même au Bucheron. Ah, si vous aviez vu alors avec quel air d'admiration le bon homme me considéroit, avec quel air d'amitié il me frappoit sur l'épaule, en m'encourageant de continuer d'écrire de ces choses plaisantes ! Tout ce jour-là, j'étois de la meilleure humeur du monde.

Je me représentois tous mes lecteurs, depuis le Prince jusqu'au Bucheron, & dès ce moment je pris la ferme résolution de finir la seconde partie des *Mémoires de la Comtesse suédoise*, que vous recevrez avec cette Lettre. Gardez-vous bien de me la renvoyer, si vous ne voulez pas me rendre mélancolique. Enfin faites moi bientôt réponse, ou je ne vous écrirai plus jamais de ces choses remarquables. Je suis &c.

LETTRE IX.

*A M. le Pasteur de N***.*

Je ne saurois assez vous dire, Monsieur, combien je desire de vous connoître personnellement, & combien j'ai de regrets de ne pas vous appercevoir au milieu de mes autres amis. Je ne crois pas pourtant que nous ayons jamais la satisfaction de nous voir & de

de nous entretenir, si ce n'est dans un meilleur monde. Non, nos embrassements ne commenceront que quand une certaine voix, intelligible à nos âmes, nous dira que c'est nous qui nous cherchons. Dieu! que le sentiment de l'amitié est délicieux! Et que le nombre de ceux qui savent apprécier & faire usage de ce présent du Ciel est petit! Le souvenir de votre bienveillance fera pour moi un adoucissement dans mes heures de tristesse! Puisse aussi le souvenir de la mienne vous rendre le même service! Du moins je l'en crois bien capable. Cependant que penseroient de nous les gens incapables de ces sentiments, s'ils nous entendoient parler ainsi? Ne nous prendroient-ils pas pour des enthousiastes dans l'amitié! Mais que nous importent ces âmes froides qui semblent ignorer leur propre existence! Je serois fort fâché d'être moins nécessaire à vous aimer & à sentir le prix de votre affection. . . . A présent

je veux oublier pendant quelques moments les intérêts de mon cœur pour vous parler des ouvrages que vous venez de m'envoyer. Je les ai lus plus d'une fois, & j'y ai toujours trouvé d'excellentes choses : mais ils ne m'ont jamais plu en entier. Permettez-moi, mon cher ami, de vous parler à cœur ouvert : malgré toutes vos corrections, je remarque dans votre manière de narrer une certaine contrainte qui naît tantôt des petits vers égaux que vous avez choisis, tantôt de la tyrannie de la rime, contrainte à laquelle vous ne remédieriez jamais, malgré tous les soins que vous vous donnerez, & qui sera toujours choquante pour les connoisseurs. Je les ai fait lire à mes amis qui sont déjà les vôtres ; ils pensent tous comme moi qu'il vaudroit mieux que, renonçant à faire des Contes, vous vous appliquassiez à d'autres genres de poésie, que vous fissiez plutôt des vers blancs que des vers rimés. Ils m'ont
prié

prié de vous encourager plutôt à écrire en prose, dans laquelle vous êtes infiniment plus fort, qu'en vers. Enfin pour consentir tranquillement à la publication de vos poésies, il faudroit que je vous aimasse beaucoup moins que je fais. Si cependant votre fortune exigeoit absolument ce sacrifice, mon avis seroit que vous ne missiez pas votre nom à la tête de l'ouvrage. Je vous dis cela dans la douleur de mon cœur : mais j'aime mieux être trop sévère contre mon naturel, que trop indulgent contre vos intérêts. Que cela ne vous chagrine pas ! vous avez déjà assez bien mérité du goût & de la littérature. Et si vos occupations vous le permettent, vous pouvez satisfaire votre amour pour la religion & pour les belles-lettres par d'autres ouvrages. Il suffit que votre cœur soit du nombre des cœurs des Poètes, & vous eussiez atteint plusieurs de ceux que vous admirez, si vous vous fussiez trouvé dans les mêmes circon-

stances . . . Que fait votre chere Epouse , que fait votre petit Jacob ? Pourquoi ne m'avez-vous pas prié d'être votre compere ? Je crois que j'aurois été chez - vous en personne : cinquante lieues , il est vrai , font un assez joli chemin. Mes amitiés à Madame & à tous vos amis ; enfin écrivez - moi bientôt &c.

LETTRE X.

Au même.

Quand vous auriez été encore six mois à garder le silence , il ne me seroit pas venu dans l'esprit que vous eussiez cessé d'être de mes amis. Non je vous aime trop pour craindre de tomber jamais dans cette tentation , & quelque dur qu'ait été le jugement que j'ai porté dans ma dernière lettre sur vos poésies , je n'ai pas appréhendé pour moi le moindre

moindre effet fâcheux. Je pensois bien que cela vous feroit de la peine, jugeant de votre cœur par le mien; mais je pensois aussi que la droiture de mes intentions, effaceroit bientôt ces impressions desagréables. Je m'en reposois sur la circonspection avec laquelle je vous disois ma pensée, & encore plus sur votre propre force. C'est assurément un desir très-louable de vouloir être Auteur: mais c'est un titre qu'on paye cher; à peine s'est-on fait connoître que les inquiétudes commencent, & autant je suis charmé, pour la gloire de la république des lettres, de voir augmenter le nombre des bons Ecrivains, autant je plains le sort d'un Auteur qui achete par des efforts infinis le suffrage incertain d'un public dédaigneux, suffrage plus difficile encore à conserver qu'à acquérir. Oui, mon cher Pasteur, je suis enchanté, je ne m'en défends point, lorsque je lis des éloges aussi délicats, aussi bien assaisonnés que les vôtres.

Alors

Alors je suis content ; mais combien cela durera-t-il ? Une seule critique fondée détruit tout cet enchantement. Le desir de risquer sans cesse de nouveaux essais, & cette idée terrible : Réussirai-je dans mes nouveaux essais ? mes efforts ne seront-ils pas vains, ne tendront-ils pas à la ruine de mes premiers ouvrages ? Voilà les supplices secrets des Poètes ! Voulez-vous absolument goûter le plaisir d'être Auteur ? eh bien, suivez mes conseils, choisissez la prose. Je vous y promets beaucoup de succès, & à moi, votre ami, beaucoup d'honneur. Peut-être que c'est à votre petit Jacob qu'est réservé le bonheur ou le malheur de se faire un nom par la poésie. Que j'aurois de joie de lui montrer sur le Parnasse, la hauteur que j'eusse bien voulu atteindre moi-même, & à laquelle il faut qu'il s'efforce maintenant de parvenir. Enseignez-lui les langues, dès qu'il sera en âge, & faites lui sentir les beautés des anciens.

ciens. S'il vient me trouver dans cette disposition, nous ferons bientôt bons amis, & nous étudierons avec plaisir ensemble. La seconde partie des *Mémoires de la Comtesse suédoise*, a paru à la St. Michel dernière. Ainsi c'est à tort que Madame votre Epouse se plaint de ma lenteur, je crains plutôt, qu'ayant lu l'ouvrage, elle ne se plaigne de ma célérité. Faites - lui bien mes amitiés & aimez - moi toujours. Je suis avec toute la considération & toute la franchise possible. &c.

L E T T R E XI.

Madame,

Ne vous mettez pas en peine: je ne crois pas aller à B***. J'ai tout autre chose en tête, & l'exécution de mon projet ne dépendra que de vous. Je veux aller m'établir chez - vous à G***. A G***? pourquoi cela? Pour contribuer à répandre le bon goût

goût qui règne parmi le beau sexe de votre ville. Ne feroit-il pas possible de donner des leçons publiques aux jeunes Demoiselles, comme on en donne aux jeunes Messieurs. Pourquoi non? Eh bien, Madame, ayez la bonté de me choisir une demi-douzaine de jeunes personnes, aimables & spirituelles, que je puisse instruire dans la poésie, dans le style épistolaire, dans la philosophie & dans les langues. Je tâcherai d'être aussi peu pédant & aussi peu étourdi, que l'exigera la disposition de mes disciples. Et afin de ne pas manquer de bons livres pour nos lectures, j'aurai soin d'établir à frais communs une bibliothèque choisie. Je ne ferois pas fâché que mes Ecolières ne fussent pas au dessous de quinze ans ni au dessus de trente. Je ferois un cours particulier en faveur du mariage, pour celles qui prendroient le parti de se marier, & à ce cours, qui sera de six mois, je traiterai l'amour, la prudence dans l'amour, les moyens

moyens de le conserver, de l'adoucir &c. Qu'en pensez - vous? En exécutant ce projet n'aurois - je pas bien mérité de votre sexe, & le public ne me devoit - il pas plus de reconnaissance, que lorsque je lis à nos jeunes gens des Auteurs qu'ils oublient le lendemain. Quant aux honoraires je ne ferai pas difficile. Je travaillerois pour la gloire, & si la plus spirituelle de mes jeunes Ecolieres, me faisoit de tems en tems quelque amitié, je me croirois très - richement récompensé. Mais, Madame, il faut absolument que je demeure dans votre maison: car votre compagnie & celle de vos amis, font les premières raisons qui me déterminent à vouloir vivre à G***. j'attends votre réponse avec la plus grande impatience. &c.



L E T T R E XII.

Monfieur,

Pour me rendre recommandable au jeune M. de G***, du moins par mes bonnes intentions, je vais tracer un petit plan relatif à fon éducation. Il n'est rien moins que recherché, & s'il renferme quelque chose d'utile, ce n'est que parce qu'il est fimple & naturel.

Soit que le jeune M. de G** fe décide pour la robe ou pour l'épée, pour la cour ou pour le cabinet, foit qu'il fe borne à être fimple poffeffeur de fes terres, il ne fauroit jamais trop apprendre, & pour apprendre beaucoup, il ne fauroit jamais commencer trop tôt. L'éducation particulière offre mille obstacles. Il n'est guere poffible qu'un Gouverneur fache tout, & quand il fauroit une infinité de chofes, il n'a pas toujours les talents de bien inftruire, ou d'entretenir
fuffi-

suffisamment un heureux naturel : c'est cependant là le point essentiel d'une bonne éducation. Il faut que nous étudions avec facilité, avec plaisir ; il faut que nous apprenions avant de savoir combien nous avons à apprendre. Il ne suffit pas d'avoir une teinture des sciences, il faut encore que nous ayions de bonne heure une certaine connoissance du monde, & le monde de chez-soi n'est pas toujours le meilleur. Nous n'y voyons sans cesse que les mêmes objets, & comme nous sommes peu remarqués, nous remarquons aussi fort peu les autres. En un mot, concentrés dans notre famille, nous nous laissons aller à l'indolence, & nous devenons, sinon tout-à-fait rustiques, du moins trop uniformes dans nos manières. On commande chez-soi avant de savoir obéir ; de là on n'apprend ni à bien commander, ni à bien obéir. Mais je ne prétends pas écrire un livre sur l'éducation. Je veux dire seule-

ment qu'il est avantageux, soit pour l'esprit soit pour le cœur d'un jeune homme, d'être élevé en un lieu étranger.

Si Madame de G*** pouvoit goûter ces raisons, je voudrois qu'elle laissât partir son fils & qu'il vint incessamment à Leipzig, sous l'inspection d'un Gouverneur, aussi recommandable par la bonté de son cœur que par l'étendue de son esprit. Le jeune homme n'a encore que dix ans. C'est là précisément cet âge heureux, où notre esprit flexible reçoit toutes les impressions, parce que notre cœur s'ignore encore lui-même. Si l'on nous procure l'occasion d'apprendre quelque chose, si l'on nous fait de l'étude plutôt un amusement qu'un travail, nous nous ennuyons de rester oisifs. On ne fait souvent à quoi un jeune homme est propre, à moins qu'il n'ait essayé de plusieurs choses. De là il est bon qu'il soit élevé dans un endroit où il a occasion de voir & d'entendre beaucoup.

coup. M. de G*** ayant du bien, on pourra lui donner les maîtres les plus habiles dans les langues, dans la musique & dans le dessin. On lui enseignera, au moyen d'une méthode facile, les éléments des mathématiques. Il apprendra de bonne heure à danser & à faire des armes, tant pour lui dégager la taille, que pour lui rendre le corps souple & robuste. Accompagné de son Gouverneur, il fréquentera les sociétés, & il se fera au monde avant de s'en laisser séduire. Il mangera à une table de famille, & il logera dans la maison d'un homme distingué; de sorte qu'il sera toujours obligé de croire qu'on est attentif à ses démarches. C'est ainsi que le jeune Comte de G*** est venu dans sa plus tendre jeunesse à Leipzig; il y est resté jusqu'à l'âge de seize ans, puis il en est parti, avec son Gouverneur, pour faire ses voyages. C'est de cette manière que nous avons encore ici plusieurs jeunes Seigneurs. L'avant-

tage est considérable. Ils commencent à vivre quelques années plutôt, ils cessent aussi d'être enfants quelques années plutôt. Lorsqu'ils ne viennent à l'université qu'à l'âge de seize à dix-huit ans, ils sont souvent déjà trop livrés aux foiblesses de la jeunesse, & il n'arrive que trop facilement, qu'avec le meilleur cœur du monde, ils se trouvent entraînés par les mauvais exemples dans les plus grands desordres. Bien entendu qu'il faut que le Gouverneur se voue au moins pour six ans à son jeune Eleve, & qu'il ne le perde jamais de vue. Il faut qu'il soit son ami, mais il faut qu'il soit aussi son maître. Occupé à lui former l'esprit & le cœur, il a soin que ceux qui sont chargés de lui donner des instructions, remplissent bien leurs devoirs : il ne se charge pas de lui enseigner tout lui-même. Bien-entendu de plus, qu'il faut que le Gouverneur soit mieux récompensé qu'on a contume de faire. Et qu'importe
que

que le jeune homme ait quelques milliers d'écus de plus ou de moins, si, pour son argent, il s'est rendu capable de remplir les charges de l'Etat, s'il a appris l'art de jouir en homme raisonnable de ses richesses & d'en faire les instruments de son vrai bonheur. Si M. K*** vouloit accepter cette place, ce feroit, je crois, une très-bonne affaire. Il a de l'esprit, de la probité, & autant de connoissance du monde qu'il en faut pour cela. A l'égard d'un bon Secretaire vous en trouveriez un facilement à sa place, mais trouver un bon Gouverneur, la chose n'est malheureusement pas trop aisée. En attendant votre décision, je suis &c.



L E T T R E XIII.

*A M. le Secrétaire K***.*

Ayez la bonté, Monsieur, de remettre la lettre ci-jointe à M. le Comte. Pendant son séjour en cette ville, j'ai cherché plus de dix fois l'honneur de lui faire ma cour ; mais les grosses perruques, les habits de velours, les vestes de drap d'or, m'ont toujours bouché le passage, & je n'ai pu percer que jusqu'à l'entrée de l'antichambre, bien que j'eusse moi-même une veste à franges qui, à la vérité, n'étoient que de soie. Le samedi de la semaine du paiement je risquai de décliner mon nom à l'un des Domestiques qui, je ne fais trop pourquoi, me considéra fort longtems. Voilà, me disois-je, qu'il va te faire politesse & t'introduire chez son maître ; mais il resta sans s'émouvoir, & j'étois tout honteux que mon nom fut inconnu à un grand garçon comme lui. Je me tenois donc

humble-

humblement à ma place, & je m'amusois à considérer les visages qui avoient dessein de se montrer à M. le Comte, pour voir si je ne pourois pas deviner ce qu'ils lui vouloient. J'en voyois beaucoup où il ne me fut jamais possible d'en tirer des indices, ils m'avoient l'air de ne pas trop bien le savoir eux-mêmes; mais à la plupart je voyois fort bien qu'ils cherchoient des éloges, des pensions, des emplois &c. &c. Ceux qui avoient quelque chose sous leurs vestes, ou dont les poches étoient grosses, me donnoient le moins de peine. Que pouvoient-ils avoir à présenter, si ce n'est des thèses, des dissertations & des livres avec des dédicaces? Je plaignoïs de tout mon cœur le pauvre Comte, & j'étois fort fâché contre ces importuns qui rendent la vie si dure aux Grands. Enfin je me retirai, fort persuadé que je marquois plus de respect à M. le Comte par ma retraite, que mes confreres par leur opiniâtre attente.

Je vous prie de lui demander pour moi la continuation de ses bonnes grâces, si je le mérite, s'entend . . . M. votre frere m'a mandé qu'il alloit se marier. Ce n'est pas trop bien fait à vous, de vous laisser surpasser en fait d'amour par votre cadet. Faites donc bientôt votre bonheur & celui d'une aimable personne.

Alors je ferai un beau poème sur vos nœces, Et que dirai-je dans ce poème ? je l'ignore encore ? Je chanterai les ruses de l'amour, les pièges qu'il tend à nos coeurs, les charmes qu'il emploie pour soumettre à son empire tous les mortels, en donnant de l'esprit aux fots, en renversant la cervelle des sages, en rendant parjures les amans fideles, en inspirant de la constance aux plus volages, en troublant les dévotes au milieu de leurs pieuses oraisons, en faisant soupirer les meres qui, tandis qu'elles méditent des conquêtes, interdisent les tendres soins à leurs filles ; je dirai comment ce petit Dieu, en volant tour-à-tour des champs à la ville

ville & de la ville aux champs, range sous ses
loix le Berger & le Prince, comment il fait folâ-
trer le jeune homme, soupirer le vieillard, extra-
vagner le glorieux, rêver creux le pédant, raffiner
le petit-maître: voilà sans doute les belles choses
que je pourrois chanter.

Voyez-vous quel joli poème je ferois sur
vos nœces. Mais dépêchez-vous, il est plus
que tems, de peur que nous ne devenions
trop vieux, vous pour l'amour, & moi pour
la poésie. Je finirai là mon épître pour ne
pas vous écrire plus que vous n'avez envie
de lire, vous promettant en même tems
d'être plus de six mois sans vous fatiguer ni
de ma prose ni de mes vers. Je suis à ja-
mais &c.



L E T T R E X I V .

*A Monsieur E***.*

Mon cher paresseux,

Pour recevoir de vous une forte de réponse, sans que vous ayiez besoin de m'écrire, je me suis écrit moi-même une lettre en votre nom. Ayez la bonté de la lire, de souligner avec du crayon les endroits où j'ai faisi votre idée, & de me la renvoyer; ou bien pour vous rendre la chose encore plus facile, vous n'avez qu'à la remettre à M. Fridericin, afin qu'il me la fasse tenir. Là voici.

Mon cher ami,

„Ne foyez pas surpris si j'ai été quelques
„années sans vous écrire un mot de lettre. Je
„suis E***. c'est tout dire. Ne foyez pas
„non plus surpris, si je ne vous ai pas en-
„core renvoyé votre manuscrit. Il est vrai,
„vous m'avez fort prié de le faire; M. G*
„m'a

„m'a déjà grondé plusieurs fois pour cela, &
 „moi même j'ai voulu souvent vous l'envoyer :
 „mais à ce que je vois, il est encore là. Eh
 „bien, qu'y faire ? Il suffit que vous rece-
 „viez aujourd'hui vos poésies, & cela dans
 „le même état que vous les avez mises sur ma
 „table. Vous ne vous trompez pas en croyant
 „qu'il n'y a guere que la moitié qui soit bon-
 „ne. Jetez au feu les morceaux que j'ai
 „marqués, & gardez les autres pour une nou-
 „velle édition. Incorporés ils passeront en-
 „core plutôt que de vouloir en lever un nou-
 „veau régiment. Soit dit entre nous ils ne
 „sont ni fort bons ni fort mauvais.

As heavy mules are neither horse nor ass,
 „pourrais-je vous dire, si vous n'aviez pas
 „oublié votre peu d'anglois. A l'égard de
 „mes vers, me direz-vous, c'étoit ce qu'il
 „falloit me prouver. Mais je vous répondrai
 „avec Cicéron : *Neque . . . si quid est evidens,*
 „argumentari soleo : *perspicuitas enim argumen-*
 „tatione

„tatione elevatur. Ainsi je n'ai pas besoin d'en
„faire une longue critique, & cela par amour
„pour la précision. Enfin, mon cher ami,
„plus de vers!

„Poètes, songez à Philomele, ne chantez pas
„jusqu'à la satiété.

„Vous ne voulez pas suivre mes conseils, eh
„bien votre jugement est prononcé.

„Chantez donc jusqu'à la décrépitude, & per-
„dez vos droits à l'immortalité.

„Bien des remerciements, mon cher ami, pour
„les massépains & le bon canastre que vous
„m'avez envoyés. Nous nous en sommes
„bien régales votre frere & moi. Je ne
„sais, tout ce qui vient de Leipzig est déli-
„cieux, est divin. Continuez de m'envoyer
„de foire en foire de ces sortes de friandi-
„ses pour le dessert. Aujourd'hui je boirai à
„votre santé chez Renkendorf. Je suis, sans
„vous l'écrire d'ici à quelques années votre
„serviteur & ami E* * *.

Voilà

Voilà la réponse que je me suis faite en votre nom. Prenez vite une plume, &, si vous l'approuvez, écrivez en marge, oui ou non, mais n'allez pas encore le remettre. Ecoutez, je ne faurois vous mettre plus à votre aise. &c.

LETTRE XV.

Sur la Comédie.

Madame,

Je vois enfin par votre dernière lettre, que vous n'êtes pas tout-à-fait contre la Comédie, mais je vois bien aussi que vous n'êtes pas fort persuadée de son utilité. Je suis fâché qu'elle soit privée un instant de votre entière approbation, & je suis charmé en même tems que vous lui refusiez votre estime par un motif si louable. Vous ne prétendez pas nier le mérite & la beauté essentielle d'une bonne

Comé-

Comédie ; vous avez trop de goût pour cela. Non, votre esprit applaudit à ces fortes d'ouvrages, tandis que votre cœur trop scrupuleux les condamne. Permettez-moi, Madame, de réfuter votre cœur sur cet article. Croyez-vous qu'un ouvrage soit utile, lorsqu'il nous représente sous les peintures les plus comiques & les plus piquantes, les folies, les inclinations & les opinions extravagantes des hommes, tandis qu'il nous offre, tous les tableaux les plus riants & les plus gracieux, toutes les vertus du cœur & de l'esprit ? . . . Oui, sans doute, répondez-vous avec vivacité ; mais dans le même instant je vois naître sur votre visage un air de doute. Vous voulez me demander apparemment pourquoi il faut employer la plaisanterie pour exposer aux hommes leurs défauts, & s'il ne feroit pas plus conforme à l'humanité de les instruire & de les corriger avec une douce sévérité ? Il est facile de répondre à cette question,

question, dictée par la charité. Par des remèdes doux il est aussi difficile de guérir certaines maladies de l'esprit, que certaines maladies du corps. La satire est aussi nécessaire, aussi efficace dans la morale, que le poison préparé l'est dans la médecine. Et comment la plaisanterie peut-elle être un crime, lorsqu'on ne l'emploie pas contre telle ou telle personne, mais contre les travers en général? Si dans un ouvrage dialogué, je fais agir l'avare ou l'hypocrite de manière qu'ils décèlent si bien leurs inclinations & leurs préjugés qu'ils excitent tantôt le rire tantôt l'indignation, je ne vois pas en quoi je blesse la charité.

Un Orgon dur & avare, une Clélie vaine & médifante, un Damon impertinent & fanfaron, introduits sur le théâtre, ne sont que l'avarice, la médifance, la fanfaronnerie mêmes. Ce sont ces passions que tourne en ridicule le Poète comique: il les fait agir & dominer

dominer dans ces personnages, afin d'exposer dans tout leur jour l'absurdité & l'extravagance qu'entraînent après soi ces affections vicieuses. Il ne plaïsante pas pour plaïsanter, mais pour instruire.

Mais, me direz-vous, les personnages de la Comédie vous rappellent les personnes de la vie ordinaire, & le mépris que le théâtre excite dans mon cœur contre l'avare ou contre le médifant en général, rejaillit en même tems sur les personnes en qui j'ai remarqué ou en qui je remarque encore ces défauts. La Comédie n'inspire donc pas tant la haine contre le vice que contre le vicieux. Et qu'il est aisé que cette haine devienne injuste & préjudiciable aux préceptes de l'humanité! Si je regarde une fois l'avare comme un être abject & ridicule, je ne tarderai pas à lui refuser mes services, mes égards, à exagérer ses défauts, à les mettre au jour en toute occasion & à fermer les yeux sur les
bonnes

bonnes qualités qu'il pouroit avoir encore !
Et le moyen de le supporter avec patience
& de corriger son caractère, si sa personne
m'est odieuse !

Je conviens que la Comédie peut produire
ce mal, mais ce n'est pas tant la faute de la
Comédie que la nôtre. Prenons que l'Orateur,
que le Poète ait à traiter dans le plus grand
sérieux les mauvais penchants que nous nom-
mons vices & folies ; qu'il ne lui échappe
pas un seul mot de plaisanterie ; qu'il peigne
les vices parfaitement d'après nature & sous
les aspects les plus odieux : son discours, son
poème, en nous inspirant la haine pour les
sottises, ne nous en inspirera-t-il pas aussi
pour les fots ? Ce n'est donc pas la faute de
la Comédie, en tant que Comédie, de même
que ce n'est pas la faute d'une lumière, si,
en éclairant une chambre mal - propre, elle
excite en moi une sorte de dégoût contre
le desordre qui règne dans cette chambre.

*I. P.**E**Enfin*

Enfin je ne vois pas que le mépris, que le dégoût que fait naître en moi la Comédie contre les fots, ait rien de criminel. Nul précepte de religion ne m'ordonne d'aimer un insensé. Considéré dans cet esprit je dois plutôt le détester & n'avoir pour lui qu'autant de charité qu'il en faut pour le corriger, s'il ne s'y oppose pas lui même. Et si la Comédie semble être contraire à cette sorte de charité, ce n'est pas au Poète qu'il faut s'en prendre. Il n'a pour objet que de rendre ridicules les caractères pervers, parce qu'il veut les rendre odieux. Et un sermon qui représente l'avarice comme une chose abominable, peut tout aussi bien occasionner pour l'avare ce manque de charité.

Pour mon repos, Madame, je veux me persuader que vous êtes contente de mes réponses à vos objections. Votre cœur a-t-il encore quelques chose à opposer contre la Comédie? Ceci peut-être qu'elle excite la
vanité?

vanité? Que dans plusieurs esprits elle fait naître la passion de l'amour? Qu'elle nous fait perdre un tems & un argent que nous pourrions bien mieux employer? Permettez-moi de grâce, de répondre à ces objections au nom de la Comédie. La Comédie excite la vanité. Vous ne prétendez pas dire sans doute qu'elle fournit l'occasion aux jeunes personnes de l'un & l'autre sexe, d'étaler leur pompe & leur parure pour flatter pendant quelques heures leur vanité & leur amour propre. Vous ne prétendez pas dire non plus que le sujet de la Comédie nous inspire le goût de la vanité, ou cette sorte de desir qui n'a pour objet que la satisfaction de nos sens & de notre imagination. Quant au premier inconvenient toutes les assemblées publiques, celles - mêmes qui sont consacrées à la religion, peuvent y donner lieu. Et quant au second danger, nous pouvons y être exposés dans toutes les compagnies, pour peu

que nous ne soyons pas bien sur nos gardes. Quelle est donc la vanité dont vous parlez? Sont-ce les intrigues, les déguisements & les fourberies indécentes, les railleries & les plaisanteries immodérées de quelques uns des personnages qui excitent la vanité? C'est de cela sans doute que vous voulez parler, & malheureusement vos plaintes ne sont que trop justes. Plusieurs pièces de théâtre ne respirent qu'une passion criminelle & ne sont remplies que de ces intrigues romanesques qu'on ne sauroit entendre sans indignation. On n'imité pas avec art les folies de l'amour, on introduit sur le théâtre la nature toute brute & toute grossière. Notre esprit est blessé par des représentations licencieuses, & notre cœur est révolté par le tableau des inclinations deshonnêtes. On devient effronté farceur pour montrer son malheureux esprit & pour amuser le peuple au dépens de l'honnêteté. Toutes les pièces de cette espèce, ainsi que

tous

tous les passages repréhensibles des bonnes pièces sont l'opprobre du théâtre & le scandale des bonnes mœurs. Mais, Madame, est-ce la faute de la Comédie, si souvent elle est traitée par des Ecrivains sans principes ? Est-ce sa faute, si elle ne trouve point dans notre pays de zélés partisans, ni de puissants protecteurs, occupés à veiller sur l'honneur & sur la vertu des spectateurs.

Cependant la plupart des fables dans les Comédies n'ont que l'amour pour base. Et faut-il donc éternellement parler d'amour, lors qu'on veut amuser & instruire. Non, sans doute, il vaudroit bien mieux qu'il y eut moins de Comédies qui se terminassent par le don mutuel des cœurs & par des mariages. Bien des gens d'ailleurs respectables ne feroient pas dans l'erreur de croire qu'une Comédie n'est qu'une aventure galante, si les Poètes dans leurs drames avoient songé à d'autres incidents de la vie qu'à ceux des en-

gagements du cœur. Il me semble toutefois que c'est à juste titre que l'amour conserve sur le théâtre la place qu'il occupe dans le cœur des hommes. Un amour tendre & innocent est le plaisir le plus sensible que puissent goûter les mortels. Et comme la nature nous a lié étroitement à cette affection, & qu'il en résulte pour nous tant de bien & de mal, il s'ensuit que l'amour ne sauroit jamais être montré d'un côté trop avantageux dans son honnêteté, ni dépeint sous des couleurs trop noires dans ses excès. De là on ne peut se passer longtems sur le théâtre ni d'amants sensés, ni d'amants extravagants. Mais d'y faire paroître de jeunes libertins & de rusées coquettes, qui nous choquent par leurs impertinences & par leurs effronteries, c'est sans contredit, s'appuyât-on encore plus de l'imitation des actions humaines, un attentat contre les mœurs, & par conséquent aussi contre le théâtre. Car tout ce qui révolte &

scandalise dans la vie ordinaire les personnes sensées, fait le même effet sur le théâtre, & ne devrait point du tout y paroître, ou du moins avec la plus grande circonspection. Si d'ailleurs la Comédie ne nous inspire de l'estime que pour le beau de l'amour, nous devons lui savoir le plus grand gré de nous rendre ce service. Plus elle nous offre d'exemples, qu'à moins d'avoir le cœur bon & honnête, on ne sauroit bien goûter l'amour, plus elle nous excitera d'acquérir ces qualités. Je crois en général, qu'il est très-convenable de faire contraster les caractères méchants & ridicules, avec les caractères moralement bons & généreux. Pendant que ceux-là nous disent ce que nous ne devons pas être, ceux-ci nous enseignent ce que nous devons être. Une femme douce & complaisante, en contraste avec une femme médisante & envieuse, rend celle-ci bien plus méprisable encore, de même que cette dernière fait de son côté valoir la première.

E 4

mière. L'amour, l'amitié, la générosité, la probité & généralement toutes les qualités qui anoblissent le cœur, qui font les délices de la société, devroient bien, en faveur de la vertu, être représentées sur le théâtre, aussi attrayantes, qu'on dépeindroit les mauvaises inclinations ridicules & choquantes.

Votre dernière objection contre le théâtre ne paroît concerner que la dissipation du tems & de l'argent. Sans doute une personne sensée qui ne se croit pas au monde dans la seule vue de se divertir, ne sauroit être trop économe de son tems. Cependant il y a des heures où l'on n'est pas en état de travailler à des choses importantes. Mais me direz - vous, sont - ce justement les heures de la Comédie? Dans l'intervalle de ce tems ne pourroit - on rien faire de plus utile? Oui, Madame. Pour n'avoir rien à se reprocher il faut que des circonstances particulières justifient celui qui va tous les jours au spectacle.

Ce

Ce qu'il y a de certain, c'est que nous avons besoin quelquefois de nous délasser de nos travaux ordinaires, pour acquérir une nouvelle activité, pour prendre de nouvelles forces. Dans cette vue le plaisir est aussi nécessaire que le travail, parce que celui-ci ne réussiroit pas sans celui-là, ou du moins ne feroit que languir. Or si je puis trouver ce délassement, ce plaisir en allant à la Comédie, je n'ai pas mal employé mon tems. Mais outre le plaisir, la Comédie offre encore l'avantage d'un divertissement utile. Notre goût, notre esprit, notre cœur, nos mœurs & nos manieres peuvent s'y perfectionner. Le savant & l'ignorant, le grand & le petit, le spirituel & l'idiot, le sage & le fou, tous peuvent, à une bonne piece, trouver leur plaisir & leur profit, quoique de différente maniere. Et c'est pour cela même que dans un Etat policé, le divertissement de la Comédie mérite d'être distingué de tous

les autres, étant le plus universellement reçu. Il est vrai, l'on pourroit lire la Comédie chez soi comme un bon ouvrage dialogué, l'on pourroit y trouver du plaisir, de l'utilité, & même de l'avantage relativement au tems. Mais faites réflexion, Madame, que ce n'est que par la représentation que la Comédie acquiert toute son utilité. Par les talents de l'Acteur elle reçoit la vie. Bien des gens ne connoîtroient point du tout les pièces de théâtre, ou par indolence ne les sentiroient pas à la lecture, sans la représentation publique. Au théâtre tout devient plus sensible, plus palpable. Si les fots n'étoient pas attirés au théâtre par le plaisir de l'action, croyez-vous qu'ils viendroient entendre, ce que souvent ils ne veulent pas savoir ? La meilleure Comédie, privée de la représentation publique, perd presque toute sa force. La plupart du tems on ne lit, ou l'on ne se fait lire que les pièces qui ne captivent point trop notre attention.

Dans

Dans cette maladie de l'ame un bon Acteur est le meilleur Médecin. Par ses talents il captive insensiblement notre attention, il nous entraîne avec lui dans toute la pièce, avant de nous être apperçus encore de l'intérêt que nous y prenons. Quand même des dialogues ingénieux & moraux qu'on liroit chez - soi pourroient nous procurer également du plaisir & de l'utilité, néanmoins les Comédies représentées publiquement, sont des moyens bien plus sûrs & bien plus efficaces, pour frapper ce double but. Tel n'a point ou peu d'occasion de lire ou d'entendre lire de ces ouvrages qui respirent l'esprit & la gaieté, se les procure au moyen du spectacle. Tel passeroit la soirée dans son fauteuil à périr d'ennui, tel autre perdroit son argent à un café, ou augmenteroit le nombre des frondeurs du gouvernement dans quelque misérable coterie, s'il étoit privé de l'amusement public du théâtre. Vous pouvez hardiment poser pour principe

notis cipe

cipe que bien peu de gens ont assez de sagacité pour se procurer des plaisirs raisonnables, & pourtant la plupart des hommes courent après les plaisirs; de là vous pouvez conclure qu'il est d'une nécessité absolue de procurer aux habitants des grandes villes des amusements honnêtes, comme de bonnes Comédies & de bonnes Tragédies.

Quant aux dépenses de ce divertissement, je vous accorde, Madame, que celui qui va trop fréquemment au spectacle, soit que suivant sa condition il paye les premières ou les dernières places, peut très-bien passer pour dissipateur, s'il se prive par là des moyens de subvenir aux dépenses de nécessité & de bienfaisance. Mais ne peut-on pas prendre un juste milieu? Ne peut-on pas se priver quelquefois de ses plaisirs & en employer l'argent à faire une bonne action. Enfin je crois, que quand même la Comédie donneroit lieu à des dépenses, ce ne seroit pas encore une
raison

raison pour la supprimer. Qu'on ferme tous les spectacles, cela n'empêchera pas ceux qui veulent se divertir, de dépenser leur argent. Ils chercheront d'autres occasions. Et ne vaut-il pas mieux qu'ils cherchent celles, où l'on a eu soin de leur procurer un amusement honnête?

L'on pouroit sans doute remédier à la plupart des plaintes faites contre le théâtre. Il faudroit en premier lieu que les Comédiens eussent un Directeur intelligent, au jugement duquel ressortiroient toutes les pièces avant de les jouer. Cet homme instruit, ce connoisseur éclairé du théâtre, n'admettroit jamais à la représentation des pièces médiocres, des farces extravagantes. Dans les bonnes pièces même, il retrancheroit les endroits trop libres & trop choquants; il auroit soin que les personnes de l'un & l'autre sexe pussent sans danger entendre la Comédie, & que les uns, en battant des mains, ne fissent pas
baisser

baïssier les yeux aux autres : enfin il feroit en sorte que les personnes de tout âge & de tout sexe pussent en toute sûreté fréquenter le spectacle. Pour encourager de bonnes têtes à travailler pour le théâtre & à nous donner des pièces intéressantes, il faudroit que le Directeur eut la liberté de donner au Poète la recette d'une représentation, ou de l'intéresser d'une autre maniere, comme cela se pratique dans d'autres pays. En outre il faudroit assigner dans de certains tems une représentation pour les pauvres ou pour d'autres bons usages. Quel noble encouragement pour le Poète, pour l'Acteur, s'il savoit que par ses travaux il devient le bienfaiteur du genre humain ! D'ailleurs il faudroit donner aux Comédiens un certain rang & des appointements honnêtes, afin qu'ils pussent mener une vie réglée & décente, & détruire les reproches bien ou mal-fondés, qu'on fait à la charge de leur état en particulier & de la

Comédie

Comédie en général. Si la Comédie étoit telle qu'elle devroit être, un bon Acteur feroit un membre très-utile dans la république, & un homme de probité n'auroit point à rougir de remplir une pareille fonction. Il faudroit que le spectacle fût entretenu aux frais publics & qu'on eût soin d'avoir toujours de la bonne musique, afin qu'aussi dans cette partie, les spectateurs trouvassent leur satisfaction. Rien de plus aisé que l'exécution de ces projets, mais pour cela il faudroit qu'elle fût secondée par quelque Prince ou par quelque ville riche & opulente.

Et si jamais la Comédie prenoit une pareille forme, je ne vois pas d'amusement plus innocent & plus instructif. . . .

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, &c.

**LETTRE**

L E T T R E X V I.

Vous me demandez, Madame, si je ferai bientôt de retour à Leipzig? . . . C'est ce que je ne fais pas : peut-être n'y retournerai-je jamais. Quoique vous n'ayiez parlé qu'avec mépris de la petite ville où je suis né, & qu'on puisse la prendre très-facilement pour un village, je m'y plais pourtant mieux que dans tout autre endroit du monde. Nulle part, Madame, je parle sérieusement, nulle part le soleil ne se leve avec plus de majesté, nulle part le ciel ne se colore d'un azur plus beau, nulle part la lune ne brille d'une clarté plus douce, nulle part l'air & l'eau ne rafraichissent aussi délicieusement que dans le lieu de ma naissance.

Non, l'air n'est point ailleurs si pur, l'onde
si claire,

Le saphir brille moins que le Ciel qui
m'éclaire;

Et

Et l'on ne voit qu'ici, dans tout son ap-
pareil,

Lever, luire, monter & tomber le soleil.

Pour la gloire de ma ville natale, je vou-
drois bien donner ces quatre vers pour être
de ma façon, si je savois que vous n'eussiez
pas lu le poème de M. le C. de Bernis sur
la patrie. Ah, Madame, faites-moi le plaisir
de croire que les alouettes que j'entends chan-
ter en ce moment, chantent bien plus agréa-
blement, bien plus naturellement que celles
des environs de Leipzig. Me voilà assis sous
les deux tilleuls que mon pere a plantés
l'année de ma naissance, afin qu'ils pussent
croître avec moi. Quelle joie innocente j'é-
prouve sous ces arbres bienfaisants, qui sem-
blent aujourd'hui répandre plus d'ombre, qui
semblent exhaler plus de parfums, parce que
c'est le jour de ma naissance. Je vous salue,
arbres touffus! & vous bosquets verdoyants,
vous que j'ai plantés de ma propre main!

L. P.

F

qu'un

qu'un jour le fils de mon meilleur ami se repose sous vos ombrages, qu'il se rappelle son pere & l'ami de son pere, en versant des larmes de joie ! Pardonnez-moi ce petit enthousiasme, Madame, il a pour moi un charme inexprimable . . . Ah, si vous me voyiez actuellement assis au milieu de mes contemporains, au milieu de mes arbres.

C'est ici que, couronné de fleurs, j'ai coulé les jours fortunés de mon jeune âge ; c'est ici qu'homme fait, je veux oublier les peines de la vie & goûter encore une fois les plaisirs de mon jeune âge.

Comme du haut d'une montagne le voyageur mesure de l'oeil le chemin qu'il a fait, ainsi dans ce moment je parcours cet intervalle de ma vie depuis ma trentième année jusqu'aux années de mon enfance. Des scènes de joie & de tristesse fixent tour-à-tour mes regards. Ici, j'apperçois une bonne intention qui arrête longtems mes yeux, là, je remarque

que une folle démarche qui me fait bien vite détourner la vue. Je compte mes jours de santé & de plaisir &, transporté de reconnaissance, je leve les yeux au ciel : je compte mes jours de maladie & de peines &, plein de joie, je joins gaïement les mains de les avoir passés. Tantôt je suis Etudiant, tantôt Auteur, tantôt Ami, tantôt Amant, tantôt Protégé, tantôt . . . Non, je vois ici une scène vide. Mon favorable destin n'a pas voulu me faire jouer le rôle superbe de Protecteur. J'ai fait avoir, il est vrai, des places à deux de mes amis ; mais ils les méritoient, ils avoient bien plus de connoissances & de talents que moi, par conséquent je ne suis pas un vrai Protecteur.

Dans ce moment je vois venir à moi ma respectable mere. Mais non, elle remarque que j'écris, & par circonspection elle se retire d'un autre côté. La bonne mere ! Ah, toute à l'heure je veux l'aller joindre, &, pendant

tout le diner, je veux contempler à mon aise son visage doux & honnête, ses cheveux blancs & vénérables. C'est moi qui la traite aujourd'hui.

Viens, ô toi qui me donnas le jour, viens te placer à mes côtés: transporté de joie je veux lire dans tes yeux l'amour maternel, je veux me réjouir d'être né d'une mere si bonne!

Sans doute, la vue de ma mere contribue beaucoup à l'embellissement de cette contrée. Tous ses discours, toutes ses actions ne respirent que la tendresse & la bienfaisance. Permettez-moi, Madame, de louer un cœur avec lequel le vôtre a tant de ressemblance. Ma sœur lui ayant lu dernièrement quelques morceaux d'un de mes ouvrages, elle ne fit que sourire pendant toute la lecture. „Il a „fort bien rendu cela, se mit-elle à dire enfin. Qu'est-ce qui peut lui avoir dit toutes „ces choses? . . . Mais est-ce bien lui qui „les

„les a faites? . . . Il est certain que j'ai bien
„de la joie quand je l'entends louer. . .
„J'espere que les gens sont sinceres avec
„lui. . . Je remarque que dans ses ouvrages
„il parle quelquefois de l'amour, cependant
„l'on diroit à le voir avec les femmes qu'il
„ne les aime point du tout. . . Eh oui, oui,
„l'on peut s'aimer en tout bien & tout hon-
„neur! . . . Il a toujours été d'une humeur
„douce & tranquille.“ . . . Oui, Madame, je
suis plus ravi d'entendre ces louanges naïves
de ma mere que d'être loué par toute une
postérité. Que je suis heureux de lui devoir
le jour! La voilà enfin qui s'approche. Sans
doute pendant ce tems-là elle aura prié pour
moi. Ah, Madame, si vous étiez encore avec
nous, ce jour seroit le plus heureux de ma
vie. A table sous le berceau, je boirai au-
jourd'hui en votre honneur un verre de vin
de plus, & j'engagerai ma mere, qui n'en boit
d'ordinaire qu'un demi verre, d'en boire un

entier. Oui voilà ce que nous ferons, nous boirons à votre santé. Adieu, Madame, je pense vous en avoir assez dit.

LETTRE XVII.

Madame,

Ma main est présentement aussi bien que je puis le souhaiter. Je n'ai pas manqué d'acheter à la foire passée des plumes, du papier, & tout ce qui est nécessaire pour une correspondance suivie; ainsi je ne vois pas ce qui pourroit m'empêcher de vous écrire d'ici à Noël une centaine de lettres, à moins que vous ne me défendiez expressément d'en être si libéral. Que ne vous dirai-je pas dans toutes ces lettres? Et peut-être ne vous dirai-je pas à beaucoup près tout ce que je voudrois. Combien de belles choses ne me ferez-vous pas lire dans vos réponses?

ponfes? Et peut-être bien plus que je ne mérite. . . . Oui, Madame, si vous étiez venue nous voir cette foire, si vous aviez amené Doris & Emilie, je vous écrirois toute à l'heure une lettre en vers. . . . Mais puisque vous ne l'avez pas fait, je remettrai les vers jusqu'à ce que vous veniez: en attendant je vous prierai en prose, de bien gronder M. votre époux, si d'ailleurs vous en êtes capable, de n'être pas venu me voir. Je l'en avois tant prié, & il fait qu'à l'heure de prendre du café, je suis toujours chez - moi, & surtout quand j'y attends un ami. L*** ce méchant homme, en est sûrement la cause. Je voudrois qu'il fût bien loin, pour que nous n'ayons plus à souffrir le martyre, vous & moi, & peut-être Emilie de l'entendre gémir toute une journée. Comment trouvez - vous, ainsi que vos aimables amies, la Comtesse suédoise? Cela ne feroit - il pas mieux si elle étoit morte dès la premiere partie.

Sans doute Emilie trouvera furieusement à redire à Madame la gouvernante & surtout à cette pauvre petite Cosaque si douce & si tendre. Mais ce n'est pas ma faute si les Belles en Sibérie sont plus sensibles que celles à sept lieues de Leipzig. Adieu, Madame, &c.

LETTRE XVIII.

Monsieur,

Ne m'écrivez plus des lettres aussi charmantes que l'étoit votre dernière, ou je ne vous répons point que je n'en devienne un peu jaloux, quelque fort que je vous aime d'ailleurs. Vous aurez beau me dire, qu'il faudroit que vous vous accoutumassiez à un style tout nouveau. Vous ne m'endormirez pas par cette petite ruse. Je vois fort bien que le jargon de la chancellerie ne vous a pas fait

fait oublier le langage du monde, & que vos lettres sont écrites d'un allemand aussi pur que si vous n'aviez jamais d'actes à débrouiller. Sérieusement votre lettre m'a fait le plus sensible plaisir, & je vous en fais d'autant plus de gré que vous ne vous en tiendrez pas là. . . . Vous me demandez quelques détails de l'Université de J***. Je ne saurois vous en dire grand' chose, si ce n'est qu'on y vit à très-bon marché, que les Professeurs font exactement leurs leçons & que les Etudiants menent une vie assez libre pour ne pas dire libertine. Voici quelle paroît être leur morale: Quiconque fréquente assiduement les leçons publiques, quiconque suit quatre ou cinq cours par jour, peut faire ensuite ce que bon lui semble. Boire, jouer, faire tapage, se livrer à d'autres excès, tout cela n'empêche pas qu'on ne soit un brave Etudiant, & l'ame de l'étude, c'est la liberté. En un mot leurs mœurs sont un peu cyni-

ques. Malgré cela, je crois bien qu'on peut acquérir du savoir & des mœurs à cette Université, on n'a qu'à le vouloir: mais si j'avois un fils je ne l'y mettrois pas, dût-il y vivre pour rien. Un endroit, plus dangereux qu'un autre pour les mœurs a beau avoir des avantages infinis, il y manque toujours l'essentiel. Ce qu'il y a encore de bon relativement aux cours publics, c'est que dans une année l'on peut les entendre presque tous deux fois. Voilà à peu près tout ce que je fais de cette Université; & je ne le fais que par le récit des autres. Pour moi je n'y ai jamais été, & de là je ne voudrois pas que vous regardassiez ces particularités comme plus authentiques que je ne vous les donne. Honorez-moi toujours de votre amitié, de vos lettres & de vos commissions. Je suis avec la plus parfaite considération &c.



L E T T R E X I X.

*A M. le Comte de L***.*

Je vous prie, Monsieur, de me procurer l'honneur, à la foire prochaine, de faire ma révérence à M. le Comte votre pere. Ce ne sera pas dans de mauvais desseins;

Ce ne sera pas dans l'humble posture d'un protégé pour l'excéder de compliments guindés, pour le menacer d'une supplique rampante; non, sans apporter de dédicace, sans prôner son fils, sans chanter mes propres louanges, je ne cherche que le bonheur de faire ma cour à un homme si digne du rang qu'il occupe.

Vous le savez, Monsieur, je n'aime pas à augmenter la presse dans les antichambres des Grands. Je ne fais si je suis trop timide, trop modeste, ou trop fier pour cela; mais je serois charmé de faire ma révérence à M. le Comte votre pere. Ainsi la démarche que je fais, est une preuve à mes yeux que ce n'est
que

que par pure vénération que je cherche à le voir ; mais j'ignore si c'en fera une pour vous. Sans doute ce feroit un assez grand malheur pour tout homme d'un mérite éminent, si tout le monde |vouloit pousser son estime si loin. Mais n'importe ! Le desir de présenter mes respects à M. le Comte votre pere est trop grand pour que cette considération puisse m'arrêter. Je vous réitere ma priere & j'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE XX.

*A M. de B***. Capitaine de
Cavallerie.*

Je reçus hier le premier, & je reçois aujourd'hui le second ordre de me rendre à M*** ; & lorsque je demande au porteur de la lettre si le carosse est à ma porte, il me dit fort spirituellement qu'il étoit retourné

né

né dès hier à M***. Ne foyez donc pas surpris de ne pas me voir arriver aujourd'hui par une voiture qui partit hier. Permettez-moi seulement de me fâcher un peu contre le mal-entendu parmi les domestiques, & contre ma sottise de me fâcher pour rien. Je finis hier au soir avec bien de la peine de certaines affaires qu'il me fallut absolument expédier avant de partir. J'y travaillai avec tant d'attache que je passai une mauvaise nuit. Ce matin je m'habille pour partir de bonne heure, j'attends les chevaux qui doivent me mener chez-vous, & voilà qu'arrive enfin le domestique de M. le Conseiller du chapitre qui m'apporte l'agréable nouvelle que toute ma peine est inutile. J'aurois de bon cœur jeté l'encrier à la tête de cet homme-là, s'il ne m'avoit assuré que lui & ses Collegues étoient innocents. Mais peut-être est-il dit que je n'irai plus à M***. Venez me voir ces fêtes, & tout le mal sera réparé.

réparé. Je suis toujours jusqu'à l'enthousiasme
votre ami, &c.

LETTRE XXI.

Au même.

Vous croyez peut-être que j'aurai la bonté
de ne plus vous écrire, parce que vous êtes
assez ingénieux de ne pas me répondre. C'est
justement ce qui vous trompe. Je présume
que mes lettres vous font à charge, & voilà
pourquoi je veux en augmenter le nombre
chaque jour de poste. On ne sauroit mieux
se venger de quelqu'un qui n'aime pas à
écouter que de babiller sans cesse, ni d'une
personne qui n'aime pas à faire réponse que
de lui écrire lettre sur lettre. Oh, vous
écrierez-vous en faisant une mine renfrognée,
il faut que cet homme-là n'ait rien à faire
au monde pour m'écrire toujours comme il
fait!

fait ! Vous vous trompez , M. le Capitaine , je ne manque pas d'occupation , & si ce n'étoit pour vous faire pièce , je n'aurois assurément pas le tems de vous écrire. Mais je m' imagine que vous voyez assez à mon style qu'il ne me faut pas des journées entieres pour composer une lettre. Je ne vous écris exprès avec négligence & je ne vous dis rien du tout , qu'afin de vous bien fâcher & de vous porter à m'écrire de cesser enfin de vous écrire. Par cette ruse je me flatte de vous arracher encore une réponse avant la fin de vos jours. C'est aujourd'hui samedi, attendez-vous à recevoir lundi une lettre encore plus vide de choses que celle-ci. Quant au port, voici ce que nous ferons : de deux lettres, j'en affranchirai une ; de cette maniere il ne vous en coûtera pas plus que si vous me faisiez réponse chaque fois. Ne suis - je pas bien judicieux ? Adieu, vivez content, si tant est que vous vivez encore.

LETTRE

L E T T R E XXII.

Au même.

Sérieusement, mon cher Capitaine, ne feroit-il pas possible que vous vinssiez me voir à Hænichen, ne fut-ce que pour quelques heures? Vous mettriez toute ma famille au comble de la joie. Nous sommes tous rassemblés: table mise & bonne chère, tout cela va grand train. Je vous envoie un exprès, pour savoir si nous n'aurons pas le plaisir de vous avoir. Venez, s'il est vrai que vous m'aimiez plus que le Duc. *) Ecoutez, il faut absolument que vous veniez. Nous avons plus de cent boisseaux d'avoine & des greniers remplis de foin pour vos chevaux & vos mulets. Cependant s'il n'y avoit pas moyen de vous avoir,

*) Jean - Adolph, Duc de Saxe - Weissenfels, Général des Troupes Saxonnnes, & mort sans postérité en 1746.

avoir, ce qu'à Dieu ne plaise ! je me rendrai à R**. qui n'est pas loin de votre camp. Dans ce village j'ai un parent, Pasteur du lieu & homme de bien ; là je veux vous parler & vous faire donner la bénédiction, car vous n'en reviendrez pas.

L E T T R E XXIII.

Au même.

Où croyez - vous que je suis ? Dans votre camp ? Non. A A***. chez votre bonne amie ? Non plus. Où donc ? Dans le village où vous avez été ce matin. . . . C'est ici que je vous dis une fois pour toutes qu'il faut absolument que vous veniez demain matin à Hænichen, voir le lieu natal du meilleur ami que vous ayiez dans tout l'Empire germanique. Ma mere, mes sœurs, Christine,

I. P.

G

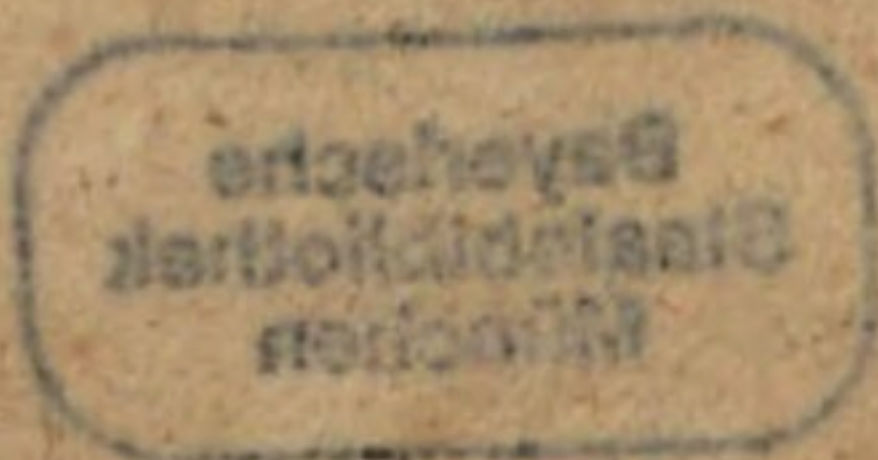
Doro-

Dorothée, & tout le fenat en corps, vous attendent avec impatience. L'on a tué pour vous six chapons, force canards & quatre dindons, parce que j'ai dit que vous étiez grand mangeur. Oh, il faut absolument que vous veniez me joindre encore aujourd'hui à R***. pour prendre congé de moi de la manière la plus solennelle. Je vous y attends, ou votre réponse, ou votre Gottfried. M. le Pasteur de R***. avec Mme. son épouse vous supplient de venir. Ils ont bien chanté vos louanges. &c.

LET TRE XXIV.

Au même.

Mille grâces soyent rendues au Ciel de vous avoir conservé la vie. J'ai été faisi de frayeur, en apprenant la nouvelle de la malheureuse
bataille



bataille donnée en Silésie; *) mais, il faut l'avouer, la défaite de nos gens m'a moins fait trembler que le danger qu'a couru votre personne. Pour moi il m'est fort égal qui fera le maître de la Silésie, & je la souhaite à celui à qui le destin voudra bien la donner. Cependant de vous perdre dans ce débat, ce feroit assez pour ne la souhaiter ni à un Roi ni à une Reine. C'est un grand bonheur que vous ayez échappé au péril sain & sauf; c'en feroit un bien plus grand encore si je favois que vous ne vous trouvassiez plus jamais exposé au même péril. Tant que vous tiendrez la campagne, c'est à

G 2

dire

*) Bataille de Hohenfriedberg, gagnée par le Roi de Prusse le 4 Juin 1745 sur les armées combinées des Autrichiens & des Saxons, ceux-ci commandés par le Duc de Saxe-Weissenfels, ceux-là par le Prince Charles de Lorraine.

dire tant que vous serez obligé de vous faire un honneur au premier signal de tuer votre ennemi, ou d'en être tué, j'aurai tout à craindre pour vous. Quel pauvre Soldat j'aurois été! Ah, si l'on ne peut se rendre célèbre qu'en renonçant à l'amour de la vie, j'aime mieux vivre en poltron derrière la charrue pacifique, que de mourir en brave sur le terrible champ de l'honneur. Il est vrai, l'on ne fauroit se représenter un héros sans être frappé d'admiration; mais en même tems, on ne fauroit réfléchir sur sa destinée sans être saisi d'une sorte de pitié. Oubliez, s'il est possible, les lauriers qu'il faut acheter au prix de votre sang. Que me fert-il, que sert-il à tous vos amis, que de votre bras vous imoliez cent ennemis, & que vous y perdiez la vie, ou que vous reveniez estropié? Quant à moi je vous estimerois bien plus, si vous m'avouiez à votre retour que vous avez humainement évité le danger, que si

vous

vous me dites, qu'en telle ou telle occasion vous avez gaiement exposé votre vie. Non! pour notre amitié nous n'avons pas besoin de bravoure; elle lui est plutôt nuisible. Eh quoi, le monde n'est-il pas assez beau pour vouloir n'en jouir que vingt ou trente ans? Mais sans doute les larmes de l'amour auront plus d'empire sur vous que les instances de l'amitié. Pour cette fois vous recevrez trois lettres de votre bonne amie; elle se désole de ne point recevoir de réponse. Ecrivez - lui, je vous en supplie, fussiez-vous le faire à cheval ou au bivouac. Elle est toujours la même. Elle prie Dieu pour la conservation de vos jours; elle soupire après votre retour; elle fait de nouveaux vœux; elle lit vos lettres; elle se fait apporter toutes les gazettes; elle tremble en les lisant; elle se plaint de moi lorsque je veux là consoler: voilà ses occupations journalières. Adieu, voici le messager de l'armée qui vient.

Portez - vous bien, s'il est vrai qu'on puisse se bien porter à un camp. Je vous le souhaite de tout mon cœur, étant plus que tout autre votre ami &c.

LETTRE XXV.

Au même.

Votre Excellence m'ayant ordonné par un de ses gens. . . . Eh, que fais-je donc là? Ne vous en formalisez pas, mon cher Capitaine, si je viens de vous appeller votre Excellence. En voulant commencer ma lettre, je me représente quel air vous aurez, lors qu'un jour vous ferez Général. Je vous voyois avec un front sillonné de rides, &, sur ce visage où regnoient ci - devant la douceur & la tendresse, siégeoient maintenant la vieillesse & la guerre. Vous portiez une perruque noire, & vous aviez l'air terriblement vénérable.

Je

Je me figure être devant vous, & ne sachant que vous dire dans mon embarras, je vous dis en idée: Votre Excellence m'ayant ordonné par un de ses gens, & tout en idée je couche ces mots sur le papier. Et j'en suis fort aise. Par ce moyen là, j'ai toujours rempli une page, & je vous ai fait entendre en passant que votre beauté ne fera pas d'éternelle durée. De quoi êtes - vous donc si fier? Encore une ou deux campagnes, & c'en est fait de tous vos charmes. Plusieurs Officiers, venus de l'armée, m'ont assuré déjà que la campagne de Bohême vous avoit tellement changé, que vous n'étiez plus reconnoissable. Vous n'avez qu'à revenir en Saxe, vous verrez qu'il n'y aura pas grande presse pour vous avoir. . . . Que vous ai - je donc fait, mon cher Gellert, me dites - vous! Ouais! Ce n'est donc rien de ne pas m'écrire, de me traiter avec autant d'indifférence que si j'étois votre Aumonier? Ne vous imaginez pas au reste

que je sois si curieux d'avoir de vos lettres, que j'aye un si grand plaisir à les lire. Non ! je puis fort bien m'en passer. Mais il ne vous convient pas de me perdre le respect que vous me devez en qualité de votre ami & d'homme de lettres. Cependant malgré votre froideur je vais vous tenir parole & vous envoyer le manuscrit que je vous ai promis. Ne le faites pas courir par toute l'armée. Je verrai si à l'avenir vous me traiterez mieux que par le passé. Il n'est malheureusement que trop vrai que je vous aime encore : mais si vous ne m'écrivez pas bientôt, j'espère de faire en sorte d'ici à Pâques d'être dix ans sans tomber dans la tentation de penser à vous. Mon pere s'informe de vous dans toutes les lettres qu'il m'écrit, & pour être débarrassé de ses éternelles demandes, je lui ai mandé tout bonnement que vous étiez mort d'une maladie qui regne à l'armée. Si cependant vous avez quelque repugnance

pugnance à passer pour mort, vous n'avez qu'à lui marquer, puisque vous aimez tant à écrire, que par bonheur ou par malheur vous vivez encore. Cela étant je veux bien être encore pour quelque tems, &c.

L E T T R E XXVI.

*A Monsieur K***.*

Vous voyez bien, mon cher K***. que dès qu'on a un Auteur pour ami l'on n'est pas un moment en sûreté qu'il ne nous dédie un livre, ou du moins qu'il nous en fasse présent d'un, que nous le veuillions ou non. Il se peut fort bien, par exemple, que vous ne vous souciez pas beaucoup de la seconde partie de la Comtesse de G***., mais cela ne me fait rien, je ne laisse pas de vous l'envoyer, m'imaginant pour mon repos que vous la lirez avec plaisir. C'est avec cette imper-

tinente illusion qu'un Auteur est obligé de se payer de ses veilles; & plus le public est avare de son approbation, plus il faut qu'il se la prodigue lui même. Eh bien, mon cher K***., eussiez-vous jamais cru, lorsque nous étions au College Electoral de Meissen, humblement assis sur les bancs de la sixième, que je serois un jour un Ecrivain si fécond? Non, vous ne le pensiez certainement pas, avouez-le? Toutefois vous auriez bien pu le penser. En troisième n'ai-je pas mis en vers, *omnes periodos simplices & compositas adversativas, concessivas, cet?* — En seconde n'ai-je pas fait & prononcé des discours & des amplifications en vers & en prose. N'étoit-ce pas là des pronostics que je serois un jour Auteur. Eh, je voudrois bien être aujourd'hui, ce que nous nous imaginions être, lors qu'en subissant un examen nous recevions un éloge public: ou je voudrois être aussi content maintenant que nous l'étions, lorsque
dans

dans les premiers beaux jours du printemps, il nous étoit permis d'aller sur l'esplanade jouer au ballon. C'étoit le bon tems alors, & je répète souvent cette maxime :

Le printemps de nos jours une fois passé, ce n'est plus le tems, hélas ! de chasser par les jeux de la jeunesse, les ennuis qui nous sont tombés en partage.

Enfin je viens à ma priere. Ayez la bonté, mon cher ami, de remettre à M. le Comte la lettre ci-jointe, & si vous voulez m'obliger bien sensiblement, tâchez de me mettre dans ses bonnes grâces & de me faire accorder sa protection. Mais, me direz-vous, pourquoi ne l'en priez-vous pas vous même. Je devrois le faire, il est vrai. Cependant je ne puis m'y résoudre, étant honteux d'augmenter le nombre des suppliants & de fatiguer un grand Seigneur de mes affaires. Adieu, soyez toujours mon ami, & croyez que je suis le vôtre &c.

LETTRE

L E T T R E X X V I I .

Mademoiselle,

Je vais vous dire quelque chose en confidence. Un de mes amis qui ne vous connoît encore que par les lettres que vous m'avez écrites & par la peinture que M. L***. lui a faite de votre personne, est devenu amoureux de vous. Soyez bien sur vos gardes, ma chere amie, cet homme a presque la mine de votre bon Opitz, dont vous aimez tant le portrait & les poësies; quoi de plus aisé qu'il ne vint à vous plaire sous cette figure, & que vous ayant plu vous ne vinssiez à l'aimer à votre tour. Je fais cependant que vous envisagez l'amour comme une chose fort importune. Je vous avertis donc en bon ami, ma chere Emilie, de vous garder de mon ami. Dans l'intention d'aller à G***. il tentera toutes les voies pour se procurer la connoissance de Mme. votre sœur. C'est au
moyen

moyen de cette conoissance & sous les dehors d'un ami qu'il veut s'insinuer dans vos bonnes grâces. Or si vous voyez arriver l'un de ces jours un homme avec un air assez sombre, avec de grands yeux bleus, si, dis - je, vous voyez paroître un homme fait comme je vous le dépeins - là, ne doutez plus que ce ne soit l'ami en question. Je vais vous en dire des choses encore plus caractéristiques. Il parle peu dans les grandes compagnies, il aime mieux faire valoir l'esprit des autres que de faire briller le sien. Il cherche à plaire par un air de candeur & de franchise, & il plaît parce que c'est son naturel. Maintenant vous ne pouvez pas vous méprendre: malgré cela gardez - vous bien de vous trouver souvent tête - à - tête avec lui. L'amour fait mille tours pour tromper notre prévoyance. Je connois parfaitement votre amant, je le con-

nois

nois depuis sa plus tendre jeunesse. Il est Poète. Aussi constant que tendre, il parle de l'amour sans nommer l'amour: souvent il paroît parler contre ce penchant & il en fait l'éloge le plus délicat. Voilà tous les conseils que je puis vous donner à la hâte: peut-être ne vous en ai-je déjà que trop donnés. Je vous prie de me pardonner cette faute, dans laquelle m'a fait tomber ma franchise & l'amour de votre repos. Dès que vous aurez vu votre amant faites-moi votre confident: c'est une récompense que je mérite. Adieu, Mademoiselle, &c.



L E T T R E XXVIII.

*A Monsieur d' E***.*

Vous pensez sans doute que j'attendrai avec patience que vous remplissiez la promesse que vous m'avez faite de m'écrire? Mais vous voyez bien que vous avez mal pensé! Je vous somme de m'écrire sans délai; & si d'ici à huit jours je ne reçois point de lettre de vous, foyez bien sûr que je vous sommerai encore une fois, & ainsi d'un ordinaire à l'autre, jusqu'à ce que vous me teniez votre parole. J'ai beaucoup à faire, dites-vous! je le crois. — Il faut que je voie beaucoup de monde, que je fasse de fréquents voyages, que je sois souvent avec mon cher pere & ma chere mere! — Tout cela est bel & bon. Mais, si vous n'avez pas autant de tems que je le souhaiterois, cela doit-il diminuer mes droits sur votre amitié & me faire moins desirer de recevoir de

vos lettres. Considérez donc, combien de tems j'ai été accoutumé à vous voir tous les jours, & combien j'ai perdu depuis la St. Michel que je ne vous vois plus, que je ne puis plus vous surprendre au milieu de vos livres, que je ne puis plus vous dire: Que faites-vous, mon cher E***? Je passe souvent tout affligé devant le logis que vous avez occupé. Je regarde à vos fenêtres, tout comme si vous pouviez encore y être & m'y faire des signes. Si j'ai un petit contentement, j'y suis moins sensible, de ne pouvoir pas vous le conter, de ne pouvoir pas lire sur votre physionomie la joie que vous en représentez; & si j'ai des chagrins, je m'y plonge encore plus, de ne pouvoir pas vous en dire la cause. Dans le courant d'un mois quelques lettres peuvent-elles me dédommager de cette perte? Et vous voulez encore me refuser ces lettres, ou du moins en être plus avare? Non, non, vous ne le pourrez jamais!

jamais ! Votre cœur n'est pas moins fait pour l'ainitié que le mien. Vous m'aimez autant que je vous aime. Et quand cela ne seroit pas tout-à-fait vrai, vous pourriez m'entretenir dans cette douce illusion sans vous donner beaucoup de peine, si pourtant des lettres, telles que vous en écrivez donnent peu de peine. Que je suis charmé de vous avoir prévenu sur cet article ! Ainsi sans le vouloir vous m'avez procuré un plaisir en me privant d'un autre. Je vois déjà combien il vous en coutera de vous excuser. Cependant je veux bien vous remettre cette petite punition, pourvu que vous m'écriviez bientôt & une très-longue lettre. Adieu.



L E T T R E XXIX.

A un intime ami.

Tout à l'heure je donnerois mille écus, si dans ce moment je pouvois te surprendre avec ta chere Louise & passer seulement deux heures avec toi. . . . Si j'ai les mille écus comptant? Non, je ne les ai pas, mais mon voisin, dir-on, en a cinquante mille, & les fenêtres de sa chambre donnant dans ma cour, je pourrois bien . . . Tu m'entends? Oui, voilà ce que je ferois, si dans l'instant je pouvois vous embrasser, toi & ta chere compagne. Eh bien, n'es-tu pas toujours bien content, bien enchanté de ton choix? Et Louise n'est-elle pas bien persuadée, qu'elle n'auroit jamais pu trouver de meilleur Epoux? Assurément! Mais là, n'éprouveriez-vous pas une joie bien sensible, si je pouvois voir, si je pouvois goûter la vôtre & vous laisser lire dans mes yeux votre bonheur. Il faut sans doute

doute, mon cher G***., que tu vailles beaucoup mieux que moi, puisque l'amour a pris tant de soin de toi & qu'il m'a tout-à-fait négligé. Bientôt tu te verras aimé, lu, imité, reproduit par un fils chéri. Bientôt tu verras une aimable fille, vrai portrait de sa mere, croître en esprit & en beauté: un tendre Poète viendra te prier avec larmes de la lui garder. Il est dit que je serai privé de toutes ces joies. Qu'ai-je donc fait qu'il n'y ait point de Louise pour moi? Dis-moi, n'ai-je donc rien du tout d'aimable? Cette malheureuse mine bourrue . . . mais je ne l'ai pas toujours: je ne suis pas toujours muet, & je ne le suis jamais moins que lorsque je me trouve avec une jeune personne qui me plait. A quoi tient-il donc? Que je ne suis plus jeune? Mais c'est encore une question. Je crois l'être, ou du moins je mériterois de l'être. Avec tout cela, comme me l'ont dit des personnes de sens, j'ai des

yeux bleus bien fendus & un front ouvert qui n'annonce pas un sot. Ah, si les Belles savoient combien je les ai toujours louées, combien je les loue encore, je parie qu'elles me voudroient plus de bien qu'à toi. Ne fais-tu point de femme qui m'aime bien, que je puisse bien aimer à mon tour. Oh je renonce au bonheur d'être célèbre, s'il ne me fait pas aimer. Je n'écris plus un mot pour le public, s'il faut que je meure sans femme. C'est ce que tu peux dire à tout le monde; peut-être ne fera-t-on pas fâché d'entendre cette menace. Mille amitiés de ma part à ton Epouse. Je suis &c.



L E T T R E X X X.

A un ami.

Vous avez donc perdu votre meilleur ami, votre cher L***? Je vous plains de tout mon cœur, & je voudrois bien que cette assurance pût être pour vous un motif de consolation. Qu'ai-je autre chose pour soulager votre douleur? Dieu! qui auroit pensé, en nous trouvant ensemble à Mersebourg il y a quelques mois, que cet ami, qui nous surpassoit tous en gaieté & en vivacité, feroit le premier à payer le tribut à la nature, qu'il mourroit dans la même année! Pere des humains! que la vie est fragile, cette vie que nous aimons tant & que nous devons aimer comme un présent qui vient de toi! Je pleure, en traçant ces lignes, je pleure avec vous, mon cher B***; je souhaite que personne ne vienne pendant ces moments troubler mes larmes & ma sensibilité. Comment pourrois-je

employer plus heureusement les derniers instants qui restent de l'année, qu'en les consacrant à la compassion, aux pensées de la mort, à l'ame de votre ami? Le voilà donc dans le sein de l'éternité & du repos ineffable? . . . Quel doit être le sentiment d'un esprit, soustrait à la terre, à son entrée dans les régions de la perfection! quelle volupté divine ne goûte-t-il pas! Conduit par la main du Très-Haut, il promene ses regards sur les mondes de félicité: illuminé des rayons de la divinité, il exalte à la fois le jour de sa naissance & de sa mort, il sent que le Seigneur est Dieu. . . . Il voit désormais face à face le divin Sauveur des hommes, il se plonge dans la mer de son amour, il s'enivre des mystères de sa rédemption. . . . Il entonne les cantiques éternels à la gloire de Dieu & de la vertu. . . . La moindre bonne action, faite sur la terre, se présente maintenant dans son plus beau jour, chaque dessein
généreux,

généreux, formé en secret, reçoit sa récompense de l'Eternel, & tend à sa gloire immortelle aux yeux des êtres parfaits. . . .

Appellez à votre secours, mon cher B***, ces enfants de l'imagination, lors qu'avec vos pensées vous suivrez votre ami. Ne feroit-il pas en effet aussi heureux que je viens de me le représenter? Il l'est certainement, & à cette heure je loue la Divinité de ce qu'il l'est. Voudriez-vous, s'il étoit en votre pouvoir, priver un seul instant de cette félicité votre cher L***? Si dans les heures d'accablement, ces réflexions ne suspendent pas le sentiment douloureux que nous éprouvons, ni le desir de posséder encore ceux que nous aimons & que nous devons aimer, elles ne laissent pas de nous servir, en changeant notre douleur en vertu, & en y mettant les bornes convenables. Et quelle consolation plus puissante & plus sublime que celle-ci: Le Seigneur m'a donné mon ami, le Seigneur

me l'a repris! — Que Dieu, pendant l'année que nous allons commencer, daigne vous conserver en paix & en santé, & vous accorder cette faveur durant une longue suite d'années! Qu'il vous fasse goûter la joie des peres les plus fortunés, qu'il vous fasse appercevoir dans les manieres & les actions de vos fils, le cœur aimable d'une mere qui n'est plus, qu'il vous donne enfin la récompense de vos soins pour l'éducation de vos enfants. Je vous le souhaite de tout mon cœur, étant pour toujours &c.

LETTRE XXXI.

A une amie.

Ainsi tous les obstacles qui s'opposoient depuis si longtems à vos vœux sont levés? Votre Prétendu vient d'obtenir une place considérable, & dans quelques semaines d'ici

vous

vous ferez à lui. Il n'y a pas au monde de nouvelle qui put me faire plus de plaisir. Je ne puis me lasser de lire votre lettre. *Quelle femme est plus heureuse que moi ?* Commencez - vous. Oui, quelle femme est plus heureuse que vous ? mais quelle femme a aussi plus mérité que vous de l'être ? Quelle femme a jamais brûlé d'un amour plus tendre, plus constant, plus chaste ? Oui, je le dis à votre gloire, parmi toutes les personnes de votre sexe que j'aye jamais connues, vous êtes celle qui avez montré le plus grand attachement & en même tems le plus grand héroïsme. Dans le printems de la beauté attendre plus de huit ans un amant absent & sans fortune, lui sacrifier sans hésiter les partis les plus avantageux, ah, ma chere amie, quelle femme en feroit autant. J'aurois bien voulu voir vos premiers embrassements ! Mais, que dis - je, vous m'avez si bien dépeint ce touchant spectacle que je l'ai vu & senti. Embrassez

pour moi votre bon ami, en lisant cette lettre, remerciez-le de ma part par mille baisers du plaisir qu'il me fait en vous rendant heureuse. Je ne manquerai certainement pas d'aller à vos nôtres. Le Ciel est trop bon pour vouloir me priver de la joie de voir la récompense de l'amour le plus pur & de la vertu la plus éclatante, de voir enfin l'accomplissement de vos vœux & de ceux de votre Epoux. Ah, qu'il me remerciera dans les bras de son Epouse d'avoir été le premier à lui procurer votre connoissance! Ainsi mon amitié a fait éclore l'amour le plus tendre & enfin le plus heureux? Pensée qui me rend tout glorieux! je vous embrasse, ma chere amie, & dans huit jours je serai chez vous. Je veux vous montrer alors par mes transports de joie, que je suis plus que qui que ce soit &c.



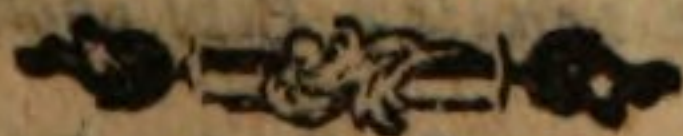
L E T T R E X X X I I .

Vous me sollicitez, Madame, d'exhorter les meres par quelque écrit public à donner plus de soins à l'éducation de leurs filles. Rien de plus juste en effet que votre demande. Cependant me ferois - je écouter, & supposé que j'y parvienne, croyez - vous que les pauvres filles en foyent mieux? Figurez - vous pour un moment que les meres suivissent mes avis, qu'elles donnassent à leurs filles la meilleure éducation possible, qu'elles leur apprissent ou qu'elles leur fissent apprendre autant à penser & à parler, qu'à coudre & à avoir soin du menage: qu'en résulteroit-il? De cent filles, dix à peine trouveroient des maris & de ces dix à peine deux seroient heureuses. Non, Madame, tant que la plupart des hommes seront idiots, je ne connois pas de plus grand malheur pour les femmes que celui d'être sensées. Ou les hommes n'en voudroient

droient pas, parce qu'elles auroient le défaut d'avoir plus d'esprit qu'eux, ou, si mon avis venoit à être reçu, elles n'en voudroient pas, parce qu'elles les trouveroient trop forts. Mais un homme d'esprit ne pourroit-il pas prendre dix femmes d'esprit? Oui, tout cela est fort bon pour le discours; la polygamie a trop d'inconvénients pour que nous cherchions à l'introduire. Moi par exemple, je ne me possède plus, lorsque je me trouve avec une femme aimable; que feroit-ce donc si dix à l'envi charmoient mon cœur? Non, Madame, sans une forte d'égalité d'humeur, l'amour ne sauroit subsister. Que la plupart des filles grandissent donc sans avoir d'esprit, sans recevoir d'éducation pour ressembler mieux à leurs futurs époux. C'est assez que dans chaque pays on élève avec soin un petit nombre de filles, qu'en leur inspirant le goût pour les bonnes choses, on les rende aimables & sensibles, afin que les

hommes

hommes sensés trouvent des partis fortables. Pour notre Christiane, tant qu'elle sera sous les yeux de sa respectable mere & de sa bonne tante, je n'en suis nullement en peine. Par tant d'exemples, toujours plus instructifs que les préceptes, il sera facile de former son cœur & de le remplir de toutes les qualités qu'une femme a coutume de recevoir de l'innocence, de la sagesse & de la modestie. Mais la pauvre enfant, en remplissant l'espérance qu'elle nous fait concevoir, où trouvera-t-elle un mari, digne de la posséder? C'est ce que je ne saurois vous dire, quand j'y rêverois encore plus longtems. Adieu, Madame, portez-vous toujours très-bien &c.



L E T T R E X X X I I I .

A un ami.

J'ai été fort fâché contre votre imbécile de Chapelain, contre votre relation maligne & encore plus contre moi-même d'avoir été assez simple de me fâcher de l'ignorance de cet homme-là & de votre malignité, tandis que l'un & l'autre n'auroient dû que me faire pitié. Eh, que m'importe au fond que cet Inconnu me connoisse & me lise ou non? Et que m'importent enfin les mauvaises plaisanteries de cet autre? Revenu à moi-même, voilà ce que je me disois. Il veut apparemment te faire entendre que tu n'es pas un Auteur de la première volée. Eh bien, laisse le dire! sans doute il ne le croit pas.

Sed qui te vendit, Bibliopola putat.

N'en est-ce pas assez? Après avoir fait ces belles réflexions, je sens parfaitement que je ne suis plus fâché contre vous. Malgré cela

XIII

je

je ne veux pas que ma lettre soit plus longue que la vôtre; je ne vois pas pourquoi je vous écrirois plus que vous ne m'écrivez, étant pour le moins aussi grand Seigneur que vous. Votre lettre est de vingt-cinq lignes, & la mienne, en comptant le pentamètre pour deux, en a tout autant. Adieu. Il ne suffit pas que vous aimiez mes lettres, il faut encore les mériter par les vôtres. Comment trouvez-vous ces douceurs?

L E T T R E XXXIV.

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Madame, & je vous assure que cette politesse m'a fait rougir plus d'une fois. On ne sauroit pousser plus loin la négligence. Laisser passer dix ans sans écrire à une personne qu'on révère, c'est une faute inconcevable, & cependant je l'ai commise & j'en commettrai une
bien

bien plus grande encore si j'érois assez obstiné de vouloir excuser la première. Dans votre lettre vous ne m'avez pas fait le moindre reproche, & c'est là ce qui m'a fait le plus de peine. Contentez - vous de cette punition, & en vous rappelant que j'ai été dix ans sans vous écrire, rappelez - vous aussi que pendant deux ans, il ne s'est guere passé de semaine que je ne vous aye écrit une couple de fois, ni de mois, que je ne vous aye chanté une fois dans mes vers. Que Phylis m'excuse auprès de Mme. la Présidente. Il est certain que j'ai été un amant plein de soin & d'attention, c'est une gloire que vous ne pouvez me refuser. Au reste que vous ai - je donc dit dans toutes ces lettres, dans tous ces vers? Je voudrois bien le savoir. N'y a - t - il donc rien de plus finon que je vous aime? Il n'est pas possible! Je vous prie, Madame, en venant ici à la foire, de m'apporter ces lettres. Vous trouverez
les

les vôtres dans mon bureau aussi soigneusement gardées qu'un Savant garde ses précieux manuscrits : bien entendu pourtant qu'elles ne sont pas mal usées. La première année je les portai presque toujours sur moi par un excès d'amour. La seconde j'y fis des remarques ingénieuses, & la troisième je les ferrai plein de chagrin dans mon bureau, ayant appris que vous alliez vous marier. M. votre Epoux ne rira-t-il pas bien, en voyant avec quelle cruauté vous m'avez laissé soupirer ! Combien de tems n'a-t-il pas fallu vous prier de ne pas vous enfuir au milieu de mes piteuses jérémiades ? Trois mois entiers, je crois. Dans tous les romans du monde l'on ne trouveroit pas de pareilles anecdotes. Cela n'empêche pas qu'au bout de dix ans je ne vous baise encore les mains & que je ne sois avec la plus grande vénération &c.



L E T T R E X X X V .

Si je vous écris, Madame, ce n'est pas tant pour faire réponse à votre dernière lettre que pour vous dire que je l'ai reçue. J'ajouterois volontiers que je l'ai lue avec le plus sensible plaisir, si ce n'étoit pas trop décéler ma vanité de dire cela d'une lettre presque toute remplie de mes éloges. Mais pourquoi m'en défendre! Quelque modeste que je sois, ou que je souhaiterois d'être, je suis obligé de convenir qu'il n'y a point de louanges qui me flattent plus que celles que je reçois d'une femme comme vous, & qu'en général sans le desir de plaire à votre sexe, je n'aurois non seulement pas tant écrit, mais encore je n'aurois pas si bien réussi. Les deux poèmes dont vous parlez sont de moi. L'un des deux m'a plu à moi-même: mais, hélas! que rarement je goûte ce plaisir! J'ai tant de fois été obligé de chanter l'amour sans sentir l'amour,

que

que ce feroit un miracle si ces poèmes renfermoient quelque chose de plus que le ton de l'amour. . . . Quoi, ne vous féliciterai-je pas à ce renouvellement de l'année? Je suis presque tenté de vous détailler tout ce que je vous souhaite & tout ce que vous méritez: mais non, vous ne m'avez rien fait! Pourquoi vous punirois-je par des souhaits fastidieux! Adieu! soyez heureux & contents vous & votre Epoux. Je sens que ces vœux partent du cœur, & que la simple idée de votre bonheur me ravit de joie &c.

LETTRE XXXVI.

A une parente.

Ma chere cousine,

Mes regrets augmentent tous les jours de ne pas vous connoître personnellement, & quelquefois j'ai la vanité de croire, que vous n'êtes guere moins fâchée de n'avoir pas

encore fait ma connoissance. N'allez pas me troubler dans ces douces illusions. Ne me dites pas que vous savez contenter votre desir, en jugeant de moi par votre mari, comme d'un autre moi - même. Cette idée est fort ingénieuse; mais elle ne me plaît pourtant pas tout - à - fait. Votre mari est moi, nous avons il est vrai beaucoup de ressemblance, mais il s'en faut bien qu'elle soit parfaite. Moi, par exemple, je n'ai pas un seul de ses défauts; je suis bien plus doux que lui; je ne fais point de mauvaises plaisanteries sur mes amis, & je n'en médise jamais. Je suis fort ménager, & seulement ce que j'ai épargné dans ma jeunesse, fait un objet considérable. Au lieu que lui il ne pourra pas vous produire la moindre chose de ce tems-là. Cent fois je lui ai dit: Mon cher ami, mettez quelque chose de côté! Si jamais vous venez à vous marier ce sera de l'argent trouvé. Mais c'étoient toutes paroles inutiles!

Il n'en a toujours fait qu'à sa tête. Sans doute il n'en conviendra pas, si vous le pressez là-dessus : aime-t-on à convenir de ses défauts ? Pour amoureux il l'a été toute sa vie. Ne vous a-t-il jamais parlé d'une certaine Caliste ? . . . Mais je ne veux pas m'expliquer. Vous pourriez lui en vouloir, & c'est ce que je ne veux pourtant pas. Ce que je peux vous dire en confidence, c'est que jusqu'à cette heure il entretient avec ma sœur une correspondance illicite. Elle a déjà cinquante ans il est vrai : mais à quoi bon tant s'écrire ? Effectivement il écrit mieux que moi, il fait de meilleurs vers que moi, il a plus de sens que moi ; cependant avec tous ses beaux vers, avec toute sa sagacité, il n'est pas, (ne vous formalisez pas si je suis encore obligé de me louer moi-même) il n'est pas, dis-je, si gai, si poli, enfin si charmant que moi dans la société. Dernièrement encore une

Françoise me dit que de tous les Allemands

qu'elle avoit vus, j'étois celui qui avoit le plus de vivacité, celui, (ce sont ses propres paroles) qui étoit le moins pédant. Il n'est malheureusement que trop vrai que la plupart de nos Savants sentent toujours un peu l'école & qu'ils sont muets en compagnie; mais moi, quoique mes ennemis m'aient souvent reproché le contraire & qu'ils me le reprochent même encore avec assez de fondement, je suis si peu sujet à ce défaut, qu'il n'est pas jusque dans la compagnie des Belles de notre ville, que je ne sache prendre l'octave & avoir le dernier: assurément pour cela il faut de l'éloquence. . . . Si pour la figure je suis aussi bien que votre mari? C'est ce que je ne prétends pas dire. Au reste je me suis fait peindre en miniature, & tout le monde convient que dans mon portrait j'ai l'air tout-à-fait gracieux. Je prendrai la liberté de vous l'envoyer à la première foire de B***., afin que vous ap-
preniez

preniez du moins à connoître la physionomie de votre plus grand admirateur & de votre meilleur ami, afin que je sois dispensé de commettre la petite faute de me louer moi-même, afin de vous faire naître le desir de connoître ma personne & de vous porter à faire un voyage dans la Haute - Saxe. Soit dit en passant, ma chere amie, je suis assuré que vous vous plairiez si bien chez nous que vous pourriez fort bien oublier de vous en retourner.

En honne foi je pourois bien finir ici ma lettre, si je n'étois pas bien aise encore de vous dire que le présent ci - joint vient de moi. Ce n'est pas pour que vous me priiez d'être votre compere. Non. L'autre jour je dis à ma Belle - sœur : Ma sœur, je voudrois bien faire un petit présent à notre bonne amie de B***. que me conseillez - vous de lui envoyer ? Eh bien, me dit - elle, priez Mme. St***. de vous faire de petits bonnets, de

petits beguins, (que fais - je comment tout cela s'appelle) & envoyez cela à Louise ; elle en aura sans doute bientôt besoin. Son mari est trop négligent pour penser à ces fortes de choses. Ce sont là ses propres paroles. Enfin ce que l'on me dit je le fais. Ainsi je vous envoie ces marques de ma prévoyance, sans que je prétende que ce foyent des preuves de cette amitié & de cette vénération distinguée avec laquelle je suis &c.

LETTRE XXXVII.

*A Monsieur de S***.*

Mon cher S***.

Je n'ai rien à vous écrire, sinon que je n'ai rien à vous écrire. Car que je vous aime, que je vous estime, c'est ce que je vous ai marqué dix ans de suite. Je ne peux pas vous envoyer mes comédies, quand vous me
feriez

feriez mettre aux arrêts. Mais je pense vous tenir bientôt parole. Adieu, revenez des eaux en parfaite santé. Quant à moi je suis encore malade, & cependant j'écris. Oui, mon cher S***, si jamais vous remarquez qu'un de vos fils ait du penchant à être Auteur, faites - lui couper la main droite. C'est un malheur qui vaut mieux que l'autre. Je suis &c.

L E T T R E XXXVIII.

Au même.

Vous m'avez écrit une lettre charmante, & je ne faurois mieux vous en remercier qu'en y faisant réponse sur le champ. A présent je ne suis rien moins que fâché de ne vous avoir pas tenu parole & de ne vous avoir pas écrit le premier, car peut - être je n'aurois pas eu cette lettre. Je ne veux pas même vous dire

que j'ai été faire un tour dans les montagnes pour voir ma mere, & que par conséquent j'ai trouvé plus d'un obstacle qui m'a empêché de vous écrire. Mais ce qu'il faut que je vous dise, c'est que pendant toute la route j'ai été malade à faire pitié: car j'aime mieux votre commisération, que cette maxime fort sage en soi, qu'il ne faut pas se plaindre toujours.

Vous m'encouragez au nom des Belles de la Franconie de donner bientôt la troisieme partie de mes Fables & de mes Contes. Vous n'avez qu'à dire hardiment à ces aimables personnes, que je ne suis pas prêt à franchir le pas: que j'aime bien mieux m'exposer innocemment à leur colere, que de risquer à perdre leurs suffrages en publiant une troisieme partie. J'ai déjà jeté au feu plus de la moitié des pièces que je vous ai lues autrefois: c'est un sacrifice que je me dois à moi-même. Eh, ne vaut-il pas mieux ne rien
produire

produire que de surcharger le public d'ouvrages imparfaits. Vous n'ignorez pas d'ailleurs que je suis obligé de donner aujourd'hui mon tems à des travaux bien différents de ceux qui m'ont fait connoître dans le monde, ou dans les boutiques des Libraires, & qui veut bien écrire, ne peut ni ne doit jamais écrire beaucoup. C'est une vérité effrayante ! Prenez mon parti auprès de ces Belles ! Un mot dit en ma faveur de votre part, fera plus d'effet qu'un volume de mes ouvrages. Dites-leur enfin ce que vous pouriez écrire vous-même si vous vouliez vous en donner la peine, & ces Dames pourront fort bien se passer de la continuation de tous mes écrits. Et surtout revenez bientôt. Vous n'êtes pas fait uniquement pour les Belles de Darnstadt ; non, à Leipzig & à trois lieues à la ronde il en est plusieurs qui vous attendent : de ce nombre sont aussi plusieurs amis & surtout votre cher &c.

LETTRE

L E T T R E X X X I X .

Ma chere Cousine,

J'ai reçu votre double présent. Il regne dans votre maniere de broder ce goût exquis qui regne dans vos lettres & dans vos entretiens, & je croirois commettre une injustice de vous taire plus longtems mes éloges. Il suffit, vous m'avez fait présent de vos productions, qu'y a-t-il de plus juste qu'à mon tour je vous fasse présent des miennes? Pour deux broderies de vos mains, je vous envoie deux livres des miennes, un cathéchisme & un roman. Si celui-ci vous pervertit, celui-là ne manquera pas de vous convertir. Vous riez? Voudriez-vous me dire par-là, que je prends des soins fort inutiles! que mon roman même est un vrai cathéchisme! Eh, eh, Cousine, ce rire est un peu caustique! On n'a pas encore fait contre moi de critique si mordante. Allez, je vous le pardonne, parce
que

que je ne fais pas sur le champ de moyen pour me venger. Nous sommes proches parents . . . , & qui fait, si vous avez tout-à-fait tort. N'y pensons plus. Adieu. Mille amitiés à Mme. votre mere & à Mlle. votre sœur, &c.

L E T T R E XL.

A une amie.

Permettez-moi, ma chere amie, avant d'entrer en matiere, de vous donner en esprit une douzaine de baisers; votre mari ne fauroit le voir, & quand il auroit assés de pénétration pour cela, il ne peut pas nous en empêcher. Ces baisers donnés & reçus, je vous dirai que je vous aime de tout mon cœur, & que j'attends la même chose de votre ame douce & honnête. Ah, que ne sommes-nous déjà au printemps! Je veux passer tout le mois de mai

avec

avec vous. Oh, comme nous causerons, comme nous lirons, comme nous badinerons, comme nous nous promènerons, comme nous nous réjouirons d'être ensemble & de pouvoir nous embrasser ! Oh, comme nous aurons du plaisir à nous reposer sur la verdure, à cueillir des fleurs, à nous en faire des guirlandes, à rendre grâces au ciel pour tous les plaisirs du printems ! Oui, voilà ce que nous ferons ! Mais votre mari, que fera-t-il pendant ce tems-là ? Votre mari ? Eh bien il n'a qu'à venir avec nous s'il n'a rien à faire. D'ailleurs il peut bien rester à la maison & composer en attendant quelques pièces de prose ou de vers pour nous en faire la lecture à notre retour & pour mériter par là nos suffrages. Quand on se porte bien, l'on doit travailler, & quand on a autant de génie que votre mari, l'on doit travailler pour deux, tandis qu'un Poète malade & une femme aimable doivent s'annuser pour trois. Mon Médecin

decin m'a expressément recommandé de prendre les eaux en votre compagnie ; & si ce n'a pas été mon Médecin, ç'a été mon cœur, & je suis fort docile aux conseils de l'un & de l'autre. Vous ne risquez toujours rien de tenir vos poulets prêts. N'engraissez vous pas aussi des veaux ? L'on dit que c'est une viande excellente pour la santé. Encore une chose, ma chere amie, où voulez-vous que je couche ? Surtout que ce ne soit pas dans une chambre où il y a des souris. J'aime mieux avoir autour de moi des oursons, que ces petits monstres aux pieds agiles. Il n'y aura point de Revenans à votre maison de campagne ? *) En tout cas, j'emporte avec moi

*) M. Gellert fait allusion ici à un de ses Contes intitulé *le Spectre*, dans lequel un homme, vient à bout de chasser de sa maison un Revenant par la lecture d'une froide tragédie.

moi une ample provision de méchants vers avec lesquels je me fais fort d'expulser les esprits à dix lieues à la ronde. Plusieurs de mes amis se sont déjà offerts d'être de la partie; je suis fort tenté de n'amener personne avec moi. Je ne saurois vous dire pourquoi; mais je sens fort bien que nous n'avons pas besoin de compagnie. Votre mari d'ailleurs pourroit se formaliser si tant de gens étoient spectateurs de notre familiarité.

Ah que tout cela fera charmant! Mais, ma chere amie, il y a encore deux mois d'ici là; encore s'il n'y avoit que deux jours! Au reste, ne vous en fâchez pas, il faut que je vous donne encore un baiser: à force d'écrire je me sens tout affoibli. Vous n'aurez qu'à me le rendre si votre mari y trouve à redire. Faites - lui bien mes amitiés & dites lui que j'aime autant la lecture de ses ouvrages que celle des écrits de Mosheim, afin qu'il n'ait

n'ait point de rancune contre moi. Je suis à
jamais votre bon ami,

L E T T R E X L I.

D'un ami à l'Auteur.

Vous savez sans doute que c'est aujourd'hui
le cinq de mai & que vous m'avez promis de
passer tout ce mois avec nous à la campagne?
Je vous rappelle donc votre promesse, ou plu-
tôt le plaisir que vous vous devez à vous
même. Je vous invite de nouveau, au nom
de ma chère femme, au nom de la maligne
Doris, au nom de l'amitié, de l'amour & du
mois de mai.

*Pour charmer les coeurs honnêtes, tu souris, ô
Mai, au milieu de la nature embellie! Plein d'une
douce sérénité, je te vois, au sein de toutes ces cam-
pagnes, parer pour des amis qui savent te goûter,
la petite campagne, aujourd'hui mon partage.*

L. P.

K

Venez,

Venez, vous trouverez tout ce que vous pouvez attendre des charmes du printems & de l'hospitalité d'une femme gracieuse. Oh quelle mine irrésolue vous nous faites? C'est exactement la mine des payfans à qui leur *gracieux* Seigneur fait annoncer une corvée, ce n'est pas celle d'un ami que ses amis invitent à une partie de plaisir. Avec vos tristes livres! Que dans votre vie vous étudiez quelques jours de plus ou de moins, le meilleur des mondes n'y perdra pas grand' chose. Vous savez beaucoup trop de choses, vous & bien d'autres, pour que je puisse m'imaginer que l'amour des sciences & celui du bien public, foyent les seuls motifs de vos veilles; l'orgueil philosophique y a plus de part que le reste. . . . Soit dit en confidence, tout ce passage, depuis *oh quelle mine irrésolue*, m'a été dicté par ma femme. C'est en même tems une satire contre moi, j'en jurerois! Je voudrois bien m'en fâcher, mais je ne saurois.

faurois. En me disant cette plaisanterie, elle m'a jeté un regard dans lequel il y avoit plus de tendresse qu'il n'y a de malignité dans dix satires. C'est toujours cette femme que je ne faurois me souhaiter meilleure & qui vous aime comme son frere, à condition, toutefois que vous viendrez nous voir. Elle a déjà donné ordre à notre Christophe de tenir tout prêt pour samedi, de bien soigner les chevaux d'aujourd'hui à demain, de mettre son habit des dimanches, de vous aller chercher à Leipzig, de ne pas beaucoup vous parler, de lire votre intention dans vos yeux, &, en vous amenant ici de bien prendre garde que vous ne sautiez hors de la voiture au milieu du chemin & que vous ne retourniez à pied à la ville. Ce Monsieur est donc bien singulier? lui demanda Christophe. Oui, reprit ma femme, il est aussi singulier que bon, delà vous devez redoubler d'attention: enfin c'est le Monsieur

dans les écrits duquel vous lisez toujours les dimanches. Ici Christophe tira le pied, en disant qu'une année de gages ne lui feroit pas tant de plaisir que de mener ce Monsieur. Ainsi samedi vers midi vous le verrez paroître à votre porte dans ses plus beaux atours & avec le plus profond respect. Pour nous, nous vous attendrons vers le soir dans la petite allée, nous nous recevrons à bras ouverts & la table servie. M. R***. vous fait des compliments tout - à - fait tendres. Le printemps a produit une grande révolution dans son caractère.

Ce fier Mortel que cent fois nous avons entendu abjurer l'amour, passe désormais ses jours dans les plaintes & dans les soupirs. Il fuit la gaieté & l'enjouement, il ne cherche que la solitude des forêts. O Mai! où est sa fierté? Il aime.

Oui, il aime tout de bon. Devinez un peu qui? Vous ne le devinez pas. C'est la
jeune

jeune Veuve. Secondée par le printems elle a renversé tout le système de son cœur si fier de sa liberté. Il veut absolument l'épouser, & je ne m'y oppose pas; ni vous non plus sans doute. Cependant elle est encore trop Veuve pour l'écouter de huit jours d'ici. Venez, apportez-nous quelque chose à lire, une humeur enjouée, un cœur ouvert. Je suis &c.

L E T T R E XLII.

*A M. le Baron de G***.**De la Campagne.*

Je suis toujours bien fâché que vous ne foyez pas venu à la Campagne avec moi. Je me plais infiniment à la terre de Mme. de K***. & je m'y plairois encore davantage, si j'étois moins bien servi, si j'étois couché moins mollement, & si l'on faisoit un peu moins bonne

K 3 chere.

chère. La Dame du château est la personne la plus obligeante du monde. Son visage est aussi ferein que la campagne qu'elle habite, & Mademoiselle sa fille pourroit se passer de la moitié de ses attraits & de ses aimables qualités, & s'attirer encore l'envie de son sexe & le respect du nôtre. Vous conterai - je comment je passe ici la journée? Mais pourquoi vous le demander! Vous me l'avez ordonné, je vous l'ai promis, & il manqueroit quelque chose à mon plaisir si vous m'empêchiez de vous en faire la description. Armez-vous donc de patience, mon cher Baron! Car aujourd'hui je me sens une furieuse envie de causer.

Je couche dans une chambre qui d'un côté donne sur la cour, de l'autre sur le jardin & sur les champs. Dès six heures du matin je suis à la fenêtre, d'où je promène des regards avides sur les vergers & sur les campagnes que l'automne a coloré d'une teinte
plus

plus foible. Ici la vaste étendue du ciel, dont à la ville nous avons une idée si bornée, est pour moi un nouveau spectacle. Immobile à ma fenêtre, je m'oublie pendant des heures entières à contempler & à réfléchir. Après ces moments délicieux & tout enyvré des émanations du matin, j'ouvre ma porte pour appeller un domestique ; mais je ne fais pas assez heureux pour n'en avoir qu'un. Non, il y en a au moins trois qui accourent à perdre haleine & veulent à toute force être à mes ordres : si je m'adresse à l'un pour lui demander quelque chose, l'autre trouve mauvais que j'aye moins de confiance en lui. Enfin bon gré mal gré il faut me laisser habiller.

Au milieu de ces occupations je reçois la visite de cinq à six levriers caressants, avec lesquels j'entre dans une espece de conversation, sachant qu'ils ne me répondront point. Le chasseur cependant me raconte leurs exploits à la chasse, me fait la description de

toute la contrée, & me marque ses regrets de ce que je n'aime pas à courre le lievre. Lui ayant fait entendre une couple de fois qu'il falloit avoir quelque pitié des bêtes, il s'est informé secrètement à Madame si je n'étois pas de la secte des *Pietistes*.

Le café venu, je prends un livre, j'affecte un air d'érudition, & dans l'instant mes domestiques disparoissent. Les livres dont je me suis munis sont Terence, Horace & Greffet. Croiriez - vous qu'à la campagne je trouve dans ces Poètes bien plus de beautés qu'à la ville? Eh, pourquoi ne le croiriez - vous pas. La nature qui les inspiroit, est ici elle-même leur interprête. Elle les explique, à la vérité moins doctement, mais bien plus agréablement que les plus célèbres Commentateurs. La description d'une belle vue, le tableau de l'innocence & de la liberté de la vie champêtre, me charment doublement, lorsque je les compare avec la nature. Les autres beautés des

Poètes

Poètes m'affectent plus ici qu'au milieu du tumulte de la ville, ici où les charmes rustiques de la campagne me rendent l'esprit plus ouvert, le goût plus vif & plus délicat. Ce matin l'Eunuque de Terence m'étant tombé entre les mains, je me suis mis à le lire; mais pendant toute une heure je n'ai lu que jusqu'à la fin de la seconde scène, tant l'aimable naïveté qui y regne m'a occupé délicieusement. Je ne saurois qu'y faire, il faut absolument que je vous rapporte une partie de l'apostrophe de Parmenon à son maître amoureux: c'est un morceau charmant.

Et quod nunc tute tecum irritus cogitas:

Egone illam? quae illum? quae me? quae non?

sine modo:

Mori me malim: sentiet, qui vir siem.

Haec verba me bercule una falsa lacrumula,

Quam oculos terendo misere, vix vi expresserit,

Restinguet: & te ultro accusabis, & ei dabis

Ultro supplicium.

„Pour ce que vous dites en vous-même
„présentement que vous êtes irrité : Moi, j'irois
„la voir? elle qui m'a préféré mon rival?
„qui me méprise? qui ne voulut pas hier me
„recevoir? Laisse-moi faire, j'aimerois mieux
„mourir; je lui ferai bien voir qui je suis.
„Tout ce grand feu sera éteint dans un mo-
„ment par la moindre petite larme feinte
„qu'elle fera sortir de ses yeux avec bien de
„la peine & en se les frottant bien fort : vous
„serez le premier à vous blâmer & à lui faire
„telle satisfaction qu'il lui plaira. *Traduction*
„de Mme. Dacier.“

Ouais ! me semblez-vous me dire, pour-
quoi avez-vous justement extrait ce morceau.
Ne seroit-ce pas une malice de votre part.
Une malice ? Non, Monsieur le Baron ! Mais
vous n'avez qu'à interroger votre cœur, vous
verrez qu'il n'y a rien de plus vrai, rien de
plus juste que ce passage. Eh oui, dis-je tout
haut en le lisant, oui, *une petite larme feinte*

Je vois la jeune personne, elle se frotte les yeux, & même *bien fort*. A merveille! La petite larme ne veut pas sortir; mais il faut qu'elle sorte. Et voilà cette même larme qui éteint tout le feu des discours emportés de Phédria: tout dans un moment. C'est ainsi que je me disois à moi même, fort mortifié de n'avoir pas autant de génie que Térence. Pardonnez cette épisode de college. Je vais quitter mes livres pour courir à d'autres amusements.

Quand j'ai assez lu je vais faire ma cour à Mme. de K***. & à Mlle. sa fille. Je les trouve pour l'ordinaire un livre à la main, ou occupées à régler les comptes avec le Concierge. Tout le monde s'empresse à me sourire, jusqu'à ce Concierge, qui, ayant servi vingt ans en qualité de Maréchal de Logis, compose sa physionomie terrible, pour me faire une mine gracieuse. C'est pendant cette heure, tems à peu près que je passe dans
l'appar-

l'appartement de Madame, que je mérite proprement la permission de me divertir à la terre. Je m'entretiens avec elle, & notre conversation roule ordinairement sur l'éducation de son fils, l'espérance de sa maison. Vers l'heure de midi, je me place au milieu de la cour dont la partie supérieure est pavée & entourée d'un treillage. Je sonne une petite clochette, aussitôt il arrive . . . qui croiriez - vous? une troupe de volatiles accourt & vole au son de ma clochette. Je donne à manger aux poules, aux dindons, aux canards, aux oies, aux pigeons, le tout pêle-mêle, & je fais le dénombrement de mes peuples. La seule nation des pigeons est presque innombrable. Ensuite je vais à la volière visiter dans leurs cellules les perdrix, les cailles & les petits des pigeons. Spectacle charmant! Ici une mere donne à manger à ses enfants; là une autre fait éclore un petit monde encore à venir, tandis que son époux l'invite à
quitter

quitter le nid & à lui céder la place, pour lui faire reprendre des forces en prenant de la nourriture; d'abord il la prie d'un air doux & caressant, puis il lui parle d'un ton grave & impérieux, & si elle ne veut pas encore s'écarter de son devoir, il lui commande en maître, il se tourne dix fois en cercle, il feint de ne vouloir plus la regarder, & il veut pourtant lui laisser la liberté de sortir insensiblement du nid. De là je vais dans les écuries & dans les étables, & partout je vois regner l'ordre & la propreté, partout je vois qu'il en coûte de la peine pour payer les bêtes de l'utilité que l'homme en retire.

A midi on sonne la cloche des gens de la ferme, & jamais je ne suis plus ravi que quand je vois, sans être remarqué, une troupe de valets & de servantes qui ne respirent tous que la joie, entourer une grande table & manger avec appétit. Si ces gens-là ne
sont

font pas d'ailleurs aussi heureux que leurs maîtres, ils le font certainement à table. Chez eux tout mange, tout parle à la fois. Ils forment deux rangs : d'un côté font assis les hommes, de l'autre les Belles du village. Un pain de la largeur de la table est consommé en moins d'une demi-heure. Vous pouvez bien vous imaginer que parmi ces personnes des deux sexes il se trouve des cœurs tendres & que le valet en voulant regarder dans le plat, s'oublie par fois & fixe les yeux noirs de sa maîtresse. Hier c'étoit la foire d'une petite ville du voisinage. De tems immémorial ils ont le privilege de partir, dès une heure pour aller à cette foire. On étoit à table dans toute l'élégance de la parure; d'un air triomphant chaque valet portoit sur son chapeau un ruban de la même couleur que sa Belle le portoit dans ses tresses. Leur table étoit garnie de quelques plats de pigeons. Tout en ce jour respiroit la liberté

& le

& le sentiment. Les filles demandoient en badinant à leurs galants qui payeroit la foire à l'autre, &, pour décider la question par le fort, ils rompoient ensemble l'os de la clavicule du pigeon. Les amoureux présentoient ordinairement la plus grosse moitié à leurs maîtresses, & celles-ci durant ce jeu avoient soin de s'incliner si avantageusement par dessus la table que leurs adorateurs oublioient leur victoire ou pouvoient bien l'oublier.

Car les Belles, bien qu'élevées au village,
Sont comme les Belles de la ville.

Au milieu de cette jeunesse est assis un homme déjà sur son retour, *cen pius Aeneas*; cet homme, qui travaille pendant toute la journée, est chargé pendant la nuit de la garde du château. On ne commence à manger que lors qu'il a pris sa place, & dès qu'il se leve, toute la troupe, composée de plus de vingt personnes, suit son exemple.

Lors

Lors qu'ils ont de la viande, ce qui arrive trois ou quatre fois par semaine, il ne mange que la moitié de sa portion & porte l'autre à sa mere, agée de quatre - vingt - dix ans. Et c'est pour entretenir cette mere qu'il est Garde - nuit; car il a *un gros* par nuit, somme exorbitante! Mais pour ce *gros* le bon homme est non seulement obligé de veiller depuis dix heures du soir jusqu'au jour, mais encore de prier Dieu & de chanter sans cesse des cantiques, afin qu'on sache qu'il est sur pied. Il faut enfin que cet homme veille & prie pour tout le village & pour tous les hameaux d'alentour. Il fait en effet tout le psautier & tout le livre des cantiques par cœur. Et je crois, relativement à sa fonction, qu'il seroit plus aisé de trouver dix bon Baillis pour cette seigneurie, qu'un seul bon Garde - nuit. Encore qu'il dorme peu, qu'il travaille beaucoup, il est cependant robuste, content & l'affabilité même. Vous me pardonnerez bien de
m'être

m'être si longtems arrêté à la description de cet homme. Et n'êtes-vous pas de mon sentiment qu'il mériterait mieux d'être immortalisé que bien de nos Illustres qui s'admirent dans leurs portrait gravé à la tête de leur vie qui seule forme un gros in quarto.

Quand les gens de la ferme ont mangé, nous nous mettons à table, & quoique Madame, par complaisance pour moi, ait abrégé le dîner d'une heure, nous ne laissons pas d'y rester encore deux heures. Pendant le repas je suis tout à Madame, & après le repas, pour couper court, je suis tout au jardin, aux échecs & au clavecin. La soirée, depuis huit heures, est toute pour moi. Alors je fais encore quelques lectures, & c'est ainsi que la journée se passe. Ce qu'il y a de plus essentiel pour moi, c'est que les huit jours que j'ai passés ici, je me suis parfaitement bien porté. C'est là un bonheur bien rare, bien grand pour moi.

Il me semble que vous voilà assez instruit de mes amusements rustiques, & plus peut-être que vous ne voudriez. Cependant il faut que je vous raconte encore une plaisante aventure qui m'est arrivée, à l'occasion de la police ecclésiastique de ce canton. Celle-ci est très-tyrannique. Dimanche passé j'allai seul à l'église, parce que Madame avoit du monde. Sans être connu de personne, je m'assis à côté du premier paysan. Un Candidat en théologie étant monté en chaire, prit pour texte l'Evangile des lys des champs & fit là dessus un sermon à faire trembler. Philosophe si jamais il en fut, il expliqua aux paysans ce que c'est que de semer & de moissonner. Le sermon fit sur moi son effet naturel: un doux sommeil s'empara de mes paupières. Mais dans cette église l'on n'a pas la liberté de dormir à un méchant sermon. Mon voisin me réveilla bien vite en me poussant assez rudement & en me disant: *Le Garçon vient!*

Je

Je ne savois ce qu'il vouloit me dire, & je croyois, parce que le prédicateur venoit de prouver par un passage de Cicéron que personne ne pouvoit se vanter d'être riche, à moins d'avoir des biens assez considérables pour pouvoir en entretenir une armée, je croyois, dis-je, qu'il me réveillait pour ce docte passage. Ainsi je me rendormis comme si de rien n'étoit. Un moment après je me réveillai une seconde fois, ayant reçu sur la tête un coup assez bien asséné, & je vis devant moi un jeune payfan, tenant en main une longue gaule. Il me fit de la mine une verte réprimande. Je compris bien alors ce que mon voisin avoit voulu me dire. Ce jeune garçon, armé de sa lance, avoit le droit de parcourir l'église & de réveiller les gens. Tout honteux, j'aimois mieux encore entendre un mauvais sermon que de me laisser frapper sur la tête à la vue de toute une commune. Le petit payfan ne rira-t-il

pas de bon cœur, lors que, dans quelques jours d'ici, il verra le Monsieur à qui il a fait si bien sentir son autorité, traverser son village dans le carosse de Madame? Vers la fin de la semaine je serai sûrement de retour à Leipzig. Mais si vous voulez encore nous venir trouver, je resterai jusqu'à la semaine prochaine, & je m'en ferai un nouveau mérite auprès de Madame & de Mademoiselle. Si j'étois de vous je viendrois!



LETTRES FAMILIERES
DE
M. GELLERT.

Seconde Partie.

THE

AMERICAN

AND

EUROPEAN

RECORD

OF

THE

LETTERS

DE

M. G. E. L. E. R. T.

Second Edition

NEW YORK

1873

1873



LETTRE I.

*A M. de V***. Conseiller de l'Accise.*

Leipzig, ce 30. Juin 1756.

Mon cher ami,

Le Roi m'a fait payer soixante écus pour l'accise, & cependant le Roi ne me connoît pas. A qui en ferai-je mes remerciements? Au Roi, qui ne me connoît pas? Au Ministre, qui ne me connoît pas non plus? Ou bien, au Conseiller de l'accise qui me connoît? A ce dernier, je pense. Je n'aime pas autrement l'argent, il faut avouer pourtant que ces soixante écus me font un plaisir infini. Longtems avant moi une jolie femme dans Terence en a dit la raison:

*Gratum est donum non tam per se, quam quod
abs te datum est.*

Ce compliment dans la bouche de la belle Thaïs, n'étoit qu'une fine galanterie ; & il sera dans la mienne le remerciement le plus vrai & le plus sincere. D'ailleurs rien n'est plus à sa place qu'un Professeur remercie son Mécène ou son ami en grec ou en latin. La bonne chose, mon cher de V***, d'avoir des auditeurs, parvenus au maniement des finances ! — — Pour vous, quand même vous n'auriez pas entendu mes leçons publiques sur le style, vous auriez toujours bien écrit, mais pour moi, avec tout mon style & toutes les tournures ingénieuses que j'aurois employées dans mon mémoire, je ne ferois jamais venu à bout de persuader le bureau de l'accise de me remettre soixante écus que ma discrétion & mon amour pour le bien public m'ont fait demander six ans plus tard que je n'aurois dû. Je ferois le plus ingrat des hommes, si, lorsque vous enverrez votre fils à l'Université, (dépêchez - vous de vous marier,

marier, je deviens vieux) si, dis-je, j'acceptois des honoraires pour lui enseigner la Rhétorique. Il est certain, mon cher ami & ancien auditeur, qu'en me faisant expédier cet ordre, vous avez payé pour tous vos descendants. Vous verrez que l'Historien de ma vie, quand il sera à l'année 1756, ne manquera pas de rapporter l'anecdote suivante:

„Notre Auteur, soit par discrétion, soit
„par négligence, ayant été six ans sans ré-
„clamer l'argent qui lui revenoit pour l'ac-
„cise, essuya un refus la première fois qu'il
„en fit la demande, son nom n'étant pas
„connu à Dresde. A une seconde requête,
„un de ces Messieurs du bureau, assura avoir
„entendu dire que cet homme avoit plus de
„cent mille écus de biens, & qu'il étoit
„suspect à l'accise pour fait de contrebande.
„Heureusement pour lui, M. de V***, Con-
„seiller de l'accise étant survenu, apprit à
„ses Collegues quel étoit cet homme.“

Belle anecdote, qui m'a fait oublier de vous remercier de vos bontés; mais cette anecdote fera mon remerciement.

Vous êtes donc mon auditeur, mon ami, mon protecteur, vous êtes mon mérite, ma réputation, ma gloire: vous êtes tout cela, envisagé sous différents points de vue. Enfin, vous êtes mon Roi, mon Ministre, mon Ordonnateur. Avec quelle amitié & quel respect, avec quelle affection & quelle soumission, ne dois-je pas être à jamais &c.

LETTRE II.

De M. Rabener, à M. Gellert.

Dresde, ce 18. Janvier 1757.

Mon cher ami,

Je cherche ma gaieté, & je sens que pour la retrouver il faut que je m'entretienne avec vous. Que faites-vous, mon cher Gellert? Des élégies? Hm! il ne seroit pas trop édifiant

nant qu'un Philosophe tel que vous se laissât abattre par les malheurs du tems. Je me flatte du moins que votre santé est bonne: pour moi, je me porte bien & je voudrois de tout mon cœur que mes amis ne fussent pas plus malade que je ne le suis.

L'on vient de m'assûrer que le Roi de Prusse a donné ordre que votre pension vous fût exactement payée. Que ce Roi notre ennemi m'a paru grand au moment où j'ai reçu cette nouvelle! La joie que j'en ai ressentie m'a fait oublier qu'il me retenoit mes propres appointements.

A propos de sa Majesté prussienne, n'avez-vous pas entendu dire que j'allois entrer à son service? Ici la cour & la ville le disent: mais la cour & la ville disent un conte. Je ferois moins aujourd'hui que jamais une démarche qui, dans les circonstances actuelles, auroit plus l'air d'une désertion qu'un changement permis d'une meilleure fortune. Je
vais

vais vous donner la clef de cette énigme : je suis extrêmement lié avec plusieurs Officiers & Employés prussiens, en qui j'ai trouvé du goût, de l'érudition, un cœur droit & les procédés du monde les plus honnêtes.

J'ai vu le Prince Henri, il m'a fait l'honneur de s'entretenir avec moi pendant plus d'un demi-heure ; il me paroît faire assez peu de cas de la Langue & de la Littérature allemandes. J'ai disputé à ce sujet vivement avec lui, c'est à dire autant que la décence me le permettoit ; mais il fait grand cas de vous, mon cher Gellert, & cela me lui feroit pardonner des torts & des erreurs bien plus considérables. Il connoissoit le Poète Gellert, je lui ai appris à connoître Gellert, l'ami des hommes, & pour ma récompense je lui ai dit fierement que ce même Gellert étoit le plus ancien de mes amis : car même auprès des Princes je fais vanité de l'amitié que vous avez pour moi. Vous vous imagi-

nez bien que j'ai parlé en patriote à ce Prince aimable, & que je lui ai fait des objections auxquelles il ne s'attendoit pas: j'en ai de bien plus fortes encore, mais je les réserve pour le Roi.

Depuis quinze jours je suis en traité avec sa Majesté prussienne; il s'agit de savoir par qui je lui serai présenté. Le Marquis d'Argens m'a témoigné qu'il s'en chargeroit avec plaisir: mais pourquoi faut-il que ce soit un François qui, dans le sein de l'Allemagne, fasse connoître un Auteur allemand à un Roi allemand? En vérité, mon cher Gellert, cela me donne de l'humeur. Je me suis fait excuser auprès de M. le Marquis sous prétexte que je n'étois pas assez fort dans le françois pour lui parler & encore moins pour parler au Roi. M. le Baron de Coccejus est dans cette affaire notre Aide-de-Camp. J'ai écrit à ce sujet à M. le Baron, „que j'étois bien „fâché de ne pouvoir pas accepter la proposition

„sition que M. le Marquis d'Argens avoit la
„bonté de me faire; qu'il étoit trop François
„& moi trop Allemand; que je craignois ce-
„pendant que mon refus ne me privât de
„l'honneur d'être présenté au Roi; que je le
„conjurois de ménager les choses de façon
„que M. le Marquis ne crût pas que j'étois
„tout - à - fait barbare; que j'avois pour cet
„Homme de lettres d'autant plus d'estime,
„qu'il étoit peut-être le seul de sa nation qui
„nous permit à nous autres Allemands, d'a-
„voir de l'esprit; mais que je craignois de
„l'incommoder, & que c'étoit-là la seule rai-
„son qui m'empêchoit de m'adresser à lui.“
Enfin, mon cher Gellert, ce ne sera pas le
Marquis d'Argens qui me mettra aux pieds
du Roi. Ce Prince a été informé de mon
procédé, & il a eu la bonté de l'approuver.
Le grand Frédéric veut me parler: il veut
même, (la postérité le croira-t-elle?) il veut
me parler allemand. Auguste parla-t-il ja-
mais

mais à Horace dans sa langue traînante & dure? Oh non, jamais; car le grec étoit la langue générale de la cour & de la ville: il n'y avoit que la populace & les sombres pédants de Rome qui parlaient latin. Ainsi il est décidé dans quelle langue le Roi veut me parler. J'attens tous les jours ses ordres pour lui être enfin présenté.

Oh, que j'aurai de plaisir à m'entretenir en allemand avec sa Majesté? Que de savants & spirituels Brandebourgeois je lui ferai connaître, des hommes qui valent bien les François qu'il attire à sa cour! . . . Je sens mon courage renaître & s'enflâmer, toutes les fois que je pense que je vais plaider la cause de ma langue & de ma nation en présence du plus vaillant Roi de notre âge. Ah que ce Roi n'est-il notre ami! Mais je fais bien que c'est là prêcher un scandale aux Brandebourgeois & une folie aux François.

Voilà,

Voilà, mon cher Gellert, ce qui a donné lieu de croire que j'étois entré au service de sa Majesté prussienne. Il faut que je vous dise encore qu'il y a un an que le Roi étant à Potsdam, dit qu'il avoit envie de m'attirer à son service; de sorte qu'il se peut fort bien que quelques uns de ses Officiers s'imaginent que sa Majesté me fera encore les mêmes offres. Pour moi je ne le crois pas, & je suis même fort éloigné de le souhaiter; car plus ce Monarque mettroit de bonté dans ses invitations, plus je serois embarrassé pour lui annoncer ma résolution sans l'offenser. Je l'avoue, le Roi de Prusse est de tous les Rois excepté le mien & un autre que je n'ai pas besoin de vous nommer, celui auquel je desirerois le plus de parler. Mais quand je pense au jugement qu'on en porte déjà ici, & à l'impression desavantageuse que cela peut faire un jour contre moi, je retracte mes vœux,

je

je me tais, pour ne rien dire de plus de ces soupçons injurieux.

Embrassez - moi, mon bon ami, embrassez mille fois votre babillard. Je me flatte que pendant tout le tems que vous avez mis à lire cette longue lettre, vous n'avez pensé ni au Colonel de Manstein, ni à vos vapeurs hypocondriaques.

J'oubliois de vous instruire d'un trait assez plaisant: vous seriez - vous jamais imaginé que notre Gleim auroit un jour envie d'écrire l'histoire de la présente guerre & de célébrer les nouvelles victoires de son Roi? Gleim, cet ami des hommes, de la joie & du vin, entreprend de propos délibéré de tracer le tableau d'une guerre sanglante & de la destruction de tant de milliers d'hommes qui aimoient, comme lui, à boire, à badiner, à jouir. Je lui ai fait dire par M. E**., un de ses amis & des miens, que je ne lui pardonnerois ce projet qu'à condition qu'il mettroit

toute cette guerre en vers anacréontiques, & qu'il diviserait les événements tragiques en couplets de chansons à boire au lieu de les diviser en chapitres.

Dites-moi, mon ami, d'où vient que les Rois aiment tant à avoir des Poètes pour célébrer leurs exploits. . . . Pourquoi ne me prennent-ils pas pour leur Héraut? Mais peut-être craignent-ils que l'éloge historique de leurs faits immortels ne devienne la cinquième partie de mes Satires. Adieu, mon tranquille, mon pacifique, mon bon ami &c.

LETTRE III.

Réponse de M. Gellert.

Leipzig, ce 28 Janvier 1757.

Ma pension, Rabener! Non, on ne me la paye point. J'ai ferré, sans la moindre émotion, mes quittances qui m'ont été renvoyées

de Meissen. Cela ne me chagrine pas, quoiqu'à la vérité je n'en sois pas plus content. Si je pouvois acheter à ma patrie la paix & des tems plus heureux par la perte de cent écus par an, moi qui n'ai plus rien dès que je ne peux plus travailler, oh je les sacrifierois de grand cœur.

M. B***. m'a fait proposer par M. C***, si je voulois être employé à l'éducation du Prince Royal; mais, mon ami, tant que je ne ferai pas forcé par le manque de subsistance de quitter ma patrie, je croirai toujours que c'est un devoir pour moi d'y vivre, quelque malheureuse qu'elle soit. Vous pensez de même, & je vous en félicite. La Saxe, (permettez que je le dise) la Saxe perdrait trop en vous perdant: un homme propre aux affaires, utile à l'Etat, un Auteur! Oh il faut qu'il reste avec nous!

Quant à moi, je suis bon tout au plus pour quelques jeunes gens. Accoutumé à une

vie sédentaire, accablé d'infirmités & me voyant sur le bord de ma fosse, je n'ai rien de mieux à faire qu'à rester où je suis. Je ne desire plus que la retraite & de laisser un bon livre de morale après ma mort.

Vous m'avez honoré comme je le mérite, en disant au Prince Henri que j'étois votre plus ancien & votre meilleur ami : pour ma considération, je lui aurois dit la même chose. Oui, je regarde comme le bonheur de ma vie, d'avoir mérité que Rabener, Gærtner, Schlegel, Cramer, Giesecke m'aient accordé leur amitié. Cela me fera autant d'honneur chez la postérité qu'il a été glorieux pour Racine d'avoir eu Moliere & Boileau pour amis. La présente époque, n'en doutons pas, ne fera pas moins remarquable dans la Littérature allemande, que ne l'a été l'époque de Boileau dans la Littérature françoise.

Allez

Allez toujours voir le Roi de Prusse, il faut qu'il vous connoisse & qu'il vous admire, je le veux. Je ne demande pas ma pension; mais il devroit du moins vous donner ce qui vous appartient. Il faut qu'il prenne une meilleure opinion des Allemands, & parmi ceux-là des Saxons. Personne n'est plus propre que vous à la lui faire naître; mais surtout, s'il est possible, inspirez lui l'esprit de paix & ma timidité. Cependant ne vous laissez engager par rien.

Je suis scandalisé de l'entreprise de Gleim. Adieu, portez-vous toujours bien. Je suis à jamais votre bon ami &c.



LETTRE IV.

*A Mademoiselle de Sch***.**Leipzig, ce 12 Octobre 1758.*

Votre Médecin, M. Kadelbach, vient de m'assurer, Mademoiselle, que vous étiez en état de lire une lettre : c'est un moment trop précieux pour ne pas me hâter d'en profiter. Mais de quoi vous entretenir ? De mes leçons ? De la maladie que vous venez d'essuyer ? Non, Mademoiselle, je ne veux ni m'attrister, ni vous ennuyer : ma lettre contiendra un petit journal militaire de ce qui m'est arrivé personnellement, car je fais que vous prenez l'intérêt le plus vif à tout ce qui me regarde.

Le 18 novembre un Lieutenant d'Houffards de la suite du Général Malachowski se fit annoncer chez moi d'une manière assez brusque. On ne résiste point à la force, me dis-je à moi même, prenons courage & recevons

cette

cette visite. Aussitôt un homme noir & hagard, avec des yeux menaçants, des bottes crottées & des éperons ensanglantés, s'avance avec précipitation vers moi : ses cheveux jaunes étoient attachés par un gros noeud, & ses moustaches par une infinité de petits. Dans sa main gauche il tenoit son terrible cimeterre, & dans sa droite, (le bras y compris) il avoit sa canne, une paire de pistolets, son bonnet & son fouet. Qu'y a-t-il pour votre service, M. le Lieutenant ? lui demandai-je en tremblant, avez-vous ordre de m'arrêter ? . . . Non, Monsieur ! n'êtes-vous pas le Professeur Gellert, ce fameux Faiseur de livres ? . . . Oui, je suis Gellert. . . . Eh bien, je suis ravi de vous voir, il faut que je vous embrasse. Je suis grand admirateur de vos ouvrages : vous m'avez rendu de vrais services dans mes campagnes, je viens vous en remercier & vous offrir mon amitié . . . Vous me faites trop d'honneur, M.

le Lieutenant (c'est tout ce que la frayeur me permettoit de dire), prenez la peine de vous asseoir. . . . Je le veux bien : mais dites - moi un peu, comment vous y prenez-vous pour écrire tant de beaux livres? . . .

J'ignore, M. le Lieutenant, si mes livres sont beaux en effet : mais je peux bien vous dire comment je m'y suis pris pour les faire. Quand j'avois le tems & l'envie d'écrire, je réfléchissois un moment sur le sujet que je traiterois : ensuite oubliant tout l'univers & ne songeant qu'à ma besogne, je pensois & j'écrivois le mieux que je pouvois, tout ce que ma tête & ma matiere me fournissoient. Quand j'avois fini, je consultois mes amis : s'ils trouvoient mon ouvrage bon & qu'ils jugeassent qu'il y avoit seulement quelques corrections à faire par - ci par - là, & qu'il falloit ensuite le faire imprimer, je le corrigeois & je le faisois imprimer. Voilà tout mon secret, M. le Lieutenant. Eh bien, je
m'en

m'en souviendrai, reprit-il. Si jamais ces diables de Russes nous laissent tranquilles, je veux faire un petit essai d'après votre manière: en attendant, permettez que je vous offre une petite marque de mon souvenir. Je parie, M. le Professeur que vous n'avez point de roubles dans votre bourse? Tenez & prenez: ceux-ci viennent d'un Colonel de Cosaques, que j'ai fendu en deux d'un coup de sabre à la bataille de Zorndorf; & ceux-là viennent de la femme d'un Officier Russe qui dans la fuite étoit tombée de cheval.

A Dieu ne plaise, mon cher Monsieur, que je vous enleve une partie de votre butin! gardez vos roubles, votre bienveillance me suffit. . . . Il faut bien cependant que vous ayez quelque chose pour vous souvenir de moi, M. le Professeur: comment trouvez-vous ces pistolets? ils sont de Sibérie; & ce fouet? c'est un *Knout*: tout cela est à votre service. J'ai encore quelques armes turques

& tartares: elles sont à Eilenbourg, vous n'avez qu'à dire, je vous les enverrai sur le champ. La parole vaut l'argent, le soldat n'a rien de plus précieux que le butin gagné au prix de son sang. . . . Mais pourquoi ne voulez-vous pas prendre ces pistolets? ce sont des armes choisies.

A ces mots je le pris par la main & je le conduisis à ma bibliothèque: Voilà mes armes, M. le Lieutenant, ce sont les seules que je fais un peu manier. Cependant il en est une partie que je ne connois pas; je me sers rarement de l'autre: & à la rigueur je pourrais me passer de la troisième. Du reste voyez s'il y a dans cet arsenal quelque chose qui puisse vous convenir. . . . Oui, donnez-moi vos *consolations dans une vie infirme*: elles pourront m'être utiles, si je viens encore à être blessé par les Russes. Ce sont, morbleu, de terribles gens que ces Russes; ils demeurent fermes comme des montagnes, & on a
bien

bien de la peine à les remuer & à les mettre en fuite. — Alors il voulut me faire le récit de la dernière bataille; mais, heureusement pour moi l'heure vint à sonner, & mes Auditeurs arriverent en foule. Je dis à mon Lieutenant que j'avois une leçon publique à donner. Il m'offrit encore une fois ses armes, m'embrassa affectueusement, & me parut très - fâché que je n'eusse voulu rien accepter. Après m'avoir souhaité toutes sortes de prospérités & jeté un coup - d'œil sur ma chaire, il s'en alla avec ses pistolets & son Knout qu'il remit à un Houffard qui gardoit l'escalier. Pierre, lui cria le Lieutenant, voilà l'Auteur de *la Comtesse suédoise*. Pierre me regarda fixement, ôta respectueusement son bonnet & m'honora d'un sourire d'approbation. Les autres Houffards me firent pareillement la révérence; & pendant ce tems-là je conduisis mon Lieutenant au bas de l'escalier. Puis - je vous être bon en quelque chose auprès

près du Général Malachowsky, me dit-il ? . . .
Point du tout. . . . Auprès du Général Doh-
na ? . . . Non plus. . . . Ou bien auprès du
Roi ? . . . Non, M. le Lieutenant ! recomman-
dez-lui très-humblement la paix en mon nom :
& soudain je quittai mon Houffard.

Le 29 novembre le jeune Comte de Doh-
na, Aide-de-Camp du Général son pere,
se fit annoncer chez moi. J'eus encore peur,
mais sans sujet. Non, Mademoiselle, c'étoit
un jeune homme de dix-neuf ans, dont la
physionomie est aussi douce, aussi pleine de
candeur que la vôtre. Il avoit lu tous mes
ouvrages, il favoit Grandisson par cœur, il
me dit que le véritable héroïsme dans le
combat étoit une bonne conscience & la con-
fiance en Dieu, que les esprits forts étoient
les plus lâches créatures dans une affaire,
& qu'il m'aimoit surtout à cause de mes
cantiques. Mais, continua-t-il, j'ai une
grâce à vous demander, me la refuserez-
vous ?

vous? . . . Que voulez - vous de moi? . . .

Que vous me permettiez de vous écrire de
tems en tems. . . . Très - volontiers, M. le

Comte: une jeune Officier aussi aimable que
vous peut me demander tout ce qu'il vou-

dra. . . . Eh bien, je voudrois bien vous
demander une personne comme *la Comtesse*

suédoise, ou comme Léonore dans votre co-
médie *des soeurs tendres*. Il faut que vous

connoissiez des femmes comme celles - là,
puisque vous les dépeignez si bien. . . .

Oui, M. le Comte, je connois une Demoiselle
des plus aimables: elle est malade à présent,

& tant que la paix ne sera pas faite, je ne
vous dirai pas son nom. Nous en étions là,

lorsqu'un Caporal entra: Tous les Officiers
du régiment de Bevern, dit - il, sont devant

la porte & veulent entendre M. le Professeur.
Qui, m'ecris - je? & aussitôt je vis entrer

une douzaine d'Officiers, accompagnés d'un
Aumô-

Aumônier; en sorte que je fus obligé de lire devant la moitié de l'armée.

Vous voyez, Mademoiselle, que mon quartier a l'air bien militaire. Aussi ne puis-je y tenir plus longtems, je me retire ou à Welkau ou à Bonau, comme je l'ai déjà promis. Que de choses j'aurois encore à vous raconter? Mais mon épître n'est déjà que trop longue. Pardonnez-moi ma prolixité, portez-vous bien, & ne dites pas à Madame votre mere que je vous écris si souvent. &c.

LETTRE V.

A une Dame.

Leipzig, ce 14 Octobre 1758.

Quoique vous soyiez bien éloignée, Madame, d'exiger des remerciements pour vos bontés, il n'est pas moins de mon devoir de vous en faire.

faire. Et qui est - ce qui n'aime pas à s'acquitter d'un devoir agréable, lors même qu'on voudroit nous en dispenser? — Voilà, Madame, où j'en étois de ma lettre de remerciement, quand je fus interrompu par une aventure que je ne saurois passer sous silence. — Mon *famulus* entre tout d'un coup dans ma chambre, me remet une lettre avec un paquet, en me disant: „Une femme que je ne connois pas vient d'apporter ceci.“ J'ouvre la lettre: rien d'écrit. J'ouvre le paquet, je trouve une boîte, une petite boîte à médicaments, dont le titre promettoit une poudre, propre à guérir toutes les maladies possibles. Il faut avouer, me disois - je à moi-même, qu'il est des ames bien charitables qui veulent nous guérir bon gré mal gré, & plein de cette pensée, je romps le cachet. Je ne trouve point de poudre, je trouve la boîte toute remplie de Louisd'ors, & pas un mot d'écrit. Je regarde le cachet, & le cachet ne m'offre

m'offre qu'une tête, qui ressemble à toutes les têtes du monde. J'appelle mon *famulus* : — De quel part venoit la femme qui vous a remis cette lettre? — Je n'en fais rien. Elle m'a dit que Monsieur le Professeur favoit bien de qui venoit la lettre. — Me voilà bien instruit. Pardonnez - moi, Madame, si je vous rapporte aussi ponctuellement cette histoire, que si elle étoit fort remarquable pour vous. Du moins vous me rendriez un grand service, en me donnant des conseils sur ce que je dois faire de cet argent qui me paroît assez suspect. Personne ne me doit rien, & les créanciers ne sont pas gens à taire leurs noms. De l'argent dans une boîte à médecine? Ne se pourroit-il pas que l'argent, que la lettre, ou que la boîte fut empoisonnée? Mais je ne suis pas une tête couronnée, & dans mes vers je n'ai jamais lancé de traits contre personne, si ce n'est en quelques endroits contre les femmes; encore c'est dans mes Fables, & ces traits sont des fables.

Comment

Comment me conduire avec prudence au sujet de cet argent? Si je le ferre dans ma cassette, je crains que ce ne soit du bien mal acquis & qu'il ne m'apporte que de la malédiction. Vous déciderez si je dois le garder, ou le distribuer aux pauvres, ou le remettre à sa Majesté Prussienne. Peut-être est-ce un trait de générosité de ce Monarque; il aura appris sous main que j'ai envie d'acheter des biens dans le Brandebourg. — L'inquiétude me prend, Madame, je ne fais pourquoi; & sans attendre vos conseils, je vais me mettre en voiture avec ma boëte & déposer l'argent juridiquement chez votre justicier, jusqu'à ce que le tout soit éclairci. Dans ce cas là, je n'ai pas besoin non plus de continuer ma lettre de remerciement; je suis bien sûr, qu'en arrivant chez-vous avec mon dépôt, vous me comblerez de nouvelles bontés. Hier à mon retour je voulus voir Monsieur votre époux; le matin je ne le trou-

vai pas au logis, & à cinq heures, il étoit parti. Nouveau motif pour me déterminer à faire le voyage de N**. Je vous supplie donc de ne pas me faire de réponse à cette lettre. Je suis &c.

LETTRE VI.

A une amie.

Leipzig, ce 29 Décembre 1758.

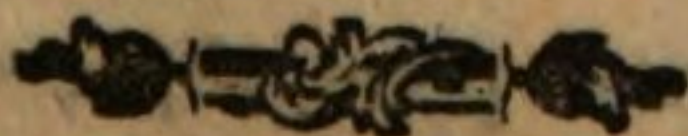
J'apprens, ma chere amie, que votre méchantte fièvre vous a repris, & cela immédiatement après la réception de ma dernière lettre? J'ai peur que vous ne pensiez que ce sont mes lettres qui vous donnent la fièvre; & qui fait si vous ne l'avez pas déjà pensé? Pauvre homme que je suis, je serois desespéré d'avoir ce reproche à me faire! Mais non, pourquoi mes lettres, ces fideles interprètes de mon cœur, feroient-elles un si mauvais effet? Non, j'ose hardiment

ment vous écrire au milieu même de votre accès. Vous savez que jadis un Poète a expulsé un spectre par sa tragédie, qui fait si je ne pourois pas expulser une fièvre par ma prose. — Mais la tragédie étoit mauvaise. — Oh, si ce n'est que cela, ne vous mettez pas en peine. Depuis la troisième fête de Noël je suis si hypocondriaque, qu'en fait de méchantes lettres & de mauvais vers, je ferai assaut avec qui l'on voudra : à force de courir après l'esprit, je me flatte de vous faire convenir que je m'y suis surpassé moi-même. Ces jours de fêtes, je voulois aller à Bonau, je m'arrangeai en conséquence, & je ne bougeai pas de chez-moi. Je voulus aller à Welkau avec mon frère, j'envoyai chercher une voiture, & je ne bougeai pas de chez-moi. Depuis j'ai voulu souhaiter la bonne année à mes Protecteurs. Plein de ce projet, je me place à mon bureau, &, au lieu d'écrire à mes Protecteurs, je compose une épître

pour mon amie tourmentée de la fièvre. Tel est l'état équivoque de mon cœur depuis deux jours ; & dans cette position je ne viendrois pas à bout de faire une lettre capable de chasser la fièvre ? — Mais, me demanderez-vous, pourquoi êtes - vous si hypocondriaque ? Ah, ma chère amie, c'est ce que je ne peux pas vous dire positivement. Les livres — ah, gardez - vous des livres ! Les visites civiles & militaires — Ah, puisse N*** en être exempt ! Les lettres, pleines de sollicitations d'y faire réponse, & vides de matière pour cela. — Ah évitez les lettres, & même les miennes si vous pouvez. Je lus dernièrement, dans je ne fais plus quel livre, que le Poëte Campistron, secrétaire du Duc de Vendôme, n'avoit jamais été trop exact à faire ses réponses. Campistron fut d'abord mon homme. Je continuai ma lecture, & je trouvai qu'à la fin d'une année notre secrétaire étoit fort occupé à brûler un gros paquet de lettres.

Le

Le Duc qui le regardoit faire dit alors :
Le voilà tout occupé à faire ses réponses ! La
pensée du Duc, ou plutôt la chose même me
plut infiniment, & qui fait si demain, dernier
jour de l'année, je ne me mets pas à faire
réponse à la plupart de mes lettres par ce
trait de génie. — Et moi, mon cher Pro-
fesseur, prenez garde que je ne reponde de
même aux vôtres. — Oh de tout mon cœur,
épargnez seulement celle-ci, si vous la cro-
yez bonne pour la fièvre. — Ecrire quatre
pages, toutes dénuées d'idées ! Ah, ma chere
amie, cela n'est pas aisé, pour quiconque n'est
pas hypocondriaque. Mon cœur me dit que
la fièvre vous quitte, je peux donc finir avec
honneur. Adieu &c.



L E T T R E V I I .

*A M. le Baron de Craussen.**Leipzig, ce 25 Janvier 1759.*

Ne sachant personne qui ait rendu plus de services à ma mere que vous, généreux ami, je crois qu'il est juste de vous instruire le premier de sa mort. J'en ai reçu la nouvelle il n'y a que peu d'heures, & à peine ai-je calmé les premiers sentiments de douleur & satisfait au devoir de la piété filiale par mes larmes, que je me mets à vous écrire: aujourd'hui mon cœur attendri ne peut & ne veut rien entreprendre de plus important. Ma mere est morte le 23 de ce mois; sa mort a été comme sa vie: douce & religieuse. Je n'ai pas été présent à sa fin, mais je fais que sa dernière bénédiction n'a eu que vous & moi pour objet. C'est au nom de cette ame bienheureuse, ô mon ami, que je vous rends graces pour les bienfaits que

vous

vous avez répandus sur elle pendant tant d'années. Soutien de sa vieilleffe, que Dieu vous donne en récompense le nombre de ses années, elle est morte octogénaire, & par la tranquillité de sa fin, elle s'est endormie doucement dans le sommeil de paix, & les dernières paroles qu'elle a proférées étoient les louanges du seigneur. Ma bonne mere n'a jamais pu comprendre comment un étranger ait pu la combler si longtems d'un bienfait, que ni elle ni son fils n'avoient pas mérité; & la postérité, si jamais ce trait de générosité lui parvient, ne comprendra pas plus, comment un homme instruit, un amateur des lettres, loin de ma patrie, sans que j'aye su son nom, m'ait offert une pension de la manière la plus généreuse & la plus délicate &, après mon refus, l'ait fait parvenir à ma mere qu'il ne connoissoit que par mes lettres? J'ai bien aimé ma mere, & par conséquent j'aimerai aussi jusqu'au dernier soupir

son bienfaiteur : en m'acquittant du premier je n'ai fait que remplir les devoirs imposés par la nature, en m'acquittant du second je ne fais que remplir les mêmes devoirs. Oui, mon cher ami, de quelque reconnoissance dont mon cœur soit pénétré, je me trouve toujours fort en arriere & je sens que je ne pourai jamais m'acquitter vis - à - vis de vous. Plein de ces sentiments je suis à jamais &c.

LETTRE VIII.

De M. Rabener à M. Weisse.

Welkau, ce 30 Décembre 1759.

Si l'on vous disoit, mon ami, que le 19 novembre je me suis encore sauvé de Dresde & que je demeure à Welkau depuis ce tems, vous auriez peine à le croire ? Les alarmes augmentant de jour en jour & les armées ennemies & amies s'approchant de plus en plus

plus de nos murs, nous nous trouvions exposés aux plus grands dangers. Jour & nuit nos rues retentissoient d'un bruit extraordinaire, & déjà nous commençons à manquer des choses les plus nécessaires à la vie. Pour un Auteur pacifique comme moi, c'étoit un assez triste spectacle, lorsque, me trouvant avec une foule de monde sur notre pont & promenant mes regards sur les hauteurs de Kesselsdorf & encore plus près, je voyois les postes avancés des Autrichiens & des Prussiens se charger & se battre avec acharnement. Tous les jours l'on s'attendoit à une bataille dont l'issue étoit incertaine. Si elle étoit funeste aux Autrichiens, le sort inévitable de notre pauvre ville étoit un siège & un bombardement. C'étoit une chose bien terrible de voir sur nos remparts les lignes de circonvallation, & tous les préparatifs de défense; & lorsqu'on vouloit nous rassurer, l'on nous glaçoit de frayeur; on nous protestoit

testoit par tout ce qu'il a de sacré, que nous avions le bonheur d'avoir dans le vieux Comte de Marschal un si brave Gouverneur, qu'il aimeroit cent fois mieux se laisser enterrer sous les ruines de la ville que de se rendre à l'ennemi. La cour de Varsovie, souverainement mécontente de la manière qu'on s'y étoit prise depuis la St. Jean pour délivrer la Saxe, protestoit vivement contre ces préparatifs, en voyant qu'on fortifioit Dresde pour en faire une place d'armes. Mais cette protestation, dénuée d'autorité, étoit fort inutile, & ne servoit qu'à faire accélérer les travaux. Archives, trésors, galeries, tout fut mis en lieux de sûreté; & depuis le 10 novembre le ministère même étoit sur le point de se sauver à Prague ou quelque autre part. En un mot, toute la ville étoit dans la consternation. Tout sembloit dire: sauve qui peut! Que devois-je faire dans ces circonstances? Au milieu de ces troubles

troubles je me trouvai hors de fonction & mes supérieurs me permirent d'aller où bon me sembloit. Sans maison à Dresde, & grâces au ciel sans femme ni enfants, je pouvois me retirer en toute liberté. Je pris donc le parti de quitter pour quelque tems cette ville infortunée. Cependant où aller ? Mon premier plan fut de passer les montagnes pour gagner Naumbourg ; mais le mouvement des Prussiens qui occuperent Freiberg, dérangerait entièrement ce projet. Un de mes amis de Pirna m'offroit un asile chez lui ; mais Pirna étoit trop près des troubles de la guerre, & en cas d'une retraite malheureuse des Autrichiens, trop exposé aux dangers. Une certaine personne me fit proposer de l'accompagner à Prague, s'offrant de me défrayer pendant la route, & même pendant notre séjour en cette ville ; mais Prague, quand je n'y aurois point trouvé d'autres difficultés, n'étoit en aucune façon le lieu
qui

qui me convenoir. Je savois la manière avec laquelle la noblesse & la bourgeoisie avoient traité les Saxons qui s'y étoient réfugiés.....

Du côté de la Luface, les passages étoient fermés, & d'ailleurs j'y étois assez étranger. Que faire dans cette perplexité? Le hazard ayant amené à Dresde M. le Comte de Vitzthum, je lui exposai mon embarras & je le priai de me donner une place dans sa voiture à son retour chez lui, me proposant de rester quelques jours à sa terre, & puis d'établir mon séjour à Leipzig. Il m'accorda tout de la manière la plus honnête, & nous partîmes le 19 novembre après midi. Dieu! qu'il m'en a coûté de quitter un lieu où j'ai mon poste, où j'ai la plus grande partie de mon bien dont peut-être à mon retour je ne trouverai plus rien, de me séparer d'un si grand nombre d'amis que j'ai laissé exposés aux plus affreux dangers. . . . Enfin, mon cher ami, je suis heureusement arrivé ici le 21,

j'y

j'y suis resté depuis ce tems - là, au lieu d'aller à Leipzig, où tout est dans la plus grande confusion & dans les plus cruelles alarmes. L'on vient de demander encore à cette ville la somme de 800,000 Reichsthalers, &, malgré les violences & les outrages qu'on a employés contre le corps du Sénat & contre quelques Négociants, l'on croit qu'il fera impossible de trouver cette somme. Comme cette lettre pourroit bien être ouverte, je ne peux pas vous en écrire davantage sur cette matiere. Je me porte bien ici, je suis aussi tranquille, aussi content qu'on peut l'être présentement en Saxe. Les deux freres Gellert & quelques autres amis sont venus me voir. Au commencement de l'année je compte aller à Leipzig pour y passer une couple de jours. Que je suis impatient, mon cher Weisse, de recevoir de vous un mot de lettre ! Vous voilà à Paris, vous jouissez de l'amitié de M. Pajon & de celle de sa digne épouse :

épouse: faites leur, je vous prie, mille amitiés de ma part. Portez - vous bien, revenez bientôt dans votre patrie, ramenez - y la paix, & n'oubliez pas au milieu du tumulte de cette ville bruyante votre ami fugitif. Adieu mille fois! Je vous aime à jamais. Je vous aime plus que je n'aime mon frere, mais un peu moins que ma maîtresse. &c.

LETTRE IX.

De M. Rabener à M. Ferber.

Dresde, ce 26 Août 1760.

Vous croirez sans doute, mon cher Ferber, que mon cœur a été brûlé avec mes effets: j'avoue que j'ai tort, que j'aurois dû moins tarder à vous conter mes malheurs. Ce n'est pas que je vous aye oublié: non, au milieu de mes plus grandes alarmes, j'ai pensé mille fois à vous, & lorsque j'appris que
j'avois

j'avois tout perdu, je me rappelai pour ma consolation que l'amitié de mon cher Ferber me restoit encore. Il étoit bien naturel de me rappeler cela, vous ayant toujours aimé, vous le savez, de tout mon cœur, & ayant appris la nouvelle de toute ma perte en présence de Mademoiselle votre sœur pour qui j'ai la plus tendre vénération. Elle vous aura marqué de Hohenstein une partie de mon désastre; permettez - moi de vous répéter à peu près la même chose. Nos lettres ont été si souvent gaies & badines: vous trouverez bon que celle - ci soit triste. Pas trop triste cependant, car je vous donne ma parole, que ma perte, quelque fâcheuse qu'elle soit, ne m'a pas encore couté une larme, & qu'elle ne m'a pas même donné un instant de mauvaise humeur. C'est ce que je ne conçois pas moi - même, car ce n'est ni par insensibilité, ni par philosophie, mais, (je n'en puis pas douter) par une grâce spéciale de
la

la providence, que j'ai vu brûler ma maison avec la plus grande tranquillité, & que j'ai appris ensuite avec la même tranquillité que tout étoit perdu.

Ce jour effroyable fut le 19 Juillet: le 14 nos malheurs commencerent, & ma maison étoit une de celles qui se trouvoient le plus exposées au danger. Dès le 18 à cinq heures du matin une bombe creva dans la chambre de mon domestique & y mit le feu; nous vîmes à bout de l'éteindre, mais dès lors je fis transporter tous mes effets en partie sous une voûte, en partie dans une cave où je les crus en sûreté, parce que l'une & l'autre étoient très - solidement bâties. Comme le danger augmentoit, & que les boulets & les carcasses pleuvoient dans le quartier que j'occupois, apparemment dans l'intention de faire sauter cinq - cens quintaux de poudre qui n'étoient pas bien éloignés de ma maison, je délogeai encore ce jour là, & je me rendis seul vers
les

les sept heures du soir dans la ville neuve chez D***. Mon domestique m'avoit demandé à rester.

Les ennemis canonnoient la ville neuve depuis le 15, & deux boulets de douze livres de balles avoient percé la maison de D***, mais on n'y jetoit point de bombes. Quelque dangereux & quelque inquiétant que fut notre séjour, il ne laissa pas de nous offrir plusieurs scènes très-comiques. Madame Z***, son monde & moi, nous nous rassemblions dans le cabinet de H***: vous connoissez ce cabinet, nous y passions la nuit à dormir, c'étoit ce que nous avions de mieux à faire. Toute la famille de D***, avec quarante autres personnes de tout âge & de tout sexe, étoient entassées dans une petite chambre sur le derrière. Toute la cour, qui étoit couverte de fumier, étoit remplie de monde. Parmi ces gens-là, les uns paroissoient taciturnes, les autres prioient Dieu, mais l'on voyoit bien

à leur air rechigné qu'ils en vouloient au bon Dieu, d'avoir laissé aller les choses si loin, quoiqu'ils lui eussent fait l'honneur pendant quatre ans de le prier très - régulièrement. Dans un coin de la cour étoient quelques novellistes qui s'occupoient à faire pour le Feldmaréchal Daun un plan d'opération, mais il ne pouvoient s'accorder sur une petite circonstance : il s'agissoit de savoir s'il falloit faire le Roi de Prusse prisonnier de guerre avec toute son armée, ou le passer au fil de l'épée, lui & tout son monde. J'étois pour le dernier sentiment, mais l'opinion contraire prévalut. La veuve d'un Ministre m'ayant tiré à part : Rendez grâces à Dieu, me dit - elle à l'oreille, c'est pour le bien de notre sainte Religion que le Roi de Prusse brûle nos maisons & qu'il cherche à nous exterminer. Eh, de par tous les Diables, Madame, qu'ont de commun mes perruques avec la Religion ! car je venois d'apprendre qu'une
petite

petite bombe de trente livres avoit mis en piece tout ce que j'avois de provision en per-
ruques. Laissez faire, me répondit - elle, tout
cela se racommodera: rendez toujours grâces
à Dieu. La maudite dévote! qu'elle m'a fait
enrager! Nous pensions au solide, deux de
mes amis & moi, nous passions le tems dans
le cabinet de H***. à boire & à manger.

Au milieu de ces troubles & de ces vi-
cissitudes, le jour le plus malheureux de ma
vie, le 19 arriva. A deux heures après midi
l'église de Ste. Croix, le bailliage & mon logis
étoient embrasés. Je courus d'abord au gou-
vernement, où je trouvai Madame votre mere
& votre sœur Babet: c'est de là que je con-
templai l'abomination de la désolation. J'y
restai pendant quelque tems, quand sur les
cinq heures, mon honnête domestique vint
m'apprendre que ma maison étoit réduite en
cendre, que les bombes avoient écrasé la vou-
te & y avoient tout brûlé, que la cave à la

vérité n'avoit pas été endommagée par le feu, mais que les Soldats commandés pour l'éteindre, avoient pillé tout ce qu'ils y avoient trouvé. Cela me fit de la peine, mon cher Ferber; mais beaucoup de peine! Mes meubles, mes habits, mon linge, mes provisions, mes livres, mes manuscrits; toutes les lettres que j'avois reçues de vous & de mes autres amis, & que je conservois si soigneusement, tout étoit perdu. Parmi mes effets qui montoient à plus de trois mille écus, je n'en sauvai pas la valeur de dix. Un méchant habit d'Eté que j'avois endossé pour mieux éteindre le feu, une vieille perruque que j'avois mise dans le même dessein, une couple de chemises que j'avois déjà destinées à mon domestique, voilà toute ma garde - robe. Ces beaux manuscrits qui devoient être imprimés après ma mort, ont péri dans les flâmes avec le reste, à la grande consolation des foux à venir. Maintenant ce n'est presque plus la

peine

peine que je meure, puisqu'après ma mort on n'aura rien d'imprimé de moi. Cette idée me tranquillisoit autre fois, quand je pensois à la mort; mais à présent il ne me reste que le parti de vivre toujours, & de m'accommoder du monde le mieux que je pourai. Je regrette infiniment mes beaux livres, mais quelquefois je regrette encore plus mes chemises, mes habits, mes meubles. Pour le coup, mon ami, me voilà gueux comme un Poète! Heureusement j'ai sauvé mes lettres de change & mes contrats, de sorte que ma perte en argent comptant n'excède pas quarante écus; mais on fait bien qu'un Secrétaire de la Steuer (des impôts) qui a été une année au dépôt des Prussiens & deux ans sous la tutelle des Deputés de nos Etats, ne sauroit avoir beaucoup d'argent comptant. Ce que je regrette le plus, c'est ce que j'ai perdu par le pillage. Nos amis, nos alliés, nos sauveurs catholiques apostoliques, des gens qui se fe-
roient

roient conscience de manger du porc - frais le vendredi - saint, profitant de notre détresse, enfonçoient les caves pour piller ce qui pouvoit échapper aux flâmes & à l'ennemi, & l'on voudroit nous empêcher d'en parler & de nous en plaindre. Ah, c'est un peu trop exiger. Vous pouvez dire hardiment à Varsovie que les ennemis nous ont brûlé les deux tiers de nos biens, & que l'autre tiers nous a été volé par nos amis: mais ajoutez pour la gloire de notre Commandant qu'il avoit établi l'ordre le plus sévère pour empêcher & pour prévenir ce brigandage, quoi qu'à la vérité cela n'ait servi de rien, car la potence ne rend pas un fripon plus honnête homme.

Le Dimanche matin on publia dans la ville neuve que ceux qui vouloient se retirer, n'avoient qu'à le faire au plus vite: nouvel embarras! A huit heures du matin, je sortis avec mon domestique par la porte noire. Toutes mes richesses étoient enfermées dans
une

une taie d'oreiller. Nous traversâmes les sables, D***., sa famille & moi, pendant la plus cruelle chaleur, & nous nous rendîmes aux vignes de Saare dans un équipage assez semblable à celui des Réfugiés de Salzbourg. Midi sonna sans qu'on fit les moindres préparatifs pour manger un morceau, ou pour boire un coup. J'assurai ces gens - là que je commençois à sentir les atteintes de la faim & de la soif; & comme la louable coutume de nourrir de manne le peuple dans le désert étoit passée, je pris congé de la compagnie, dans l'intention d'aller trouver un ami qui comptât un peu moins sur la Providence. Je partis donc au grand scandale de ces âmes fideles qui mettoient toute leur confiance en Dieu & qui mouraient de faim & de soif. J'arrivai à Lössenitz chez un ami qui me reçut & qui me traita fort bien. Je restai chez lui jusqu'au mercredi matin, & ayant trouvé un cheval, je partis pour Hohenstein.

Depuis la célèbre matinée où le chevalier de la triste figure quitta son château pour chercher sa divine Dulcinée, jamais Chevalier n'eut l'air plus errant & plus aventureux que votre ami. Représentez - vous un grand cheval de brancard dont la vocation étoit depuis quinze ans de traîner une charette; sur ce cheval le Secretaire Rabener qui n'a pas tout - à - fait trois aunes de haut, & qui, malgré la dureté du tems, ne laisse pas d'avoir une aune & demie de diamètre; ce Secretaire, en souliers déchirés, en bas de soie noirs, en culottes tricottées, en habit blanc, sale & usé, en perruque à bourse qui n'avoit pas été peignée depuis le siège & qui depuis l'invasion des Prussiens n'avoit pas été poudrée deux fois; derrière lui un sac à bled où étoit renfermés les débris de sa fortune, & sur ce sac une robe - de - chambre rayée qui, en cas de pluie, devoit servir de redingote; son domestique, marchant à droite & portant une boîte remplie

remplie de pain & de saucissons de Brunswick; le maître du cheval marchant à gauche, encourageant le courfier de tems en tems, & lorsqu'il faisoit un faux pas, le relevant avec bonté: voilà en quel équipage j'arrivai enfin chez le Receveur de la Steuer à Hohenstein, où je fus très-bien accueilli, car il faut que vous sachiez que nous autres Secretaires de la Steuer, nous faisons un métier d'or & dans toutes les villes nous trouvons un Receveur. Je fus logé dans la ville. Mon hôtesse étoit une femme déjà un peu sur le retour, très-ferviable, & toute remplie de ce cérémonial qui pouvoit avoir été en usage sous le regne de l'Electeur Jean-George IV.; mon hôte étoit un homme gros & gras, mon ancien camarade de college. Ils avoient une fille toute fraîche & toute ronde, mais qui ne paroïssoit guere d'humeur à laisser la souveraine puissance à son futur époux. Quant à M. le Receveur, il habitoit une pe-

tite maison de campagne, presque à une demi-lieue de la ville, de sorte que toutes les fois, que je voulois manger, il me falloit faire tout ce chemin - là à pied par monts & par vaux. Mais je passai la plus grande partie du tems au château, où j'eus le plaisir de trouver des personnes de ma connoissance, & surtout Mlle. votre sœur. Pendant dix jours je me suis si bien trouvé en cette agréable compagnie, que j'oubliai quelquefois que j'étois brûlé. Pour M. le Baillif & Mme. la Baillive, ils ont eu soin de ne me laisser manquer de rien: tous deux à l'envi ont été fort complaisants & fort hospitaliers; aussi Dieu les a-t-il comblé des biens de la terre, surtout de chiens & de chats.

Le 2 d'août, je m'en retournai à Dresde avec Mademoiselle votre sœur, & en vérité je regrettois que notre exil n'ait pas été plus long. M'y voici donc de retour, &, pour l'édification de toute la ville, je demeure
chez

chez Madame D**., qui, pour se maintenir dans son odeur de fainteté, m'a cédé tout son logis & s'est retiré à Pforten jusqu'à la St. Michel. Alors elle compte revenir, & moi, je chercherai à me loger ailleurs.

Voilà, mon cher Ferber, la proluxe description de mes aventures; je voudrois bien pouvoir vous dire le reste de bouche, mais quand? Soyez toujours mon ami, pour moi je vous aime à jamais, & je vous embrasse mille fois en esprit. Bien des amitiés de ma part à M. votre pere, & bien des compliments à toutes mes connoissances qui ne rougissent pas d'avoir un ami brûlé. Adieu &c.



L E T T R E X.

*A une Dame de ses amies.**Bonau, ce 12 Mai 1760.*

Je suis à Bonau, ma chere amie, & quand je ne vous aurois pas promis de vous écrire de cet endroit, il est toujours de mon devoir de le faire. Je commencerai ma lettre par une petite description de mon voyage.

Je partis de Leipzig le 10 mai avec de chers chevaux de poste, que j'avois été obligé d'attendre depuis quatre heures & demie jusqu'à sept, accompagné de mon *Famulus* & d'un autre Etudiant, & je pris le chemin de Rippach, fort mécontent de moi & des autres. Le ciel étoit chargé de vapeurs, mais ma tête l'étoit encore plus. Sans pelisse je gélois de froid, & avec ma pelisse, j'étouffois de chaud. Mes trois chevaux, un blanc, un noir & un bai, s'endormirent en marchant, & le postillon m'assûra qu'il ne se portoit pas

LETTRE

bien,

bien, qu'il étoit encore plus harassé que ses chevaux, & que mon voyage lui paroïssoit assez ridicule. Je supportai tout cela avec une patience renfrognée, je mangai de dépit un petit pain, que je trouvai détestable, & j'arrivai enfin à Markranstädt. Là mon postillon fit boire ses chevaux, & appella un Maréchal & un Charon pour examiner ma voiture appartenant au Comte de H***. Le Postillon soutint que cette voiture ne tiendroit jamais jusqu'à Rippach, à moins d'une bonne réparation. Sans doute il ne vouloit que gagner du tems pour lui & ses chevaux. Le Maréchal dit que s'il ne mettoit pas à la voiture trois ou quatre vis neuves de sa façon, elle ne pouroit jamais servir. Pour le Charon je ne voulus avoir rien à démêler avec lui; il disoit que le maître qui avoit fait le train, étoit un imbécille, & que celui qui l'avoit payé étoit un sot qui avoit bien de l'argent de reste. En un mot j'étois au
pouvoir

pouvoir du Maréchal qui attachoit une vis après l'autre & qui m'appostropha à différentes reprises sur mon imprudence de m'exposer en voyage dans une pareille voiture. Pendant qu'on me tenoit ainsi arrêté, arrive Me. de N*** avec sa famille, sept personnes dans un carosse. Je me vis dans la nécessité de descendre pour leur présenter mes civilités. — Eh, où allez - vous, Monsieur le Professeur? — A Bonau, Madame. — Où est Bonau? — Près de Weissenfels, de Naumbourg & de Zeitz. — Il ne peut pas être près de ces trois endroits à la fois? — Oh oui, Madame, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. — Que voulez - vous donc faire à Bonau? — Rien, Madame, mais ce qui s'appelle rien. — Hier j'envoyai chez - vous à Leipzig, Monsieur le Professeur: l'on m'a fait dire que vous étiez à J**. Chez Madame de V***. Vous êtes toujours par voies & par chemins. — Hélas, oui, Madame, & je ne vous garantis

garantis pas, si la guerre continue, que je n'aille aussi vous voir. — Monsieur le Professeur, nous interrompit une des Fræules, vous êtes donc en commerce de lettre avec des Dames? — Moi? avec des Dames? — Oui, voyez - vous? — La charmante lettre! — Je fis semblant de ne pas la voir, & d'ignorer de quelle lettre elle parloit, & de quelle maniere elle s'en trouvoit en possession: il suffit, ce compliment & les coups de marteaux du Maréchal me firent entierement perdre contenance. Aussi à toutes les questions de Madame de N***, je ne pus faire d'autres réponses que *oui* & *non*, & que *non* & *oui*. Cette conversation fit son effet: elle ordonna au Postillon de partir, & me souhaita un heureux voyage. Tout étant prêt, je partis à mon tour. Arrivé à Rippach vers midi, j'eus une belle peur, lorsque je me vis au milieu des Houffards & des troupes légères. Je priai instamment le Maître de poste de
m'ex-

m'expédier bien vite, & en attendant de me faire donner une chambre. Venez, me dit-il, dans ma chambre à coucher, je n'ai pas à disposer d'un coin de plus. Je le suivis, & voyant qu'il n'y avoit rien à manger & que je n'aurois pas de si tôt des chevaux de poste, je gémis sur mon destin. Assis tristement dans mon réduit, je vis entrer tout à coup six Officiers. A cette vue je me leve & je salue ces Messieurs. — Ne vous dérangez pas, Monsieur le Professeur, me dit le premier. Voilà le Capitaine K***, grand admirateur de vos ouvrages, & moi je suis le général S***. Où avez-vous dessein d'aller? — A Bonau, mon Général. Vous paroîtrez - je suspect? — Point du tout. Vous êtes souvent à Bonau? — Eh, comment savez-vous cela, mon Général? — Mais, comme je sais que vous êtes souvent à S***, & que vous y recevez des visites de gens qui ressemblent au Capitaine K***. —

A ces

Alors le Capitaine m'aborda avec un visage très-gracieux, en me disant, qu'il m'aimoit beaucoup & qu'il me lisoit avec grand plaisir. — Monsieur le Professeur, reprit le Général, faites-moi le plaisir de dîner avec moi; après cela je vous laisserai partir tranquillement pour Bonau. — Un joli dîner, me disois-je en moi-même! N'importe je suis entre les mains du plus fort, il faut bien s'y résoudre. Je me mis donc à table dans le jardin avec ces Messieurs; le dîner fut très-bon, le Général & le Capitaine me traitèrent avec les plus grands égards: mais ils avoient beau m'encourager, je ne pus ni boire ni manger. Je me figurois toujours que je serois obligé de passer la nuit à Rippach. Cette crainte, à ce que je pense, me donnoit un air de misantropie, qui ne contrainoit pas mal avec l'idée qu'ils pouvoient avoir de mon amour de l'humanité. Ils me regardoient tour-à-tour avec la plus grande attention.

Heureusement pour moi, au milieu du dîner, le Postillon se mit à sonner de son cor. Je vous demande mille pardons, mon Général, m'écriai-je, le Postillon m'appelle. Et aussitôt je me leve, tremblant d'être arrêté. Mais non, Madame, le Général me laissa partir, en me comblant d'honnêtetés; & il faut que je dise en son honneur & gloire, qu'à sa table je n'ai pas entendu une parole indécente. Je traversai à grand pas le jardin, je me jetai dans ma voiture, en criant au Postillon: Allons, vite Postillon, je te donnerai le double pour boire. Toutes les avant-gardes vouloient m'arrêter. — D'où venez-vous? — Belle demande! je viens de dîner chez votre Général. — Etes-vous le Professeur Gellert? — Oui sans doute. — Eh bien, allez en paix, nous avons ordre de ne pas vous retarder. Allons, vite, Postillon, m'écriai-je de nouveau, en saluant amicalement ces bons Houffards. Le Postillon me

mena

mena grand train, & les vedettes avoient beau crier, il n'entendoit plus rien. J'arrivai à Bonau comme dans un accès d'ivresse. J'y trouvai Madame la Baronne malade, & malade d'une frayeur que lui avoient donnée le 8 mai deux Houffards du corps que je venois de quitter. L'un lui tenoit le pistolet sur la gorge, & l'autre faisoit siffler son sabre par dessus sa tête. Abandonnée de tout le monde, à l'exception d'une femme de chambre, elle se voyoit à la merci de ces brutaux qui avoient chassé de la maison tous les domestiques. Je racontai à cette pauvre Dame les connoissances que je venois de faire à Rippach, & elle regarda mon arrivée comme un grand bonheur. En un mot, je profitai de mon crédit, & j'écrivis (à qui croyez-vous ?) au Capitaine K***, en le priant, au nom de l'amitié qu'il avoit pour moi, de ne plus envoyer à Bonau de ces tyrans de Houffards. J'attens de bons effets de cette lettre. Peut-

être le tems est il arrivé qu'un humble & pacifique Auteur pourra protéger une Dame que tous les Etats du pays ne sauroient défendre contre ces fortes d'assauts. Elle s'est remise en grande partie, les motifs de sa crainte m'existant plus; elle m'a ordonné de vous marquer les dangers qu'elle a courus depuis près d'un mois; & je pense que je m'en suis acquitté fort fidelement. — Pour le présent je vais faire un tour de promenade, dans l'espérance de n'y être point troublé par la visite des Houffards. — Adieu &c.

LETTRE XI.

A la même.

Bonau, ce 20 Mai 1760.

Je suis toujours posté pour couvrir Bonau. En effet entre un Houffard & moi, la différence n'est pas grande. D'abord j'avois éta-

bli

bli mon quartier à M***, ensuite à N***, & me voici à Bonau. Et tout ce dont je puisse me vanter dans mon métier de Partisan, c'est que je n'enleve rien de force aux gens. Cependant je vis au dépens de mes hôtes, & qui plus est, je leur fais perdre le tems. A de certains égards même je suis encore pire qu'un Houffard; ce qui nous distingue c'est que celui-ci est nuit & jour en mouvement, & moi je suis nuit & jour à ne rien faire. Le genre de vie que je mène ne peut pas m'attirer beaucoup de bénédiction; de là vient sans doute ce trouble, cette inquiétude secrète qui me dévore & qui me suit par tout, dans ma chambre, & à la promenade. Je vois devant moi les arbres en fleurs, & ils ne m'inspirent point de gaieté. J'entens le chant des rossignols, & mon ame reste toujours froide. J'étens mes courses jusqu'à Meineweh dans la faisanderie, & il me semble que chaque arbre a quelque re-

proche à me faire. Mais, me direz - vous, si vous sentez la vérité de tout cela, pourquoi ne retournez - vous pas à Leipzig qui est votre place? — Pourquoi je ne retourne pas à Leipzig? — C'est que Madame de Z***, ne veut pas me laisser partir. Elle dit que je n'ai que faire en ville avant les fêtes; & moi je veux partir quelques raisons que la bonne Dame m'allegue. Quelle volonté l'emportera? C'est aujourd'hui mardi; la chose s'éclaircira bientôt. Adieu &c.

Je vous envoie ci - joint la réponse de M. le Capitaine de K**. Depuis que je suis ici nous avons été en repos.



LETTRE XII.

*De M. Rabener à M. Gellert.**Dresde, ce 20 Janvier 1761.*

Mon cher Gellert,

Si je n'apprenois pas par les gazettes que vous êtes encore en vie, votre silence obstiné, m'auroit fait conjecturer depuis longtems que vous êtes mort, ou du moins que vos vapeurs hypocondriaques vous ont rendu si misantrope, qu'après avoir entièrement oublié votre bon ami Rabener, vous vous êtes réfugiés dans les sombres retraites de *Stoermthal*, pour y vivre en reclus & pour gémir sur les maux de votre pays & sur le délabrement de votre estomach. Mais, mon Dieu! allez - vous me dire, avec votre voix cassée & sépulcrale. . . . Ce Rabener ne fait donc pas? . . . il doit le savoir . . . il n'est pas jusqu'aux petits enfants qui ne le sachent . . . que le Roi de Prusse m'a parlé! . . . Oh, mon très - docte

Professeur ! C'est là sans contredit beaucoup d'honneur pour vous & pour les lettres ! Vous pouvez en être bien glorieux, mais cela ne vous autorise pas encore à oublier un ancien & véritable ami. Ce même Roi m'a bien brûlé ma maison, c'est assurément bien plus que de vous avoir parlé, cependant j'en ai été si peu fier que j'ai écrit sur le champ à mon ami Gellert, & je lui ai marqué en toute humilité cette circonstance. N'auriez-vous pas dû faire la même chose ? Prenez - y garde, Gellert, je vous le conseille, prenez - y garde ! Je suis votre ami, mais je suis Auteur, & lorsqu'un Auteur offensé vous devez m'entendre. Enfin j'attens une lettre de vous par le premier ordinaire. On raconte ici tant d'impertinences de votre entretien avec le Roi de Prusse, que j'ai grande envie d'assurer le monde que tout ce qu'on en rapporte est dans l'exacte vérité. Oui, je le ferai, si vous ne me faites pas bientôt réponse, & si vous

ne me marquez pas de point en point ce que ce Prince vous a dit. Encore un coup je vous avertis de ne pas tarder davantage, ou ma foi, le public saura tout: je lui dirai à l'oreille que ce Gellert, qui ne parle que de patrie, d'humanité. . . . que ce Gellert si tranquille, si pacifique, a présenté au Roi de Prusse, avec toute l'humilité d'un Poète, un projet magnifique de finances, dans lequel il fait voir clair comme le jour à ce Prince qu'il pourra continuer encore deux ans la guerre, sans fouler le moins du monde ses sujets Brandebourgeois. . . . Qui, Monsieur, je parle très - sérieusement, & si jamais nous avons la paix, je vous . . . tremblez, je n'en dis pas davantage!

Comment je me porte? Oh, je suis trop en colère pour vous répondre là - dessus. Il n'est pas possible que vous preniez grand intérêt à l'état de ma santé; si cela étoit vous me l'auriez demandé depuis longtems. Mais

je m'apperçois déjà que je ne saurois vous bouders davantage. Au milieu de ma fureur patriotique, je vous aime encore de tout mon cœur, & quand je pense que dans huit jours d'ici je recevrai une lettre de vous, je me sens si transporté de joie que je vous embrasserois mille fois si je vous tenois. Je jouis de toute ma santé & de toute ma gaieté. Je goûte les moments de calme dont nous disposons maintenant, comme d'un butin remporté sur l'ennemi, & j'attens sans inquiétude les jours de troubles.

Lisez la lettre ci-jointe à notre ami Cramer de Copenhague. Vous en ferez davantage. J'ai épanché tout mon cœur dans cette lettre. Depuis les cruels revers que j'ai essuyés, je suis assez indifférent pour toute chose, & dans un quart d'heure je puis parler avec mes amis de ma mort & des choses les plus badines avec la même gaieté. . . . Gardez ces deux lettres : si je venois à mourir
encore

encore cette année, elles fourniroient une anecdote curieuse à l'histoire de ma vie, anecdote qui sera d'autant plus remarquable, que je n'ai presque rien fait d'important, si ce n'est une couple de fatires & d'avoir aimé de tout mon cœur mon ami Gellert.

LETTRE XIII.

Réponse de M. Gellert.

Leipzig, ce 28 Janvier 1761.

Mon cher Rabener,

Faites de moi tout ce qu'il vous plaira; vous n'aurez pour cette fois qu'une réponse très succincte. Depuis quinze jours je suis si fort incommodé d'un gros rhume & d'un vilain point de côté que je ne suis guère en état d'écrire. Rien n'est plus vrai que j'ai parlé au Roi de Prusse. Voici comme la chose arriva: au milieu du mois de décembre de l'année

l'année dernière, le Major Quintus Icilius vint chez moi me dire que ce Monarque vouloit me voir; m'étant transporté à la maison d'Apel où logeoit le Roi, il s'entretint avec moi, pendant près de deux heures, sur les belles - lettres, la littérature allemande, la méthode qu'il employoit pour guérir son *hypochondrie*, & celle qu'il me conseilloit d'employer pour guérir la mienne; il m'accueillit avec bonté, &, contre mon caractère, je parlai sans la moindre crainte, sans le moindre desir de plaire, ne disant absolument que ce qu'exigeoient de moi la vérité & le respect, & c'est sans doute pour cela que je ne déplais pas. A la fin de notre conversation le Roi me demanda si je ne savois aucune de mes Fables par cœur? . . . Non Sire! . . . Tâchez de vous en rappeler une, M. le Professeur, je ferai, en attendant quelques tours dans la chambre. . . . Enfin, sans trop savoir pourquoi, je tombai sur celle du Peintre qui termine

mine le premier volume. Ah, dit-il, après que je l'eus recitée, elle est charmante! Elle a de la naïveté & de la précision. Je ne m'y ferois pas attendu! Où avec-vous appris à si bien écrire? . . . Dans l'école de la nature. . . Avez-vous imité la Fontaine? . . . Non Sire, je suis un original; mais je ne fais pas pour cela si je suis un bon original. . . Je ne saurois m'empêcher de vous louer. . . Et puis il dit au Major Quintus Icilius, placé auprès de lui, mille choses flatteuses que je ne voulois pas entendre. . . . Revenez me voir, & apportez vos Fables pour m'en lire quelques unes. . . . Mais, mon cher Rabener, je n'y suis pas retourné, sa Majesté prussienne ne m'a plus fait demander, je me suis rappelé les paroles de Sirach: *Ne cherchez pas à vous introduire auprès des Rois!* . . . Le lendemain ce Prince, ayant à dîner M. Mitchel, Ambassadeur d'Angleterre, M. le Marquis d'Argens, M. de Cat, M. de Marwitz & d'autres, m'a

m'a donné encore des éloges que je ne veux pas vous marquer, ce feroit trop déceler ma vanité. M. Mitchel, homme d'un mérite distingué, est sans doute l'unique cause pourquoi le Roi de Prusse a voulu me voir; car étant à Breslau, il a lu, avec Straube, une partie de mes Fables & il en a paru fort content. . . . Le Roi me parloit plus françois qu'allemand; pour moi, je parlois allemand, & je n'avois recours au françois qu'à mon corps défendant. Au reste vouloir confier toutes les circonstances à une lettre, ce seroit assurément pécher contre les règles de la prudence. Attendons pour causer, là-dessus, que nous ayons le plaisir de nous revoir. Dieu veuille que ce soit bientôt, & que je puisse vous embrasser, plein de joie & de santé. La fin de votre lettre, mon cher Rabener, est fort sérieuse; mais j'aime bien autant votre sérieux que votre gaieté. Vous parlez de votre mort: oui, nous devrions tous en parler,

ler, & le faire en vrai Philosophe comme vous. Que Dieu nous fasse la grâce de bien vivre, pour bien mourir dans le tems qu'il l'a résolu. A en juger humainement, vous me survivrez de beaucoup. Pour votre lettre à M. Cramer, je la trouve excellente, & je la garderai assurément.

Adieu, je vous embrasse, je vous aime & je suis à jamais votre

Gellert.

P. S.

J'ai voulu de jours en jour ajouter quelque chose à cette lettre, sans l'avoir pu faire, & demain il faut qu'elle parte. Voici encore quelques particularités que je vais vous conter : Le Roi de Prusse m'ayant demandé quels étoient nos bons Ecrivains, vous & Cramer fûtes les premiers qui me vinrent dans l'esprit. Il s'emporta fort contre la dureté & la barbarie de la langue allemande. . . . Mais
pour-

pourquoi les Allemands ne nous forcent - ils pas, par d'aussi bons ouvrages que ceux des François, à les lire, à les goûter. . . . Peut-être le tems nous a manqué encore, peut-être y-a-t-il aussi un peu de prévention, peut-être nous faudroit il des Augustes, des Louis XIV. . . . Eh quoi, la Saxe n'a-t-elle pas eu deux Augustes? Oui Sire, aussi avons nous déjà fait assez de progrès dans les lettres. Les Grecs ayant cessé d'écrire les Romains eurent leur tour. Nous soupirons tous pour des tems plus paisibles. . . . Oui, vous trouvez donc ces tems bien mauvais? . . . Sire, je desire des tems plus paisibles, & si j'étois Roi de Prusse, les Allemands auroient la paix. Comment? cela dépend - il de moi? Trois contre un? . . . Je le répète encore, Sire, plut à Dieu que vous voulussiez nous donner la paix!



LETTRE XIV.

*De M. Rabener à M. Cramer.**Dresde, ce 25 Janvier 1761.*

Je n'ai reçu, mon cher Cramer, votre lettre du 15 novembre, que le 23 décembre. Je vous suis bien obligé des assurances de votre amitié & de la part que vous prenez au triste sort de notre pauvre pays. Dieu, qui voit tout, mettra fin à nos maux, je l'espère, & si sa volonté est telle de nous faire éprouver encore les effets de ses châtimens, il voudra bien aussi nous donner la fermeté & le courage de les supporter. J'ai déjà éprouvé ses bontés, car cette force, cette sérénité de l'ame qui ne m'a pas quitté un instant dans mes plus cruels revers, pas même dans ceux du 19 juillet, ne peut être que son ouvrage. Cependant les inquiétudes continues que j'ai eues avoient causé dans mon corps un certain dérangement qui sembloit me

II. P.

Q

menacer

menacer d'une attaque d'apopléxie : j'étois prêt à tout. Mes amis, il faut que je le dise à la gloire de l'amitié, étoient plus alarmés pour moi que je ne l'étois moi-même, mais des petits médicaments pris à propos m'ont tiré d'affaire, & à présent je me porte mieux que je n'ai fait depuis plusieurs années ; je suis aussi gai, d'aussi bonne humeur que je l'étois, quand j'avois le plaisir d'être avec vous.

Au mois de novembre les troubles de la guerre, s'approchant de nouveau de notre pauvre ville, je me laissai persuader par quelques amis de me retirer dans notre ancien asile. J'y restai jusqu'au 3 décembre. Depuis ce tems-là je suis de retour ici, je remplis les fonctions de mon emploi aussi bien qu'il est possible de le faire dans les circonstances présentes, &, quelque affreuse que soit pour nous la perspective de l'avenir, je suis résolu d'y attendre tout ce qui pourra en arriver. La retraite dans un lieu ouvert
est

est toujours accompagnée de dangers, & me
refugier en Bohême, c'est ce que je ne peux
ni ne veux faire. Partout je suis sous la
main de la Providence, si elle veut me con-
server elle peut le faire ici, si mon heure est
venue, j'ai assez vécu pour moi & pour mes
amis. . . . Après ma mort conservez - moi
dans votre souvenir, dites à la postérité que
j'ai été votre ami, & la postérité sera con-
vaincue, que j'ai été un homme de bien, que
j'ai aimé mes semblables, que je me suis fide-
lement acquitté de mes devoirs. Voilà ce
que renferme le titre inestimable d'ami d'un
Cramer.

Vous m'en demandez trop, de vouloir que
je vous dise, par quelle cause la bataille de
Torgau a été perdue. Je suis, à ce que di-
sent mes Supérieurs, un assez bon Secrétaire,
mais, soit dit entre nous, je suis un fort mau-
vais Général. Je ne puis donc pas juger de
tout cela. Quant à la générosité de Mlle. de

B**. pour quelques personnes de son sexe, réduites à la dernière misère par le bombardement, je la révère comme je le dois. Je n'ai touché qu'hier les 130 Rhts. en espèces courantes, & si l'ami que vous avez chargé de cette affaire, n'avoit pas eu l'honnêteté de m'avancer cette somme de ses propres fonds, je ne les aurois pas reçus sitôt, parce que votre débiteur de Leipzig, se trouve pour le moment hors d'état de payer un sol. Aujourd'hui j'ai commencé, de concert avec un Ministre recommandable, à faire la distribution de cet argent. Dans huit jours d'ici j'en rendrai compte à Mlle. de B**. & je la remercierai au nom des infortunées qu'elle a si généreusement secourues. La misère est inexprimable chez la plupart des gens incendiés, à cause du froid & de la cherté qui régneront ici; souvent elle se fait sentir le plus à ceux qui ont honte de la laisser remarquer. Je tâcherai surtout de déterrer ces derniers,

& je

& je me bornerai plutôt à ne distribuer qu'à un petit nombre des dons proportionnés pour leur subsistance, que de répandre la somme en question parmi un trop grand nombre, parce que si l'on en faisoit de petits partages, je craindrois qu'on manquât le but qu'on s'y est proposé. . . . Et il faut que je vous dise dans la vraie joie de mon cœur, que dans notre Dresde, il y a bien plus d'humanité; bien plus de charité que je n'eusse jamais cru. Ceux-là même qui ont tout perdu, tendent en silence à ceux qui ont faim le morceau de pain qu'ils ont arraché des flâmes. Les quêtes publiques, faites à la campagne en faveur de notre ville, sont du moins beaucoup plus abondantes qu'on ne pouvoient les attendre d'un pays aussi ruiné, aussi épuisé que la Saxe. Notre *Superintendant* a reçu des sommes très-considérables pour en faire des distributions particulières; & dans le bienfaisant Hambourg il est des familles qui ont envoyé & qui en-

voyent encore de fortes remises à leur célèbre compatriote, M. de Hagedorn, argent que cet homme sage & éclairé emploie surtout au soulagement des Artistes & des Artisans. Je trouve un plaisir inexprimable à faire ces distributions, & depuis que Mlle. de B**. m'a mis en état par sa générosité de faire du bien en son nom, je ne suis plus si jaloux de mon ami M. de Hagedorn.

Adieu, aimez-moi une minute de plus que je vous aime, & notre amitié durera jusqu'à la mort. &c.

LETTRE XV.

*Au Comte M**. de B***.*

Leipzig, ce 16 Mai 1761.

Votre dernière lettre, mon cher Comte, m'a causé une joie indicible; & elle m'a appris en même tems que mon cœur n'étoit pas

pas mort à tous les plaisirs & que du moins j'étois encore sensible à votre amitié & à votre approbation. Que je vous ai d'obligation pour cette lettre, & que je vous fais bon gré de ce ton de persuasion auquel je n'ai pu résister, tout insensible que je suis d'ailleurs au milieu de mes maux continus !

Les soins que M. Mitschel, Ministre d'Angleterre à la Cour de Berlin, a bien voulu prendre pour moi, m'ont jetté dans la plus grande perplexité. Bon Dieu, pourquoi tant de gens s'intéressent-ils pour moi ! Le mérite-je plus que tant d'autres ? Nullement. Le brillant mérite d'Auteur me fait gagner le cœur des grands & des petits ; & cette qualité qui frappe les yeux, n'est souvent rien en comparaison du mérite paisible d'un homme utile que personne ne remarque & qui m'est bien supérieur. Je puis vous assurer, mon cher Comte, que loin d'avoir sollicité

la recommandation de ce Ministre étranger, je m'en suis toujours défendu. Je ne cherche point de place, je ne desire point de pension. Malade & sans espérance de vivre longtems, j'ai tout ce qu'il me faut, & Dieu me donne plus que je ne peux souhaiter. A la réception de votre lettre, j'avois déjà dit tout cela à l'Envoyé lui même; mais il n'en a tenu compte. — Je voulois vous laisser ignorer, me dit-il, jusqu'où va mon amitié pour vous; & la chose, à présent que vous le savez, a perdu une partie de son mérite. Je ne laisserai pas de faire ce que je croirai juste & raisonnable. — Voilà, mon cher Comte, tout ce que j'ai pu obtenir de cet homme qui veut absolument être mon bienfaiteur. Je crains qu'il n'ait écrit à ce sujet au Lord St***. Mais priez votre Oncle de ne pas écouter ces intercesseurs étrangers, & de ne pas songer à me donner une pension dans un tems où notre pauvre Saxe est

est

est accablée de tant de maux. L'année passée je reçus d'une Dame inconnue du Brandebourg un présent de deux cents écus. Ainsi je reçois toujours plus que je n'espere, plus que je ne desire. Ah, mon cher Comte, si Dieu me donne la santé du corps & la joie du cœur, du moins en partie, je méprise tous les trésors de la terre, tous les honneurs du monde. Voilà l'objet de mes vœux, de mes prières. Plaise à Dieu de les exaucer! C'est une chose bien douce d'exercer sa patience & d'attendre les secours du Seigneur.

Le vieux D. Müller, Professeur ordinaire en Philosophie, vient de mourir. Ernesti & d'autres m'ont pressé de solliciter cette place; mais je m'en garderai bien, & rien au monde ne pourra me déterminer ni à la chercher, ni à l'accepter. Dieu fait qu'il m'est impossible de me charger d'un nouvel emploi. Et si je vis, ne puis-je pas être aussi utile à l'Université en restant Professeur extraordinaire,

naire, qu'en acceptant la place de Professeur ordinaire? Tous les Rois de la terre ne me feront jamais accepter un emploi que je me sens incapable de remplir.

Le Ministre d'Angleterre est encore ici, & il fait tout son possible pour nous soulager dans nos calamités. Que Dieu veuille l'en récompenser! R***, distingué par les qualités du cœur & de l'esprit & fort dans les bonnes grâces de M. Mitschel, a rendu des services signalés à Me. la Comtesse votre mère & à presque toute notre ville. Cet homme mérite votre attention, & la faveur de la Cour. Intercessions, conseils, démarches, biens, il est prêt à tout. — Mais, c'est assez pour cette fois. Depuis plusieurs mois, c'est la première lettre, que j'ai pu & que j'ai voulu écrire. Je vous embrasse, & je vous souhaite tout ce qui peut rendre l'homme heureux.



LETTRE

LETTRE XVI.

*A un jeune Officier en partant pour
faire sa premiere Campagne.*

Leipzig en 1761.

Il me semble, mon cher Sch***, que je n'ai pris congé de vous qu'à demi. Afin de me tranquiliser là dessus, il faut que je le fasse encore par écrit & que je vous répète les vœux & les prieres que j'ai faits à votre départ pour l'armée. Que vous ferez heureux, mon cher ami, & à l'armée & durant toute votre vie, si tout vous réussit selon mes souhaits & mes espérances! En vertu de ces vœux, la santé, la force, la prudence, la valeur & la gloire vous accompagneront dans la carrière que vous commencez aujourd'hui; j'espère qu'elle sera longue cette carrière, & que vous y rendrez des services signalés à votre patrie. Si vous me demandez: Comment faut-il que fasse un jeune homme de

mon âge pour marcher avec honneur dans la route difficile de l'état militaire? Je vous répondrai résolument: En conformant vos actions aux préceptes de la Religion. Il est vrai, la Religion seule ne fait pas le militaire, comme la Religion seule ne fait pas l'homme de lettres ni l'homme à talents. Mais comme c'est elle qui vivifie toutes nos actions, & qui nous enseigne à satisfaire aux obligations de notre état, elle instruit surtout le militaire à remplir les devoirs de sa profession. Le soldat qui craint véritablement Dieu, fera tous ses efforts pour apprendre, perfectionner & pratiquer la science relative au métier des armes. Il sera plus courageux & plus ferme au milieu des dangers, plus patient & plus persévérant à surmonter les difficultés, plus exact & plus disposés à se conformer aux volontés de ses chefs, plus juste & plus clément lorsqu'il est obligé d'exécuter des ordres sévères: enfin il se rendra toujours plus propre à
remplir

remplir ses devoirs, & par conséquent plus heureux. D'après ces principes il se conciliera l'amitié des honnêtes gens, & il se fera estimer de ceux qui ne le sont pas. C'est parce qu'il craint Dieu & qu'il le voit présent partout qu'il fuira l'oisiveté, source de tant de passions, mere de tant de vices. Comme il ne pourra jamais éviter entièrement le commerce des hommes corrompus, il apportera la plus grande circonspection dans la vie civile. En garde contre la séduction, il veillera sur les mouvements de son cœur, & il ne se laissera point entraîner par le mauvais exemple. C'est parce qu'il craint Dieu & qu'il préfère une bonne conscience à tous les plaisirs défendus, qu'il évitera la débauche & qu'il ne tombera jamais dans ces funestes excès qui énervent le corps, qui amolissent le courage & qui rendent l'homme ennemi de lui même. En vivant ainsi il jouira naturellement d'une santé plus ferme: le corps

robuste

robuste & l'esprit juste, il pourra mieux supporter les fatigues sans nombre de la guerre. Oui, mon cher Sch***, le soldat qui craint Dieu n'a point d'autre crainte, pas même celle de la mort: car le juste meurt avec courage, il fait que la mort est un pas qui le conduit à une éternité bienheureuse. Connoissant la bonté de votre cœur, l'amour que vous avez pour la Religion, l'excellente éducation que vous avez reçue, les exemples instructifs de votre maison, je me flatte de trouver toujours en vous un militaire accompli & un homme d'une probité reconnue. La bénédiction de votre respectable mere vous accompagnera sans cesse, & l'Ange qui veille autour de ceux qui craignent le Seigneur, fera toujours votre défenseur. Que la confiance en Dieu soit votre bouclier, non seulement dans les hazards de la guerre, mais aussi dans les empêchements à la vertu & dans les tentations du vice!

Partez

Partez donc avec joie, & commencez gaiement votre carrière pour la gloire de Dieu, le service de votre pays & l'avancement de votre fortune. Que le Seigneur vous comble de ses bénédictions, & qu'il vous ramene sans accident au sein de votre famille! &c.

LETTRE XVII.

De Mlle. Lucius à M. Gellert.

Dresde, ce 21 Octobre 1760.

Monfieur le Professeur,

Je ne vous demande pas la permission de vous écrire, étant bien résolue de le faire, que vous me le permettiez ou non. La liberté que je prens est assez nouvelle, & c'est justement parce qu'elle est nouvelle & qu'elle me plaît, que rien ne sauroit m'empêcher de passer mon envie. Vous êtes la bonté même, on me l'a dit; cela étant je trouverai bien quelque

quelque moyen de me disculper auprès de vous & de ne pas passer pour indiscrete dans votre esprit. D'abord je ne le suis pas, je me fais fort de le prouver, si l'on m'en défie; puis j'espere vous gagner, en vous disant tout le bien que je pense de vous, & ce bien est infini, & vous disposer à me pardonner mon indiscretion, si j'en commets une, ainsi que les autres fautes que vous pourriez découvrir en moi. — Que vous importe, ce que je pense de vous? — Oh pardonnez-moi! Je ne joue pas un grand role dans le monde, il est vrai; mais mon affection pour vous, prouve suffisamment, à ce que je crois, que mon jugement n'est pas à dédaigner, & que j'ai quelque esprit. Je suis d'ailleurs bonne fille, généralement aimée de mes parents & de mes amis. Sur cet article, je pourrais en appeller au témoignage de mon frere, qui ne parleroit pas contre sa conscience & qui certainement m'apprécie sans partialité. Je n'ose
pourtant

pourtant pas le faire. Il pourroit bien être piqué de ce que je ne l'ai pas chargé de vous remettre ma lettre; d'autant plus qu'il ne m'a quitté que depuis peu de jours, & qu'il jouit maintenant du bonheur de demeurer près de vous sous un même toit. Il pourroit vous dire jusqu'à quel point je vous révère, avec quel empressement je m'informe de vous, & comment je me fais raconter dix fois la même circonstance, pour mieux me l'imprimer dans l'esprit. Oh que ne suis-je mon frere! Je vous dirois sûrement plus de bien de ma personne, qu'il n'en pensera toute sa vie. Réellement, Monsieur le Professeur, vous ne sauriez vous imaginer comme je vous connois & combien je fais de choses qui vous concernent. Quant à votre caractère & à vos principes, j'en suis parfaitement instruite par la lecture de vos ouvrages. Ma sœur & moi, nous persécutons impitoyablement par nos questions toutes les

*II. P.**R**person-*

personnes qui jouissent du rare bonheur de vous connoître un peu de près. A propos de ma sœur, je vous dirai en passant que c'est une bonne enfant, âgée de douze ans ; elle est comme moi grande questionneuse de son naturel & grande admiratrice de votre personne. Je suis au fait maintenant de tout ce qui vous regarde ; je vois votre mine, je fais comme vous parlez, comme vous lisez, comme vous marchez, comme vous vous mettez, je connois vos perruques, vos bonnets de nuit, vos robes de chambre &c. Je me représente tout cela si vivement que je me ferois fort de vous peindre & d'attrapper votre ressemblance, sans vous avoir vu. Bien plus, je connois si bien l'arrangement de votre logis, que je vous ferois la description de votre ameublement. M. Gedicke, oui, c'est ainsi que s'appelle votre *Famulus*. Qu'il est heureux ! Il peut toujours être autour de mon cher Gellert. Mais aussi il est obligé, du moins

on me l'a dit, de vous veiller la nuit, quand vous êtes malade & que vous ne pouvez pas dormir ; & puis on m'a dit encore que vous vous fâchez contre lui, quand il lui arrive de s'endormir. Le pauvre homme ! Je ne pourois pas supporter cela. Mais aussi pourquoi dort-il, quand il doit veiller ? — Vous mangez chez votre frere, maître en fait d'armes. Profession bien martiale ! Je l'aime par rapport à vous & à cause du nom qu'il porte. C'est, à ce qu'on dit, un frere bien complaisant & bien tendre pour vous. — Et vous, direz-vous, vous êtes une fille bien babillarde. — Oui, c'est ce que je suis, mais je ne le suis que quand j'écris ; en compagnie il ne m'arrive guere de trop parler. En cela, à ce que je crois, je vous ressemble. Ne me fera-t-il pas permis de tirer quelque peu de vanité de cette ressemblance ? — Mais venons au fait. Puisque j'y suis, je veux vous écrire à mon contentement, de peur de n'être pas encouragée

à continuer ma correspondance. Avant tout il faut que je vous découvre le dessein que j'ai, en vous écrivant cette lettre. Vous venez de voir, que je vous connois bien exactement; à présent je voudrois bien être aussi connue de vous. Pour cet effet je ne puis m'empêcher de profiter du seul moyen qui me reste de vous montrer que moi aussi je suis au monde, & que ce moi que vous ne connoissez pas, vous estime & vous révère infiniment. Et après avoir obtenu cela, je pense que je ne ferai pas encore tout-à-fait contente, que je voudrai pouvoir me vanter aussi d'avoir reçu de vous quelques marques de bienveillance. Je vous aurois les plus grandes obligations du monde si je recevois de vous en présent un livre, que vous croiriez pouvoir me convenir. Par là vous m'ôteriez non seulement l'appréhension qui me tourmentera quelquefois de vous avoir déplu par la liberté que j'ai prise; mais vous me rendriez

driez encore assez heureuse de me faire croire que vous n'êtes pas indifférent au desir que j'ai de vous marquer les sentiments d'estime & d'amitié avec lesquels je suis &c.

N'aurons nous pas le plaisir de vous voir un jour à Dresde? Si jamais cela arrive & que j'apprenne votre demeure, vous n'êtes pas à l'abri de ma visite. Mais modérez votre crainte. Je fais ce que signifie, quand vous ôtez votre bonnet. — Ma sœur vous salue. —

LETTRE XVIII.

A Mlle. Lucius.

Leipzig, ce 25 Août 1763.

Réjouissez - vous, ma chere amie, réjouissez-vous. Après sept semaines de séjour à Carlsbad, je me vois heureusement de retour dans le lieu que j'avois quitté avec regret, plus

tranquille d'esprit, sans être plus sain de corps. Il suffit, j'ai rempli un devoir, dont j'étois comptable à ma santé, selon la décision des Médecins; j'ai par conséquent tranquillisé ma conscience, ce que je regarde comme un grand bonheur. Si telle est la volonté de Dieu, de tourner à mon soulagement l'usage de ces eaux, ou celui des autres remèdes, je le regarderai comme un grand bienfait. S'il ne juge pas à propos de me délivrer en tout ou en partie de mes maux, il me donnera la force de les supporter avec résignation, & il me fournira le moyen de les faire servir pour mon bien. Et cela même est déjà un grand bienfait, malgré la répugnance qu'y trouve notre cœur, qui voudroit bien être affranchi de toutes les misères humaines. Mais notre cœur ne fait ce qu'il veut, ou il est trop avide dans ses desirs. Un des premiers plaisirs qui m'attendoient à mon arrivée, c'étoit votre lettre; je vous en remercie bien sincèrement.

Oui,

Oui, je fais, ma chere amie, que vos vœux, que vos prieres pour mon bien-être m'ont accompagné par tout. C'est ce qui m'impose encore plus l'obligation de vous aimer, de prendre la plus grande part au bonheur dont vous jouissez, & de vous donner toute ma vie des preuves de mon amitié & de ma reconnaissance. Mais, me direz-vous, ne pourriez-vous pas me donner sur le champ des marques de cette amitié & de cette reconnaissance, ou comme vous voudrez l'appeller, en me faisant une relation détaillée de tout ce qui vous est arrivé à Carlsbad? — Une relation détaillée? La chose sera difficile. Et que sauriez-vous d'intéressant si je vous apprenois que tous les jours à cinq heures du matin je me rendois à la source; que là je prenois en plein air huit, dix jusqu'à quinze verres d'eau chaude; que je m'y entretenois tantôt avec celui-ci, tantôt avec celui-là, & le plus souvent avec moi-même; qu'au

bout d'une heure & demie je faisois un tour à cheval suivi de mon domestique; que je chantois un cantique; que je regardois souvent à ma montre pour voir si le supplice de monter à cheval ne tiroit pas à sa fin; que le Général de Laudon, monté sur le cheval blanc qu'il avoit à la bataille de Hochkirchen, m'accompagnoit quelquefois; que de retour à mon logis, je lisois un quart d'heure dans un des deux livres que j'avois apportés; que je prenois du chocolat; qu'excédé de fatigues je m'habillois; qu'après cela je me rendois à la promenade publique, où je me livrois à ceux qui venoient m'aborder soit par ennui, soit par sympathie, soit par curiosité, soit par affection. Que sauriez-vous, ma chere correspondante, après vous avoir raconté toutes ces choses? Cependant vous ne trouveriez rien de plus intéressant dans mon journal de Carlsbad. Et toujours la soirée, excepté que je ne prenois point d'eaux, étoit
comme

comme la matinée. Loisir fastidieux, propos sur le bon ou le mauvais effet des eaux, complimens qui ne signifioient rien, louanges que je ne méritois point, questions auxquelles je ne pouvois pas répondre, invitations que je ne pouvois pas accepter, promenades à cheval, où tour - à - tour je grelois de froid, & j'étouffois de chaud : voilà à peu près l'emploi de mon tems. La nuit, quel bonheur pour moi ! La nuit réparoit les fatigues de la journée, & me faisoit supporter la vie qu'on mène à ce triste Carlsbad, où j'ai été il y a dix ans, & où, cherchant la solitude sur la plus haute de ses montagnes, hors de la vue des humains, j'ai versé bien des larmes.

Mais vous pourriez bien me raconter vos nouvelles connoissances ? . . . Vous les raconter, Mademoiselle, à la bonne heure, mais vous en faire le portrait, je ne le saurois ? Pour faire le portrait d'une personne, il faut y apporter la plus grande attention, & vous

savez qu'on défend toute application d'esprit quand on prend les eaux. Une des premières & des plus agréables connoissances que j'aye faites ici, est celle du Général Laudon, homme d'un caractère singulier, sérieux, modeste, moitié triste, à peu près comme moi, parlant peu, à peu près comme moi; mais s'énonçant avec justesse & avec vérité; il ne parle jamais de ses exploits & rarement de la guerre, il écoute attentivement & il montre dans toutes ses manieres, dans sa façon de se mettre, cette aimable candeur & cet air de décence qui régnerent dans ses entretiens. Il n'est pas de grande stature, mais il est bien pris; il est maigre de corps, mais bien moins que moi; il a des yeux pleins d'esprit, enfoncés dans la tête, d'un gris clair, ou d'un bleu clair, à peu près comme moi. Ce ne fut que peu à peu qu'il prit confiance en moi, & peut-être ne devois-je cette confiance qu'à mon air de tristesse. Ah, me dit-il un jour en

me

me rencontrant dans l'allée, je voudrois bien vous voir souvent, mais je crains; je ne fais pas si vous voulez de moi. Une autre fois il me fit cette question : Dites-moi, Monsieur le Professeur, comment est-il possible que vous ayiez écrit tant de livres, que vous y ayez mis tant d'esprit, tant de gaieté? Quand je vous regarde comme cela, je ne le comprends pas. — Je vais vous le dire, répondis-je: Dites-moi, mon Général, comment est-il possible que vous ayiez gagné la bataille de — — la bataille de Kunersdorf, & pris Schweidnitz dans une nuit? Quand je vous regarde comme cela, je ne le comprends pas. — A cette faillie je l'ai vu rire pour la première fois; d'ordinaire il ne fait que sourire. Il s'étoit exactement informé de mes goûts. En conséquence de cela il ne m'invitoit à table que quand il étoit seul; ne me faisoit servir que des mets légers; envoyoit chercher le vin que j'avois coutume de boire; me
laissoit

laissoit parler à cœur ouvert, & parloit de même; me permettoit de me retirer d'abord après le dîner: enfin, il n'avoit presque d'autre volonté que la mienne. Je ne lui ai entendu dire que de bonnes choses, & j'ai toujours remarqué qu'il a de la religion. Il a voulu avoir de moi le précis d'une bibliothèque, & il regrettoit beaucoup de n'avoir pas étudié. Mais son grand sens & son esprit d'observation, suppléent chez lui au défaut d'études. D'ailleurs il aime la lecture. Je voudrois bien savoir, me dit-il un jour, ce que je pourrais vous donner pour vous faire plaisir? — Ah, Monsieur le Général, quand vous me donneriez toute la terre, dans les circonstances où je me trouve, cela me seroit fort indifférent. Son neveu, Lieutenant dans le Régiment de Laudon, me pria d'engager son oncle de le laisser passer un an à Leipzig, pour y faire quelques études. — Très-volontiers, si vous per-

permettez qu'il soit recommandé à vos soins. — Quand il vouloit me parler en particulier, il m'éloignoit de la compagnie & me menoit dans une allée écartée, où personne ne troubloit nos entretiens. — Nos adieux ont été courts. — Ce que je vous ai dit, je le confie à votre probité. — Portez-vous bien, je vous écrirai. — Et vous aussi, mon Général, que Dieu vous ait sous sa sainte garde & vous comble de ses bénédictions!

Quelles sont vos autres connoissances? — Le Comte d'Uh***, homme de sens & d'expérience, plein de vivacité encore malgré son grand âge; il m'a comblé d'honnêtetés & il n'a jamais eu rien de fâcheux pour moi, sinon, qu'ayant l'ouïe fort dure, j'étois obligé de beaucoup crier quand il me parloit.

Le Comte de Th***, son gendre, jeune homme doué d'un excellent cœur & porté d'inclination pour moi. Il fit ma connoissance en m'apportant des compliments de Vienne,
de

de la part de M. de S***. Je lui demandai le lendemain, par quel hazard M. de S***. avoit su que je me rendrois à Carlsbad. Ah, dit-il, j'étois pressé de faire votre connoissance. Je vous ai abordé sous ce prétexte, pour entrer en conversation avec vous. — Personne n'est venu me voir plus souvent, personne n'a eu plus de complaisance pour moi, personne n'a plus cherché à prévenir les autres en ma faveur que ce Comte. — Je dirai à l'Impératrice, ma Souveraine, que j'ai fait votre connoissance, & par là je gagnerai dans son esprit. — Il me pria de lui envoyer mes ouvrages, quand je ferois de retour à Leipzig. — Pourquoi, Monsieur le Comte, vous les avez tous, ou, à ce que vous m'avez dit, vous pouvez les avoir tous à Vienne? — Cela est vrai, Monsieur le Professeur, mais je voudrois les tenir de votre main, pour avoir occasion de vous écrire & de vous en remercier. — Le jour qu'il vint
prendre

prendre congé, il survint tout d'un coup une grosse pluye. Ah, me dit-il, voilà une pluye qui vient fort à propos, elle me fournit un prétexte honnête de rester quelques minutes de plus avec vous. — Un air de gaieté, de vérité & de candeur forme son caractère. Ayant appris que le café m'étoit défendu & que le chocolat m'étoit ordonné, il vint aussitôt chez-moi m'apporter de son chocolat de Vienne. Son épouse est aimable, & sa mere ne l'est pas moins.

Le vieux Général de Z***, militaire plein de probité & de Religion, avec lequel j'aimois à m'entretenir. La foiblesse de sa constitution & les blessures qu'il avoit reçues à la tête l'obligeoient de garder son chapeau, même à table. Je lui conseillai de se démettre de ses charges & de ne vivre que pour se préparer à la mort. Je fus charmé de voir la tendresse qu'il avoit pour sa fille, Demoiselle d'environ vingt ans, qui formoit presque

presque toute sa compagnie. Faisoit-il une promenade à pieds, on la voyoit à ses côtés: sortoit-il en voiture, elle l'accompagnait.

Monsieur de Z***, Gentilhomme Silésien, le plus malade & le plus patient de tous ceux qui se trouvoient aux eaux. Percus de tous ses membres, il paroissoit toujours résigné, & dès que les douleurs lui laissoient un instant de relâche, on voyoit la sérénité répandue sur son visage. Il venoit de faire plus de quarante lieues, porté en litière par ses gens; arrivé à Carlsbad il a commencé à prendre les eaux ayant les pieds enflés, & aussitôt l'enflure a gagné le bas-ventre. Depuis plusieurs mois il avoit renoncé à la viande, & enfin il venoit de se retrancher aussi le pain: de la soupe, de l'eau & les gouttes de Hofmann, voilà toute sa nourriture. Je l'ai été voir souvent, & à la fin, des deux à trois fois par jour; le

présent

présent que je lui fis d'un livre de piété propre pour sa situation, me valut de sa part mille bénédictions. Je fus un de ceux qui lui conseillèrent au bout de quinze jours de retourner chez - lui. De l'avis des Médecins de Carlsbad, il auroit dû rester & continuer à prendre les eaux, quoiqu'il lui fut impossible de fermer l'œil la nuit, qu'il souffrit des douleurs inouïes, surtout à la poitrine, & qu'il ne put se tenir sur son séant sans être soutenu par trois ou quatre Domestiques. Il avoit joui d'une bonne santé jusqu'aux dernières années de la guerre; on prétend que la frayeur qu'il eut à l'apparition des Croates lui a donné la goutte volante dans la soixante & troisième année de son âge. — Quelles paroles de consolations me donnez - vous à méditer sur ma route, me dit - il en prenant congé. — Rappelez - vous souvent, mon cher malade, ces paroles du Prophete: „Ne craignez point, parce que je suis avec vous; ne vous

„troublez point, parce que je suis votre Dieu!
„Je vous fortifierai, je vous secourrai, je vous
„soutiendrai par la droite de ma justice.“
Il joignit ses mains tremblantes, leva ses yeux
au ciel, & pleura. Je fais qu'il est heureuse-
ment arrivé à Zittau, toujours porté en litière
par ses gens; c'est là où se terminent mes
nouvelles sur son compte.

Et mes nouvelles dans cette lettre se ter-
mineront aussi à la description de ce malade.
Une infinité de gens que j'ai vu à Carlsbad,
Dieu le mérite - je ! m'ont comblé de vœux
& m'ont fait mille remerciements pour mes
ouvrages, & surtout pour mes Cantiques.
Tant il est facile de se concilier la bienveil-
lance des hommes, quand on a taché de
n'être pas un Ecrivain inutile, & que re-
lativement à cet objet on ait eu quelque
succès.

Adieu,

Adieu, ma chere amie, saluez tendrement de ma part vos parents, votre sœur, votre frere, M. Z***, à qui j'écrirai incessamment. —

LETTRE XIX.

A la même.

Leipzig, ce 15 Septembre 1763.

Permettez-moi, ma chere Correspondante, de vous raconter une petite aventure qui vient de m'arriver. Quoique le principal personnage ne soit qu'un Sergent, il mérite de vous être connu. Ses discours & ses sentiments de piété feroient honneur à un Général. Ce Sergent, qui venoit de quitter le service Prussien, m'avoit cherché pendant deux jours, sans avoir pu me parler. Enfin avant-hier il vint à mon cours de Morale, & la leçon finie il s'empara de moi. Je le menai de l'au-

ditoire dans ma chambre. — „Pardonnez-moi, Monsieur le Professeur, si je viens vous voir. Je suis Sergent dans les troupes Prussiennes, j'ai servi trente trois ans & je viens enfin d'obtenir mon congé absolu. Je retourne en Livonie mon pays, & j'ai fait un détour de cinq lieues pour vous voir & pour vous témoigner ma reconnoissance.“ —

„Asseyez - vous, Monsieur le Sergent. En quoi ai - je mérité votre reconnoissance?“ —

„Par vos ouvrages, que je lis depuis 1748, & surtout par vos derniers ouvrages. Il m'ont souvent garanti du mal & encouragé au bien. Que le bon Dieu, en récompense, vous comble de ses bénédictions, qu'il vous accorde la joie & la santé pendant de longues années, & la vie éternelle à la fin de vos jours! Si vous saviez combien je vous aime, & quel plaisir j'ai de vous voir!“ —

„Votre visite, Monsieur le Sergent, est un plaisir bien grand & bien inattendu pour moi.

Je

Je ne vous ai pas moins d'obligations pour vos sentiments d'amitié, que vous m'en avez pour mes écrits; car vous ne m'en devez point pour cela. Si mes ouvrages vous ont été utiles, j'en rendrai grâces à Dieu, & je m'applaudirai de ce qu'outre cette utilité, ils m'ont procuré la connoissance d'un vieux foldat si plein de candeur & de Religion. Du reste, êtes-vous content de votre congé? Pendant tant d'années de service, avez-vous assez amassé de bien pour vivre le reste de vos jours? —

„Je n'emporte avec moi que ma liberté; de retour chez moi, je trouverai encore assez de quoi pour ne pas manquer. Enfin, malgré toutes mes blessures, je me porte bien. Et combien de fois Dieu ne m'a-t-il pas protégé & conservé visiblement à la guerre! Il ne m'abandonnera pas non plus à l'avenir. Quand je fus transporté en Bohême après l'affaire de Gœrlitz où je reçus une blessure

mortelle, je restai cinq jours couché sur un traîneau, n'ayant pour toute nourriture qu'un morceau de pain de munition que je rongeois, & qu'un peu de neige que les Payfans, qui menaient les blessés, me tenoient devant la bouche. Et graces à Dieu, j'en suis revenu! Déposé à l'hôpital j'ai eu le bonheur de tomber entre les mains d'un homme compatissant, d'un habile Médecin Bohémien. J'avois été blessé au jaret & la balle étoit nichée dans la rotule; je souffrois des douleurs horribles. Le Médecin en question non seulement me guérit de ma blessure, mais encore il m'accorda un libre accès auprès de sa personne durant tout le tems que j'ai été prisonnier. C'est alors que j'ai lu & relu vos ouvrages, cet homme les avoit tous. Je suis ravi de joie de vous voir & de vous parler. Je veux partir aujourd'hui, (c'étoit vers les cinq heures du soir) & faire encore une couple de lieues." — A ces

mots

mots il prit congé de moi de la manière la plus affectueuse.

Cet homme avoit une bonne physionomie, un air de courage & de résolution, & portoit un uniforme très-propre. Fils d'un Chirurgien Livonien, il avoit voulu étudier dans sa jeunesse, &, passant par le pays de Dessau en 1730, il avoit été arrêté sur le chariot de poste & fait soldat malgré lui. — „Et cependant, ajouta-t-il, dès ma jeunesse j'ai eu la vie militaire en aversion; si j'avois eu du goût pour cet état, j'aurois pu être Officier au service Russe. Mais Dieu merci! j'en suis quitte.“ — D'un tempéramment vigoureux, il pouvoit avoir cinquante six à cinquante huit ans.

Qu'en pensez-vous, Mademoiselle? L'approbation & la reconnoissance de ce bon & brave Sergent, ne doivent-elles pas m'être aussi précieuses, que l'approbation & la confiance,

fiance, du grand, de l'illustre & du vaillant
Laudon? — — — Adieu.

LETTRE XX.

A la même.

Bonau, ce 7 & 8 Août 1764.

Graces à Dieu, ma chere amie, me voici
revenu pour la seconde, & à ce que j'espere,
pour la derniere fois de Carlsbad, sans avoir
essuyé aucun accident. Je vous mande cette
nouvelle avant d'en faire part à mes autres
amis, sachant bien que vous l'attendez avec
impatience, qu'elle vous fera plaisir, & que
vous vous joindrez à moi pour remercier
Dieu de ce bienfait. L'histoire de ma ma-
niere d'être à Carlsbad ne differe guere de
celle de l'année passée. J'ai pris les eaux
pendant trente quatre jours sans en être ni
plus malade ni mieux portant qu'à mon ar-
rivée. J'ai été, sans exception, le premier à

la

la fontaine, le premier à cheval, le premier à la promenade; recherché, examiné & questionné par les bons & les méchans; tantôt honoré de compassion, tantôt accablé de politesses, tantôt aussi affommé de louanges. J'ai retrouvé plusieurs de mes connoissances de l'été passé, comme le Comte & la Comtesse d'Uh***, qui non seulement m'ont marqué beaucoup d'estime, mais qui m'ont honoré d'une confiance singulière; la Comtesse en prenant congé m'a fait présent d'un livre de l'Archiduchesse Isabelle, morte depuis peu, elle y avoit écrit son nom. J'ai revu aussi le Général de Z***, qui dès qu'il m'appergut m'embrassa affectueusement & m'apprit qu'il alloit célébrer de nouvelles noces dans sa soixante & cinquième année. Le Général Landon n'y étoit pas, mais à sa place j'ai trouvé M. de S**, Général Prussien, militaire plein de probité & de connoissances, que j'avois fréquenté à Leipzig, il y a quel-

ques années. Dès lors il m'avoit dit dans un entretien familier, qu'il regardoit comme le plus grand bonheur de sa vie, & dont il ne pouvoit assez remercier la providence, d'avoir eu un excellent pere dont l'exemple avoit influé de bonne heure sur son caractère, un gouverneur plein de probité, qui lui avoit donné ses soins pendant un an & qui lui avoit inspiré des principes de religion, enfin une épouse, dont la tendresse & la prudence l'avoient corrigé de plusieurs défauts, en le rendant chaque jour plus attentif sur lui même, plus sage dans sa conduite & plus content de son sort. Elle n'étoit plus, & il ne pouvoit se rappeler sa perte sans répandre des larmes, ni sans éprouver dans son ame un saisissement douloureux. Je lui avois conseillé alors de se remarier, & à notre première entrevue à Carlsbad il m'a présenté à sa seconde femme, en lui disant: Voici l'ami qui m'avoit encouragé à chercher mon bonheur

bonheur dans une nouvelle union, & à qui je suis bien aise de dire en votre présence que je l'ai trouvé. Il avoit d'abord formé le dessein d'épouser la sœur de sa première femme; mais cette sœur étant aussi venue à mourir, elle lui avoit recommandé avant d'expirer la personne qui est aujourd'hui son épouse & qui comble ses vœux. Sans doute le compliment obligeant que son mari m'avoit fait en me présentant à elle, lui avoit fait naître l'idée de me surprendre par une petite galanterie; ayant appris, je ne fais comment, que j'aimois les fleurs, elle m'envoya le lendemain un très-beau bouquet. Il me fit plaisir, mais ma joie ne fut pas de longue durée. Je le reçus le matin, lorsque j'étois encore à la source; aussitôt les Dames s'assemblerent autour de mon bouquet, comme des abeilles, & je me vis obligé, à mon grand regret, de leur en distribuer les fleurs.

A peine

A peine étois - je arrivé à Carlsbad, que Mademoiselle de Sch**, avec Mlle. P**, vinrent chez moi me féliciter sur mon heureux retour. C'étoit le premier moment agréable, après trois jours d'un voyage triste & pénible. Vous jugez bien, ma chere amie, que je me suis attaché surtout à voir Me. la Comtesse de V**, & comme Mademoiselle de Sch** sa fille, mangeoit toujours chez elle à cause de la délicatesse de sa santé, j'ai préféré leur maison, à toutes les autres. Ces deux Dames m'ont appris, quand je ne l'aurois pas su, que le vrai mérite, accompagné de modestie, obtient en tout lieu & de toutes sortes de gens les suffrages, l'affection & le respect. Même les personnes qui, par orgueil national, affectent de ne pas faire attention aux étrangers, & qui doutent de nos vertus, parce que nous ne professons pas la même Religion, ont fait une exception en faveur de la Comtesse & de

de sa fille. La Comtesse de V***, je l'ai entendu plus d'une fois de la bouche des Bohémiens & des Autrichiens, est une femme qui mérite la vénération de tout le monde. Sa fille, par son air de bonté & de douceur, n'avoir qu'à se montrer pour plaire. Les Comtesses d'Uh***, & de T***, suivirent partout ses pas, & le jour de son départ elles traversèrent en carrosse avec moi une partie de la ville pour l'accompagner; leurs yeux humides de pleurs la suivirent si longtemps, que j'eus de la peine à retenir mes larmes. Aussi Madame de Z**, & Madame la Présidente L***, se firent bientôt distinguer & aimer par la bonté de leur cœur.

Mais vous voulez sans doute que je vous entretienne de mes nouvelles connoissances? Eh bien, ma chere Correspondante, en voici quelques unes. Le Comte de H**, un des grands Seigneurs de Vienne, avec son épouse. La Comtesse de V***, m'en ayant parlé avec
éloques,

éloges, je trouvois qu'elle ne m'en avoit pas trop dit & que c'étoient des personnes vraiment intéressantes & estimables. Le Comte grand amateur des Belles - Lettres & fort valétudinaire, se lia bientôt avec moi & me rendit son commerce aussi aisé qu'agréable. Les traits de sa physionomie ne le distinguent pas moins des autres hommes que la bonté & la droiture de son cœur. Un front élevé qui annonce du sens & de la gravité, de grands yeux bleus à fleur de tête qui semblent sortir de leurs limites; un nez aquilin d'une grandeur extraordinaire: voilà le singulier de ce visage long & maigre, qui, tout singulier qu'il est, ne laisse pas que de plaire, quand on l'a vu quelquefois, parce qu'il décele de l'esprit & de la candeur. Il a vu, ainsi que son épouse, la plupart des pays de l'Europe, & il paroît n'avoir pris que le bon des nations étrangères. Pour moi, me dit-il un jour que nous
parlions

parlions de la maniere d'être des courtisans, je vais rarement à la cour, & je mets toute ma gloire à remplir fidelement les devoirs de ma charge; mais toutes les fois que j'y vais, je vois avec plaisir que mes Maîtres me pressent d'y venir plus souvent, que les favoris me voient de bon œil, parce qu'il savent bien que je ne suis là ni pour mes intérêts ni au dépens des leurs. La Comtesse a beaucoup d'esprit, sans qu'elle cherche à le faire briller, beaucoup de savoir vivre, sans que son commerce vous mette mal à votre aise, beaucoup de monde, mais de ce monde, qui fait qu'elle condescend avec jugement, & qu'elle intéresse par la bonté & la franchise de son caractère. Déjà dans l'automne de ses jours, elle fait toujours les délices de son mari; & lui, déjà près de la vieillesse, est la même chose pour elle. Je peux dire avec vérité que je ne me rappelle pas d'avoir vu dans le grand monde un couple plus

intér-

intéressant, des époux plus tendres. Seule elle l'accompagne à pieds dans ses longues promenades & gravit avec lui les plus hautes montagnes; seule elle le suit à cheval dans la prairie & lui tient partout compagnie. S'aperçoit-elle dans les assemblées que le jeu le fatigue, aussitôt elle l'en délivre en prenant sa place. La Comtesse de V** m'avoit dit qu'elle portoit toujours des pierres précieuses. Je puis vous assurer, & vous m'en croirez sans peine, que je n'y ai pas fait attention, mais le portrait de son mari qu'elle porte en bracelet & qui est d'une ressemblance parfaite, voilà ce qui m'a souvent frappé chez une Dame, mariée depuis seize à vingt ans. Voyez, me dit un jour le Comte en ouvrant sa tabatiere, (il prenoit sans cesse du tabac) c'est ma fille, l'unique objet de mes vœux & de mes soins sur la terre. Cette chere enfant n'a pas encore eu la petite vérole! Rien de plus intime que la
liaison

liaison entre la Comtesse de H** & la Comtesse de V** ; une estime mutuelle formoit les nœuds de leur amitié. — A leur départ le Comte de H** m'envoya par un de ses gens six bouteilles de vin de Tockay. Après avoir parlé à cet homme, je ne pus m'empêcher de lui marquer ma surprise sur l'éloquente affection avec laquelle il parloit de ses maîtres. — „Ah, me dit-il, voilà comme nous pensons, tous tant que nous sommes, „& celui qui penseroit autrement ne seroit „pas souffert parmi nous. Monsieur le Comte „a des gens qui le servent depuis vingt ans „& qui n'ont pas encore entendu de sa bouche une parole dure. Il faut bien que nous soyons bons ; nos maîtres nous traitent comme leurs enfants. Aussi nous servons tous par attachement : le bon ordre „& la bonne conduite régneront dans la maison.“ — C'est ainsi que les bons maîtres font les bons domestiques.

La Comtesse de T***, aussi de Vienne. Cette Dame n'a pas l'esprit élevé, la figure avantageuse & les manières engageantes de la Comtesse de H** ; non, elle annonce plutôt la tristesse, accompagnée pourtant d'un air de bonté. Sa physionomie semble ne promettre que de la douceur, & quand on lui parle, on lui trouve autant d'esprit que de modestie : ce n'est pas un esprit original, mais un esprit formé par la lecture, l'attention, l'expérience & l'application, un esprit inspiré par un bon cœur. Elle est restée plus longtems à Carlsbad que la Comtesse de H**, de là nos entretiens sont devenus plus intimes & plus suivis. „*Madame,*“ lui dis-je un jour que nous eumes discours longtems sur le chapitre de l'éducation, „*après ce que je viens d'entendre, je voudrois que votre Souveraine vous confiât le soin d'élever une des Archiduchesses.*“ „Vous vous trompez, reprit-elle, dans la bonne opinion que vous avez de moi. J'ai
épruvé

„éprouvé, qu'autre chose est de bien raison-
„ner sur l'éducation, autre chose est de s'en
„bien acquitter & de surmonter les nombreux
„obstacles qu'on y rencontre, surtout à la
„Cour. Je l'ai remplie, pendant six mois,
„cette charge, puis mécontente de moi même,
„malade de corps & d'esprit, je l'ai résignée.
„Par trop de zèle à vouloir que tout se fit
„dans la plus grande exactitude, il arrivoit
„presque toujours que rien ne se faisoit bien.
„Mon plus grand défaut étoit de ne pouvoir
„pas dissimuler à propos, de ne pouvoir ca-
„cher ni les impressions de ma joie ni celles
„de mon chagrin. J'avois beau me taire,
„mon visage décéloit malgré moi les senti-
„ments de mon cœur: par là je fournissois
„l'occasion à ceux que je devois gouverner,
„de prendre de l'ascendant sur moi. Il est
„difficile d'élever ses propres enfants; mais il
„est infiniment plus d'élever ceux des autres,
„quand on n'y a pas des talents naturels &

„qu'on s'en rapporte uniquement à son zele
„& aux regles du bon sens. Je ne connois
„qu'une femme qui soit tout - à - fait propre
„à élever les enfants des autres, c'est Me. de
„Beaumont. Ma fille, continua - t - elle, que
„vous connoissez, & que je perds rarement
„de vue, a été plus formée par mon exem-
„ple, que par mes instructions, plus par mon
„commerce & par sa tendre affection pour
„moi, plus par la bénédiction divine que
„j'ai implorée tous les jours, que par ma
„sagesse & ma capacité.“ — En effet cette
fille chérie, qui est déjà une personne faite,
est d'un excellent caractère, & elle a beau-
coup de rapport avec Mademoiselle de Sch**.
Je ne saurois passer sous silence la Fræule
de H** de Silésie & Chanoinesse dans un
Chapitre de l'Empire; elle est venue à Carls-
bad pour faire plaisir au Prince son frere.
C'est une personne très - sensée & très - instrui-
te, d'un caractère sérieux, & elle m'honore
d'une

d'une bienveillance singulière. Ce n'est ni une Me. de H***, ni une Me. de T***, & avec tout cela c'est une des plus aimables personnes que j'aye rencontrées aux eaux, singulièrement estimée par la Comtesse de V** & par tout le monde. Comme elle retourne à son Chapitre, il m'a fallu lui promettre de lui envoyer mes ouvrages : son frère, fort valétudinaire, est un homme de mérite, très-instruit & très-honnête. En vous parlant de ce Prince Silésien, je me rappelle le Prince des D**. Je vous conteroïs bien, si vous vouliez me promettre de ne pas me taxer de vanité, toutes les choses obligeantes qu'il m'a dites. En passant par Carlsbad, il dîna chez la Comtesse d'Uh**. Il avoit entendu parler de moi & il desiroit fort de me voir. Cette Dame, ne sachant comment s'y prendre attendu que j'avois refusé sa table une fois pour toutes, à cause de mes indispositions, fit prier la Comtesse de W**,

de m'engager à l'aller voir à l'issue du dîner, parce qu'elle avoit à me dire des choses qui ne souffroient pas de retardement. Je me rendis chez elle, & j'y trouvai le Prince des D***. Monsieur le Professeur, me dit-il en m'abordant, mon fils cadet, votre grand ami, ne me le pardonneroit pas, s'il apprenoit que vous êtes à Carlsbad & que je ne vous ai pas parlé. Quand il a été bien sage & bien obéissant la journée, on lui permet pour sa récompense de lire une heure dans vos ouvrages. Il sera bien ravi si je lui apporte vos compliments & les assurances de votre amitié. — J'en supplie Votre Altesse, & je la prie en même tems d'assurer le Prince qu'il est de bien meilleures récompenses de son application que la lecture de mes ouvrages. — La dessus il me dit les choses les plus obligeantes, que j'écoutai sans rougir, & presque sans répliquer. En prenant congé, je lui fis mes remerciements

pour

pour la protection qu'il avoit accordée à mon pays. — Elle n'a pas été merveilleuse, Monsieur le Professeur, mais l'intention étoit bonne. J'aurois voulu, j'aurois dû sans doute en faire davantage.

Voilà à peu près les petites anecdotes de mon séjour de cette année à Carlsbad. Elles sont bien décousues & bien séches; mais vous verrez aussi par l'écriture, ma chère amie, que c'est la main d'un malade qui les a tracées, & qui ne les a tracées que pour vous. Le deux de ce mois nous avons quitté Carlsbad. C'est aujourd'hui le cinq, & je puis vous assurer que sur la route & depuis que je suis ici à Bonau, d'où je vous écris, j'ai plus souffert & plus perdu de forces, que je n'avois fait les cinq semaines de mon séjour aux eaux. C'est ainsi que Dieu m'humilie, afin que l'approbation des hommes ne remplisse pas mon cœur d'orgueil & de confiance, & que je ne sois que plus attentif

à me rappeler mes défauts & mes foibleſſes, pendant que les autres ne remarquent en moi que des qualités eſtimables. Il en eſt de l'approbation des hommes comme de la ri- cheſſe : c'eſt un bienfait précieux dont nous devons rendre graces au Ciel. Mais que notre cœur eſt prompt à en tirer vanité ! — Je terminerai cette lettre par quelques obſervations. En général, parmi les connoiſſances que j'ai faites cette fois-ci à Carlsbad, j'ai trouvé plus de perſonnes d'un rare mérite parmi les femmes que parmi les hommes. D'ailleurs une infinité de gens ſont d'une bien meilleure ſociété aux eaux, que dans les autres relations de la vie ; ils y prennent, ſans le ſavoir, un caractère qui n'eſt pas le leur. Ceux qui ſe ſont arrachés à leurs affaires, ou aux ſoins de leur famille, goûtent les charmes de la liberté, & deviennent plus lians, plus affables. Les glorieux, pour ne pas vivre iſolés, ſe défont de leur morgue
& de-

& deviennent plus honnêtes. La plupart des personnages, sachant que la pièce qu'ils jouent sur ce théâtre ambulant ne doit durer que trois ou quatre semaines, tâchent de se bien acquitter de leur rôle : pour mériter les applaudissement, ils s'efforcent de vivre en gens de bien. Plusieurs en imposent à leurs passions par ordonnance du médecin, par la crainte du mal, toujours très-persuasive. Les malades dévorent leurs plaintes & cachent leur humeur chagrine, de peur que leurs gémissements n'écartent de leur commerce ceux qui se portent bien. C'est ainsi que pendant quelques semaines les eaux rendent les hommes sociables, complaisants, modestes, affables, compatissants : sur cent personnes vous trouverez à peine quelques âmes basses. Aussi je me suis toujours informé de la manière de vivre des gens dans leur domestique, hors le tems des eaux.

Encore un mot du Président L***; j'ai peu joui de sa société, quoique je l'aime & que je l'estime beaucoup. Je n'ai fait avec lui qu'un seul tour à cheval, & je n'ai mangé que deux fois chez lui, quoique j'eusse la liberté d'y aller tous les jours. Chez lui il étoit toujours entouré de gens qui lui parloient d'affaires, & dans l'allée je n'étois pas maître de moi. Je sens que j'y ai beaucoup perdu. Le Président est, comme vous savez, un homme de beaucoup de mérite; & j'ai trouvé dans son épouse une femme très-estimable. La candeur, l'affabilité fait le fond de son caractère, comme la gaieté, la persuasion fait celui de sa sœur, Madame de Sch***. J'aime beaucoup M. & Me. R**, & le petit conseiller de Légation L**, qui ne font tous qu'une seule compagnie. Sch*** & L**, sont encore du nombre de ceux avec qui j'ai étudié à Meissen.

Il faut que je vous raconte encore un petit malheur qui m'est arrivé à Carlsbad, qui m'a beaucoup affecté dans le moment, & qui m'affectera le reste de mes jours. Dès le commencement l'eau brûlante qu'on est obligé de boire pendant des heures entières, avoit attaqué mes dents, déjà pas trop bonnes. Enfin la chose en est venu au point, qu'il m'en a couté, (j'eusse mieux aimé perdre tous mes livres, quoique cette perte ne me soit pas indifférente) qu'il m'en a couté la dent supérieure de devant, la dent la plus nécessaire pour parler, la dent qui avoit perdu depuis longtems ses deux voisines. Je crois même que cette perte m'a tiré quelques larmes. Ce qu'il y avoit de plus cruel, c'est que le Médecin vouloit que je portasse moi même une main barbare sur cette dent; mais voyant que je ne pouvois m'y résoudre, il se chargea d'être lui même mon bourreau. Soyez tranquille, me dit-il,

nous

nous avons ici un habile Dentiste de Prague qui réussit parfaitement à remettre les dents qu'on a perdues. Obligé comme vous l'êtes par votre place à parler en public, il faut absolument que vous ayiez recours à son industrie. J'envoyai tristement chercher le Dentiste qui vint d'abord & qui me promit tout. Revenu le lendemain, il me martyrisa avec des instruments que le bourreau ne sauroit avoir pires; enfin à force de coups de lime & de lancette, il m'enfonça dans les gencives une rangée de trois dents. Je supportai tout, & j'allai au milieu de mes souffrances dîner chez Me. la Comtesse de V**; mais avec mes dents neuves je ne pus ni parler, ni manger, ni dormir. L'après midi je fis rappeler mon Dentiste, & je le priai de me délivrer de mon tourment, & surtout de ne pas me faire d'objections en faveur des dents artificielles. — Voici trois ducats pour votre peine. — Et, tenez, *Sauer*, gardez ces dents, jusqu'à

jusqu'à ce que je vous les redemande. —
Ainsi j'avois perdu une dent très-nécessaire,
trois ducats & toute une journée. Le Do-
cteur & le Dentiste ayant tout ébruité, je
reçus le matin des félicitations, & le soir des
compliments de condoléance. Pendant que
je me tenois à la fenêtre tout accablé de ma
perte, je vis passer un vieux & honnête Juif,
frappé de paralysie depuis longtems; cet
homme qui venoit de quarante lieues plus
loin que Varsovie, étoit conduit par sa fem-
me & ses deux enfants. Eh bien, n'es-tu
pas plus heureux que ce malheureux? Me
disois-je à moi même. Tu peux encore mar-
cher & parler; il ne le sauroit. Ne sois
pas ingrat!

Le jour que nous arrivâmes à Carlsbad,
nous vîmes enterrer au milieu d'un grand
orage le Comte Esterhafi, autrefois Ministre
de l'Empereur à notre Cour. Il étoit parti
malade de Vienne, & croyoit plein de con-
fiance

fiance retrouver la santé à Carlsbad. Le soir de son arrivée il prit encore six golets d'eau, dormit bien par dessus, recommença le lendemain, & le troisième jour fut le dernier de sa vie. Seigneur, apprends - nous à méditer sur la mort ! C'est avec cette pensée que je pris possession de ma chambre. — Gloire soit à Dieu ! & plus un mot de Carlsbad.

Et vous, Mademoiselle, que faites - vous ? voilà près de deux mois que je n'ai reçu de vos nouvelles. J'espère que depuis ce tems, vous & votre famille, vous avez vécu en joie & en santé. Au premier jour je me flatte de recevoir de vous même la confirmation de cet espoir. La Comtesse de V** & le Président L***, m'ont fort sollicité de les accompagner à Dresde ; mais je ne me sentoient pas assez bien pour céder à leurs sollicitations. En conséquence de cela j'ai repris ma route par les rochers d'Annaberg & de

de Chemnitz, pour gagner Bonau & puis Leipzig. — Vous devriez - bien, ma chere amie, aller voir Madame W**, & lui présenter de ma part, ainsi qu'à son époux, les plus tendres assurances de mon estime & de mon amitié. Enfin je vous prie d'en faire autant à vos parents, à Mlle. votre sœur, à Mr. votre frere. N'oubliez pas M. & Me. Z**. Adieu, ma chere amie.

Encore une petite anecdote pour remplir cette page. Je passois un matin devant la nouvelle source, lorsqu'un Monsieur vint à moi & d'un air honnête arrêta mon cheval. — Pardonnez - moi une question indiscrete, Monsieur le Professeur, je suis le Baron de S*. Silésien; il me semble connoître la pie, que vous montez là; je voudrois bien savoir depuis quand vous l'avez? — Depuis quand je l'ai, Monsieur le Baron, c'est ce que je ne peux pas vous dire au juste. Depuis plus d'un an. Vous aimeriez peut-être

être mieux savoir d'où ce cheval me vient?
Des écuries du Prince Henri de Prusse. —
Ah, présentement je fais tout. M. de Kalkreuter, son Aide-de-Camp général, l'a acheté de moi pour le Prince qui l'a monté dans toutes ses marches. Que je suis charmé de le voir entre vos mains! Je vous aime bien, Monsieur le Professeur, & vous pouvez vous vanter d'avoir une excellente bête, que j'ai eu soin de dresser moi même. — „Allons, cela me fait plaisir.“ — Je le remerciai cordialement, & je le priai de ne pas revendiquer ses droits sur ma monture.



Lettre
D'UN PERE
A SON FILS
en l'envoyant
à l'Université.

2152

275070075

5. 10

Je te répète par écrit, mon fils, les instructions que je t'ai données dès ta plus tendre jeunesse & dans le tems que je te préparois de loin pour l'Université. Que cette lettre soit pour toi une marque constante de ma tendresse paternelle, qu'elle te donne une nouvelle ardeur sur la route qui doit te mener au but que tu te proposes ! Tu embrasses un nouveau genre de vie, tu entres dans un monde encore étranger pour toi. Aussi tous mes soins & ceux des maîtres éclairés que je t'ai donnés, n'ont eu d'autre objet jusqu'ici que de te mettre en état d'être dorénavant ton propre guide, & de faire en sorte, qu'en quittant la maison de ton pere, tu puisses faire le premier pas dans le monde pour ton bien-être & celui de tes semblables. Je connois ton bon cœur, ta tendresse pour moi, ton ardeur pour l'étude, ton desir d'obtenir les

suffrages des hommes sensés, je connois ta vertu : mais je connois aussi les défauts de ton âge & de ton tempérament, je connois ton manque d'expérience, l'attrait séduisant du vice, enfin les dangers sans nombre du monde auxquels peut succomber le cœur le plus honnête, à moins qu'il ne s'arme sans cesse de précaution & de prudence. Ecoute-moi donc, mon cher fils, toi que je veux former non seulement pour ce monde, mais encore pour l'éternité. Ce Dieu de qui je tiens ton existence me demandera compte un jour de la manière dont je t'ai élevé ; mais il te demandera compte aussi de quelle manière tu as suivi les tendres instructions de ton pere.

Les années dans lesquelles tu te trouves sont les années décisives de ta vie. Elles sont dangereuses par la véhémence des passions qui s'opposent si souvent à la sagesse & à la vertu, & par la liberté que tu acquiers de n'agir
que

que suivant ta volonté, liberté qui a déjà été funeste à tant de jeunes gens.

Tu t'appliques à l'étude des sciences qui doivent former ton esprit & ton cœur, qui doivent te rendre capable de servir ta patrie & de faire ton propre bonheur. Ce double but est une vocation divine : il faut que cette vocation, conforme à tes goûts, anime & anoblisse tes études. N'étudie donc jamais dans la seule vue de surpasser les autres en connoissances, de briller dans le monde avec la réputation d'un profond savoir, de parvenir aux honneurs, & de voir tes veilles récompensées par les richesses & les dignités. Tant que tu étudieras dans cette vue, tu gâteras ton cœur par la vanité & par l'orgueil, & cela dans le tems même que tu enrichiras ton esprit & ta mémoire de connoissances fort utiles par elles mêmes, mais de peu de fruit pour toi. Etudie pour la gloire de Dieu, c'est

à dire, emploie les facultés de ton esprit à acquérir la sagesse & la vertu, pour les pratiquer sans cesse & pour les répandre un jour parmi les hommes: c'est alors que tu glorifieras les desseins de Dieu, que tu feras des études dignes d'un Chrétien. La religion, mon fils, ainsi que tu me l'as souvent entendu dire, ne consiste pas dans un simple exercice du culte immédiat & dans des actes de dévotion que nous faisons à des heures privées. Nous la deshonorons, lorsque nous n'en considérons la pratique que comme un sacrifice que nous n'offrons à Dieu que dans de certains tems. La religion est une science divine qui nous a été donnée pour élever notre ame & pour tranquiliser notre cœur, & qui de là doit avoir de l'influence sur toute notre vie. Nous pouvons, nous devons cultiver les sciences dans la même vue que nous exerçons une oeuvre de charité: dans cette vue relative à Dieu de remplir nos devoirs, & d'employer

ployer tous les moyens pour perfectionner les facultés de notre esprit & les dispositions de notre ame, afin de faire par là notre bonheur & de contribuer à celui de la société. En supposant dans deux sujets la même ardeur, la même capacité, la même diligence, les mêmes moyens qu'exige la culture des sciences, il est certain que celui dont l'application sera animée par un motif si noble, réussira toujours mieux que celui dont le travail ne sera excité que par la vanité & par l'intérêt. Des études que nous ranimons tous les matins par cette considération que nous accomplissons notre devoir, que nous travaillons à notre bonheur; des études que nous poursuivons toute la journée avec intelligence & d'après les préceptes des gens instruits; des études enfin si bien réglées & continuées pendant plusieurs années, produiront assurément une moisson bien plus abondante que l'application la plus suivie

d'un jeune homme, dominé par la vanité & par l'intérêt.

Celui qui étudie non seulement par goût, mais encore par des motifs de religion, ménagera davantage son tems, surmontera plus facilement tous les obstacles, sera plus constant à suivre le plan qu'il s'est formé, plus porté à préférer les choses essentielles, & plus empressé à profiter des conseils & des instructions des hommes de sens & de probité. Comme il n'étudie pas pour étaler fastueusement ses connoissances, pour s'introduire dans le premier emploi lucratif, il ne se précipitera pas dans ses études, il en attendra la maturité, il fera tous ses efforts pour acquérir un mérite vrai & solide, & non pas une apparence de mérite....

Un jeune homme capable, qui étudiera d'une manière si sensée, ne restera pas longtems inconnu aux amis & aux protecteurs des talents. Par là même il trouvera plus d'occasions

sions favorables pour ses études, plus de conseils, plus d'encouragements, plus de secours par de bons livres qu'il ne possède pas, ou qu'il ne connoît pas encore. Et les avis officiels des gens instruits, quel avantage n'est-ce pas pour guider un jeune homme dans la carrière des lettres?

Celui qui étudie non seulement par goût, mais encore par zèle pour son devoir, le fera avec bien plus d'agrémens qu'un autre. Quel bonheur pour lui! Il fait qu'il emploie son esprit, son tems & son bien selon ses lumières & selon les conseils des sages; & voilà ce qui le console lorsqu'il ne parvient pas toujours au but qu'il s'est proposé, lorsqu'il apperçoit les fautes auxquelles nous expose chaque jour la foiblesse humaine. . . . La jalousie, sur ce que d'autres font des progrès plus rapides, sur ce qu'ils ont des talents plus étendus, ne le tourmentera que

rarement, ou ne le fera que peu de tems. Il fait usage de ses talents, tout petits qu'ils sont en comparaison de ceux des autres, comme d'un prêt du ciel. Il les envisage comme un présent de la Divinité, qui, dispensant toujours sagement ses dons, n'exige de celui qui n'a reçu qu'un petit fonds, que l'interêt de ce fonds. S'il est fidele dans l'emploi de ses deniers, il est ce qu'il doit être suivant les desseins de Dieu; l'envie & la jalousie, à la vue de talents supérieurs, n'empoisonneront pas facilement son cœur. Et par cela même qu'il se mesure selon ses forces, qu'il se laisse apprécier par les connoisseurs, il n'aspirera pas infructueusement à des choses qu'il ne pourra pas atteindre, il tournera constamment ses vues du côté où, suivant la trempe de son esprit, il pourra le mieux réussir & produire la plus grande utilité. Un jeune homme, mon cher fils, qui étudie dans un si noble dessein,

dessein, qui s'excite tous les jours à son devoir par ces considérations, qui, sans négliger les moyens de la prudence humaine, invoque avec confiance le Dispensateur de toute sagesse & le prie de bénir ses entreprises, jouira préféablement de cette bénédiction. Et cette même Providence, toujours sage & bienfaisante, qui a tracé le plan de notre destinée avant que nous existassions, lui marquera aussi la route qu'il doit suivre maintenant pour arriver à son bonheur.

Pense, ô mon fils, que la religion doit être notre guide dans tous les instans de notre vie, & que cette pensée ne sorte jamais de ton ame, si tu veux étudier avec fruit, si, non content d'être un homme savant, tu aspires à être un homme de bien. Sois toujours ami sincère de la vertu, & tu seras d'autant meilleur ami des lettres & des hommes! Tu peux bien devenir savant sans
être

être vertueux; mais faches qu'un Savant sans vertu, est la créature la plus vile & la plus malheureuse de l'Univers. . . .

Sois de bonne heure levé, mon fils, pour consacrer l'heure calme du matin à la pratique de la piété, à la lecture des livres saints, & regarde comme perdu le jour que, par légéreté, ou par d'autres motifs repréhensibles, tu ne sanctifies pas par des actions de grâces & par d'humbles prieres pour obtenir la bénédiction du ciel: le jour que tu ne commences pas par des méditations sur le prix de la vie, de la religion, d'une bonne conscience, & par la rénovation de ton alliance avec Dieu au moyen de la rédemption de ton divin Sauveur. . . . Règle, combine ensuite tes occupations, & partage avec soin les heures de la journée: ce qui te paroît bon, selon ton plan, fais-le avec ardeur, avec allégresse! Si quatre heures par jour fussent
pour

pour tes leçons publiques, quatre pour tes répétitions, quatre pour les beaux-arts & pour les exercices du corps, tu en peux donner encore cinq à tes repas, à tes récréations, à tes amis, & sept au sommeil. L'ardeur du travail produit souvent plus dans une heure, que ne fait l'application mécanique en trois heures. Dis - toi sans cesse : La vigilance est mon devoir & mon bonheur, la paresse est ma honte & mon châtiment. Je puis faire aujourd'hui ce qui flatte mes sens & mon imagination : mais je veux faire ce qui se concilie avec ma raison & ma conscience. Sans de puissants motifs je ne veux pas m'écarter de l'ordre. L'observer sans cesse, c'est mon devoir, il ne suffit pas de ne le faire que de tems en tems.

Sois réservé dans tes plaisirs. *Des plaisirs & des liaisons pendant les heures de récréation.*
 Par ton application tu as toujours droit aux délassements : les plaisirs de la vie ne nous paroissent jamais

plus

plus doux qu'après avoir rempli les devoirs de notre état. Jamais la gaieté n'est plus agréable qu'après la gravité, & la vraie sagesse, loin de nous rendre sombres, porte la sérénité dans notre ame. Goûte les plaisirs innocents de la nature, de l'art, de l'amitié & de la société. Je t'y invite en pere, je t'ordonne autant le plaisir permis que l'étude.

Je suis un vieillard qui n'a pas oublié le tems de sa jeunesse. J'aime les jeunes gens qui savent qu'un jour viendra où ils seront aussi des vieillards.

Il est vrai, le choix, la modération dans les plaisirs fera toujours l'ouvrage de la prudence & de la sagesse. Sur les prés fleuris que nous trouvons dans notre voyage de cette vie, nous ne devons chercher qu'à nous délasser, pour prendre de nouvelles forces & pour suivre avec ardeur le chemin qui nous menera à notre but. Du plaisir même, con-
sidéré

fidéré sous ce point de vue, l'on en peut faire une vertu, & par ce moyen l'on évitera mieux les pièges, cachés souvent à côté du plaisir. A l'égard des divertissements publics, cherche plutôt à les goûter en la compagnie d'un ami que seul. Il verra où tu ne verras pas; l'amitié te rendra vigilant, l'estime pour ton ami te donnera de la retenue. Chercher à se délasser par le plaisir de la promenade, du concert, du spectacle, ou se distraire par un jeu innocent, c'est assurément une chose très-permise. Garde-toi seulement de ces lieux dangereux où regne la passion du jeu, si funeste à tant de jeunes gens, d'ailleurs bien nés, mais imprudents; passion qui leur a fait perdre d'abord leur activité, puis leurs biens & enfin leurs mœurs. Quant à ces maisons suspectes & écartées, où siègent le libertinage & la crapule, je n'ai pas besoin d'avertir une ame aussi honnête que la tienne de se tenir sur ses gardes.

Elles

Elles sont trop odieuses pour qu'elles te soient jamais un sujet de tentation, tant que tu conserveras ton caractère.

Dans le commerce de la vie sois honnête avec tout le monde, & n'ayes que peu d'amis. Le trop grand nombre d'amis est ordinairement une marque qu'on n'en a pas un véritable. Il indique un défaut de jugement & d'expérience ; il décèle une grande légèreté dans le cœur naturellement volage & porté au changement. Entraîné par cette envie de plaire & de gagner l'amitié du grand nombre, on peut très - bien se laisser aller à des complaisances, qui ne sont d'abord que des faiblesses, qui deviennent bientôt des extravagances, & qui ne dégénèrent que trop souvent en vices. D'ailleurs entouré de tant d'amis, seras-tu encore l'ami de ton devoir, le maître de ton tems ? Le véritable ami n'est pas toujours celui qui nous plaît d'abord ; nous n'en découvrons

vrons

vrons souvent les meilleures qualités qu'après
bien des années de liaison.

*Le beau nom d'ami n'appartient qu'à celui
qui, partageant nos peines, pleure lorsque nous
pleurons, qui vole à notre secours sans attendre
nos prières, qui est notre ami, sans être notre
adulateur, & qui, au risque de nous déplaire,
nous met sous les yeux le danger de nos pas-
sions: rien, ô mon fils, rien de plus rare qu'un
pareil ami.*

Ne lie amitié ni avec le libertin ni avec
l'hypocrite, regarde toujours comme aussi in-
capable qu'indigne d'être ton ami, celui qui
a le cœur assez gâté pour n'être pas un sin-
cere ami de Dieu.

Mais apprends aussi à t'amuser seul, soit
chez toi en te livrant au charme de la mu-
sique, au plaisir d'une lecture agréable, ou à
l'attrait du dessin & de la peinture: soit enfin
en te promenant dans une campagne riante,

dans un jardin agréable, dans un bois délicieux. Ayes des yeux & des oreilles, mon fils, pour les beautés de la nature, apprends à les goûter avec des transports de joie, & élève ton ame jusqu'à l'Auteur de ces beautés. Les plaisirs à la portée de tous les hommes, & goûtés cependant par un si petit nombre, sont bien les meilleurs & les plus durables. . . . Apprends enfin à sentir vivement le plaisir le plus noble, celui d'avoir rempli tes devoirs, & par cette satisfaction intime, fortifie de jour en jour ton amour pour la religion & pour la vertu. Cette joie inspire une nouvelle ardeur, c'est le plaisir le plus consolant de l'ame.

Ce n'est pas une trop bonne marque, lorsqu'un jeune homme ne se plaît que dans la société des jeunes gens, lorsqu'il ne cherche pas celle des hommes faits & même celle des vieillards. Il faut que la gravité de ceux-ci, modère

modère sa pétulance, que leur circonspection tempère sa fougue : il faut que sa prudence mûrisse dans leur commerce, que son ambition se nourrisse de leurs applaudissements. C'est un défaut dans les hommes de mérite, lorsqu'ils sont de difficile accès pour les jeunes gens studieux, lorsqu'ils les reçoivent avec froideur, & qu'ils les congédient avec la même froideur. Mais c'est un bien plus grand défaut encore dans un jeune homme, lorsqu'il ne cherche pas tous les moyens honnêtes pour lier société avec un homme distingué par son mérite. Ne sois jamais trop présomptueux pour ne pas te féliciter de ce bonheur, ne te crois jamais trop sage, pour ne pas suivre les conseils d'un homme d'expérience. Remercie-le avec respect sans le fatiguer par des compliments outrés. Sois sincère sans indiscretion, studieux sans ostentation. Tant qu'un empressement modeste te rendra élo-

quent, tu plairas toujours malgré les petites inadvertances qui pourront t'échapper. S'il te prend en affection, (& attends ce bonheur sans vouloir le brusquer,) s'il t'accorde un accès libre, s'il t'invite à son cabinet, à sa table, tâche de te former sur son exemple, mais sans vouloir être lui-même, n'oublie pas que les dehors d'un homme fait, ne conviennent pas sans exception à un jeune homme, & que les défauts de ton maître sont ce que tu dois le moins imiter. Outre plusieurs avantages, la crainte de déplaire à cet homme te garantira d'une infinité de fautes de jeunesse: la considération que tu auras pour lui & pour la compagnie dans laquelle il t'a introduit, rendra tes manieres plus agréables. Avant de faire une folie qui te paroît attrayante, dis-toi toujours: Mais que jugeroit de moi cet homme de bien? Aurois-je le courage de la lui raconter sans rougir? N'auroit-

roit-il pas honte de moi, & après une extravagance publique, aurois-je encore le front de paroître à ses yeux?

Dans les liaisons avec le sexe, je ne puis pas te prescrire de règles particulières. Sois vigilant, mon fils, garde-toi de donner entrée dans ton ame à un penchant que tu ne puisses avouer sans rougir à ton ami le plus sévère. Les sollicitations de ce penchant sont fortes, mon cher fils, mais les armes de la sagesse & de la religion sont encore plus fortes. La voix de cette passion est douce, mais la voix de la religion: *Comment pourrais-je faire un si grand mal!* a une vertu toute divine. Considère souvent que le sentiment naturel de l'amour nous a été inspiré par l'être suprême pour des desseins sages & saints, que tu dois remplir un jour dans les douces chaînes du mariage, heureux par l'amitié & par l'amour de ton épouse. Je t'aime comme

moi-même, & j'aimerois mieux mourir que d'apprendre l'affreuse nouvelle que tu t'abandonnes au vice. Songe à cette tendresse de ton pere, afin qu'elle te maintienne dans la circonspection & dans la vigilance; mais songe encore plus à l'amour de ton pere céleste auquel tu renonces d'une manière affreuse, en te livrant à des excès préjudiciables. Oui, mon fils, (& tu fais toute ma félicité tant que je te saurai des mœurs,) fortifie sans cesse ce côté de ton cœur sensible. Occupe-toi sérieusement: ne sois jamais tout-à-fait oisif, pas même à tes heures de récréation. Sois sobre dans l'usage des mets & des boissons. . . . Garde-toi de lire, c'est ton pere qui t'en prie, de ces productions de poésie & d'éloquence, où le vice paroît sous le voile des grâces, où l'esprit entraîne le cœur. Détourne tes regards de ces tableaux qui respirent la licence. Enfants de la volupté, ils enchantent l'imagination, ils

ils tuent le sentiment de l'innocence. Que tes yeux, dans la société du sexe, ne soient pas tes maîtres, sois le leur, étouffe dans leur naissance tous les desirs illégitimes: voilà les loix que t'impose la pudeur.

„Tremble en faisant le premier pas: ce premier est suivi d'un second, & le troisieme te conduit à ta chute.“

Toutefois la volupté sous la forme de la volupté ne te séduira pas facilement: je connois la bonté de ton cœur. Mais cette passion, sous l'apparence d'une amitié permise, d'une bienveillance innocente, est souvent très-dangereuse pour un jeune homme facile. Il fréquente pendant longtems une personne tout aimable. Il ne sent pour elle que de l'estime; il ne soupçonne point de danger. Il conserve sa liberté & le tems ne fait que resserrer les noeuds d'une amitié innocente. Sûr de la bonté de ses intentions, le jeune homme

devient hardi sans devenir coupable. Ses procédés honnêtes sont payés de petites confidences, ses manières douces, de déférences affectueuses. Conduit encore par la main de l'innocence, il risque une petite familiarité. De tems en tems il s'en permet la répétition, non dans des vues criminelles, cette idée seule le feroit trembler. Faute de connoître la nature des sensations, il ne croit aimer dans son amie que la vertu, & déjà son amour est dangereux: c'est ainsi qu'avancant toujours, il se voit dans un moment funeste captivé par un amour criminel sous la forme de l'amitié, & alors, à moins qu'un ami vigilant, qu'une pensée religieuse, ne soit son Ange tutelaire, il est entièrement perdu. . . . Mets donc, mon fils, dans les liaisons les plus innocentes avec le sexe, liaisons d'ailleurs si utiles pour acquérir la politesse & l'usage du monde, mets, te dis-je, une
juste

juste défiance dans ton cœur : ne doute pas que si ton penchant pour une personne te détourne de tes études, de tes devoirs, des côtés de ton ami, qu'il ne soit bientôt pernicieux, s'il ne l'est déjà.

C'est en pere tendre que je te recommande de connoître & de corriger tes défauts, tant à cet égard, que par rapport aux autres relations de la vie : c'est en pere tendre que je te recommande chaque soir l'examen exact de ton cœur, de tes sentiments, de tout ce que tu as pensé pendant la journée, de tout ce que tu as dit & fait, dans tes études & dans tes récréations, dans le monde & dans la retraite. Qu'ai-je fait aux heures du matin, du midi, du soir ? Etois-je l'ami de moi-même & de mon devoir, l'ami de la tempérance & du travail, l'ami sensé & officieux de la société, l'ami de la religion & le serviteur de Dieu. Tu aurois beau augmenter

tes connoissances de jour en jour, tu aurois beau devenir un prodige de sciences, si ta vertu & ta religion vont en déclinant, tu deviens, mon fils, de jour en jour plus malheureux.

Laisse - moi ajouter encore quelques avis, concernant plus particulièrement tes études & tes dépenses.

Manière d'étudier. Bien loin de négliger à l'Université la lecture des Auteurs anciens, dont tu fais la langue & dont tu connois les ouvrages, tu dois plutôt te faire une loi d'étudier encore tous les jours les meilleurs. Destine une heure par jour pour cet objet, & si tu veux saisir à fond les hautes sciences, ne te départs jamais de cette règle. Dans l'histoire, dans l'éloquence & dans la poésie les Anciens sont en même tems les sources & les modèles: en partie ils le sont aussi dans la philosophie. Mieux tu te familiariseras avec les Anciens, plus tu feras de progrès dans l'étude

l'étude de l'histoire & de la philosophie, con-
noissances indispensables pour tout homme qui
se pique de littérature; & mieux tu sauras leur
langue, plus tu tireras d'utilité & d'agrément
de leurs ouvrages. Tu trouveras dans la suite
que les bons écrits des Anciens ne sont pas
de ces productions de l'esprit, propres unique-
ment à être parcourues dans les classes infé-
rieures pour y apprendre leur langue. Les
meilleurs Ecrivains parmi les Anciens n'étoient
pas seulement les plus beaux génies de leur
siècle, n'étoient pas simplement des savants
isolés, dont le monde étoit resserré à leur ca-
binet; c'étoient des Ministres d'Etat, des Géné-
raux d'armées, des hommes qui ont employé
& formé leur esprit dans les grandes affaires
de la société. Je fais qu'on outre la véné-
ration pour les Anciens, qu'on déifie leurs
ouvrages pour déprimer ceux des Modernes,
qu'on ne les étudie que pour en faire un
vain

vain étalage, qu'on les lit par pédanterie & par volupté, souvent aux dépens de la religion & de notre propre cœur, . . . qu'enfin on en vient quelquefois au point de ne croire rien de beau ni de vrai, que ce qu'ont dit & pensé les Homere, les Platon, les Xenophon, les Horace & les Ciceron. Mais cela ne sauroit nous dispenser de l'obligation de lire les meilleurs Auteurs anciens, dans la vue d'enrichir notre jugement de leurs lumières, notre mémoire de leurs connoissances, notre imagination du feu de leur génie; & par conséquent il vaut mieux donner moins de tems à la simple philosophie spéculative qui ne fait qu'appliquer l'esprit sans le nourrir. Je m'explique, mon fils: je ne suis pas ennemi de la saine philosophie, il faudroit que je le fusse de la saine raison. Je t'ai donné moi-même une teinture de la philosophie moderne; il faut que tu t'y appliques,

mais

mais que ce ne soit pas aux dépens des autres sciences. Ne t'imagines pas, qu'ayant saisi les principes d'un système, tu sois savant, que tu possèdes l'art de penser & de raisonner avec justesse & avec élégance: comme tu ne dois pas croire, qu'ayant conçu les règles de l'éloquence, tu en possèdes l'esprit & le génie. Tu trouveras un jour bien des hommes qui savent par cœur leur système de philosophie, & qui sont pourtant d'aussi mauvais Ecrivains, d'aussi minces Orateurs & d'aussi médiocres Instituteurs que s'ils n'eussent jamais étudié la philosophie. . . . Surtout apprend de bonne heure à mettre en pratique les éléments de la logique, & poursuis cet utile exercice sous l'inspection d'un maître intelligent. Tu verras alors quelle distance il y a de la théorie à la pratique. Commence cette méthode par les notions, les propositions & les démonstrations du droit de la nature &

de

de la morale; ce sont là les idées les plus faciles & les plus générales. Plus tu auras appris à penser & à juger sainement par cette application & par la lecture des Anciens; plus tu feras en sûreté contre les paralogismes, & contre toutes les chimères philosophiques. C'est alors que tu pouras entrer avec confiance dans la carrière de la métaphysique & de la philosophie purement spéculative. Il est certain que tu ne sauras jamais apprendre à penser avec trop de justesse & de discernement; mais tu peux bien, épris des mystères de la philosophie, si flatteurs pour l'esprit avide de la jeunesse, entendre pendant des années entières la philosophie, & cependant ne pas savoir penser, & cependant composer une méchante lettre, une dissertation monstrueuse, un discours insensé. Il faut de la discussion & de la critique pour penser avec justesse & conformément aux circonstances: il faut de
l'éru-

l'érudition, du goût, de l'expérience pour penser toujours bien & d'une manière digne de son sujet. Apprendre superficiellement la philosophie, ne fait que nous embrouiller l'esprit & nous rendre discoureurs : l'apprendre d'une manière solide & raisonnée, nous donne de la clarté & de la pénétration.

A l'égard de tes lectures, aies soin de faire un extrait des plus beaux morceaux pour exercer ta mémoire. En général ne t'écarte jamais de l'habitude que je t'ai fait contracter, de ne pas t'attacher à lire tous les livres, mais de te contenter de lire les meilleurs. En lisant souviens-toi toujours des règles que je t'ai données, que, pour tirer du fruit de tes lectures, il ne suffit pas de lire pour remplir ta mémoire, mais il faut le faire pour exercer ton jugement ; que ce n'est pas assez de parcourir ton Auteur avec une curiosité futile, mais qu'il s'agit de le suivre
pas-

pas-à-pas & de penser avec lui. Bien pénétrer le plan de l'ouvrage, le suivre attentivement dans toute sa contexture, développer soigneusement la manière de l'exécution, examiner les preuves, tant en elles-mêmes que relativement à leur situation, remarquer toutes les pensées neuves, tous les sentiments nobles, & renfermer toujours le meilleur & le plus essentiel du livre dans un court extrait, voilà la méthode de lire avec fruit. Continue, mon fils, de suivre ces règles, & tu ne te trouveras pas dans le cas de tant de gens qui n'ont lu un si grand nombre de livres, que pour se nourrir la mémoire ou la vanité, mais tu liras pour enrichir également ton esprit & ton cœur. Les Anciens marchent les premiers: les Modernes viennent après. Lis ceux-ci, mais ne le fais jamais au dépens de ceux-là. Lis les bons Auteurs françois du siècle de Louis XIV. Tu trouveras que la plupart se
sont

font formés sur l'esprit des Anciens. Lis-les, te dis-je, & fais leurs tours & leurs pensées. Que ce soit là en même tems la récompense de la peine que tu as prise pour apprendre la Langue françoise, & que tu prendras sans doute pour savoir les Langues angloises & italiennes. La lecture des Auteurs françois doit t'entretenir dans la facilité d'écrire & de parler cette langue, devenue aujourd'hui tout-à-fait indispensable. En qualité de Savant il faut que tu saches bien t'exprimer en latin : c'est là une obligation. Ne néglige donc pas d'écrire & de parler cette langue ; dans la suite tu en remarqueras souvent l'utilité. En qualité d'homme du monde il faut que tu te familiarises le langage de la cour ; en qualité d'homme instruit, il faut que tu saches t'exprimer d'une manière facile, agréable, régulière & heureuse dans ta langue maternelle, que tu ne te fasses pas un honneur de ne point

savoir mieux la langue de ta nation que ton domestique. Sous un bon guide exerce-toi maintenant dans le style épistolaire & dans d'autres petites compositions, mais pendant les dernieres années d'Université, applique-toi à l'éloquence publique. Garde-toi seulement de vouloir être un Auteur précoce, ni en vers ni en prose. Il faut nourrir son esprit de connoissances, & ne pas prendre la fureur d'écrire pour le talent d'écrire. La manie d'être Auteur ressemble à une fièvre chaude; les premiers accès se manifestent par une certaine démangeaison agréable, qui se convertit enfin en une chaleur dévorante, en un feu qui consume l'application nécessaire à l'étude des sciences. Lis les Auteurs classiques de notre nation; garde-toi de la maladie de ne lire que des journaux, des gazettes & des tables de matieres. Puise toujours dans les sources, fuis cette littérature à la mode, ces sciences réduites

duites en abrégé, le défaut de notre siècle. Je te destine par an une certaine somme pour des livres. Tu seras le maître de les choisir à ta fantaisie ; je prétens néanmoins y donner aussi mon avis. Ne t'en rapporte pas sans examen aux jugemens des journalistes. Ne sois jamais si avide de vouloir posséder tous les bons ouvrages, mais sois avare du tems que tu peux employer à lire un si grand nombre de bons livres. Je compte te laisser cinq à six ans à l'Université. Pendant ce tems-là tu ne dois pas te proposer de lire tout, mais seulement ce qu'il y a de meilleur & de plus essentiel, tu dois, en prenant le goût général de la lecture, acquérir la connoissance des meilleurs livres que tu puisses encore lire hors des limites de l'Université. Pour parvenir à cette connoissance tu auras besoin d'avoir l'entrée dans une bonne bibliothèque, d'être en commerce de littérature avec des hommes éclairés, & d'être

guidé par un bon journal. N'oublie jamais cependant que dans le monde on exige plus que la connoissance des livres, que faute des connoissances géographiques, historiques & économiques tu peux devenir souvent ridicule & inutile dans la vie. On est en droit d'attendre d'un Savant qu'il ne soit pas étranger sur notre globe. Ainsi, au lieu de négliger la géographie & ce qui en dépend, lis une centaine d'ouvrages d'esprit de moins; & au lieu d'oublier les mathématiques pratiques que je t'ai enseignées & de gâter ta bonne main pour écrire, apprends une langue de moins.

Quant au journal de tes lectures je veux le voir tous les trois mois. Tu me feras le plaisir de le continuer comme tu l'as commencé à mes côtés. Qu'un jour tu feras ravi & surpris, en parcourant la liste de tes lectures, en approuvant & en condamnant tour-à-tour tes extraits & tes jugements! . . . Tu ne ferois
peut-

peut-être pas mal de lire aussi quelques ouvrages médiocres, pour exciter en toi un dégoût général pour le médiocre. Pour ces productions d'esprit, aussi agréables que dangereuses, ne les lis pas maintenant, quelque bon que soit d'ailleurs ton cœur. Tes amusements me sont aussi chers que les miens, & tu fais que j'aime la vivacité & la finesse de l'esprit; mais l'esprit répandu dans un ouvrage licencieux, fût-ce le plus délicat & le plus naïf, n'est à mes yeux que comme la beauté dans la maison de l'impudicité; & il est d'autant plus séducteur alors, qu'il fait donner au vice les grâces & les dehors de l'innocence. . . .

Emploie surtout le tems des fêtes & des vacances à tes lectures & à tes répétitions. Car si à force de travail & de réflexion, tu ne cherches pas à t'avancer toi même par le secours de tes livres, tu pouras fréquenter éternellement les leçons publiques, & toutefois ne

pas faire grand chemin dans la carrière des lettres. Ne fais pas les examens; ils ont plus d'une utilité. J'ai encore un avis important à te donner, mon fils, avis que tu ne dois pas négliger dans le cours de tes études. Que la science, au moyen de laquelle tu te proposes d'entrer dans les charges publiques, & que tu as choisie après un mûr examen de tes talents & de tes facultés, soit toujours le but principal de ton application! Donne chaque jour à cette science une partie déterminée & considérable de ton tems; que des études souvent plus agréables ne t'écartent jamais trop de la route principale, quelque âpre & quelque pénible qu'elle soit. Garde-toi toujours que l'attrait des belles-lettres & des beaux-arts ne t'inspire un certain dégoût, qui pourroit dégénérer en une maladie dangereuse pour la place que tu prétens remplir un jour. Combien de jeunes gens
qui

qui se croient de beaux esprits & des hommes de goût, & qui entrent dans les emplois publics avec autant d'incapacité que d'aversion, les rempliroient avec bien plus de succès & d'agrément, s'ils se fussent préservés de cette maladie, s'ils eussent étudié plus pour remplir leurs devoirs que pour satisfaire leurs plaisirs ! Garde-toi d'autant plus de cet abus des belles-lettres, que rien n'est plus naturel à l'esprit de la jeunesse. Les belles lettres, loin de t'ôter le goût des choses utiles & sérieuses, doivent t'affermir & te mettre en état de montrer & de faire connoître en tout ta sagacité & ton jugement. Elles ne doivent pas efféminer le goût, mais l'épurer ; elles ne doivent pas faire de toi un agréable dans la république des lettres, mais un savant solide & plein d'urbanité.

De l'économie.

Aie de l'économie, qualité déjà fort estimable par elle même, mais

encore plus par l'influence qu'elle a sur les vertus les plus éminentes. Il n'y a pas de Prince quelque riche qu'il soit à qui l'économie ne fasse honneur & à qui la dissipation ne fasse honte. De là un homme qui ne fait pas régler sa dépense, se trouvera souvent dans des circonstances qui, sans le priver absolument du nécessaire, ne laisseront pas de lui prendre bien du tems, bien de la tranquillité d'esprit, bien des occasions de faire du bien, & qui le forceront même dans plusieurs cas d'agir contre les principes de l'honneur & de la probité. L'économie est donc une vertu très - louable; cette qualité étant rarement le partage des jeunes gens, je te la recommande comme un devoir indispensable. Sois donc ménager, mon fils, d'abord dans les petites choses qui, prises séparément, ne font point un objet, & qui de là sont si séduisantes, mais qui, considérées dans la totalité, sont
aussi

aussi ruineuses à la longue, que si nous avions dépensé une somme considérable à la fois. *Celui-là est véritablement riche*, dit un Consul romain qui commandoit à des Rois & qui refusoit leurs trésors, *celui-là est véritablement riche, qui n'est pas tenté d'acheter tout ce qu'il voit.* Mille choses qui valent bien leur prix, mais qui, n'étant pas d'une nécessité absolue, ne sont recommandables que parce qu'elles sont à la mode, qu'elles sont de la main d'un habile artiste, qu'elles flattent les yeux amoureux de la nouveauté, doivent être rangées dans la classe des dépenses qu'il faut que tu t'interdises & pour lesquelles il faut que tu te croyes trop pauvre, afin que tu sois assés riche pour les choses de nécessité & de commodité, pour le soulagement des malheureux & pour l'achat des bons livres. C'est une prodigalité, si, pour avoir un meuble somptueux, qui ne frappe que les yeux, tu t'appauvris au point

de ne pouvoir plus fournir aux dépenses d'une promenade agréable ou d'un divertissement honnête avec tes amis. Un livre utile, est une dépense louable; cependant cet argent, employé au soulagement d'un malheureux, devient souvent une dépense bien plus louable encore. Ne sois jamais si indigent que tu ne puisses donner quelque chose à un infortuné. Ne sois jamais si sensuel, que tu ne puisses quelquefois te refuser des plaisirs permis, exigeassent-ils encore moins de dépenses; c'est ce que je te conseille autant pour te rendre maître de tes inclinations, que pour t'exercer dans le maniement de tes biens... Par l'argent de ton pere, il faut que tu apprennes à gérer celui que tu acquerras un jour. Je ne te parle pas de ces dissipations grossières qui plongent immédiatement dans les dettes: tu es trop sensé pour donner dans de pareils travers. Mais la simple négligence dans les petites dépenses

suffit

fuffit pour nous rendre d'abord des débiteurs honteux, puis des débiteurs injustes, & enfin, fuivant la raifon & la religion, des débiteurs malhonnêtes. Ne manque pas de revoir tes comptes toutes les femaines & tous les mois. Si tu veux me les envoyer de tems à autre, je ne ferai pas fâché de les parcourir. Sois fincere avec moi, & compte que je ne te diminuerai pas ton argent pour quelques dépenses inconfidérées; je ne te l'augmenterai non plus que de mon plein gré, & quand tu en auras vraiment befoin. Sois digne de ton pere par une tendre affection, comme je veux Pêtre par la plus tendre follicitude. Comme l'économie t'éloignera du jeu, du luxe dans tes repas & dans tes habits, elle t'éloignera auffi de tout danger, de tout ridicule, attaché à ces objets. Avec la plus grande application, fi tu n'es pas ménager, tu ne foutiendras pas long-tems la gloire d'une bonne conduite, & tu

mettras

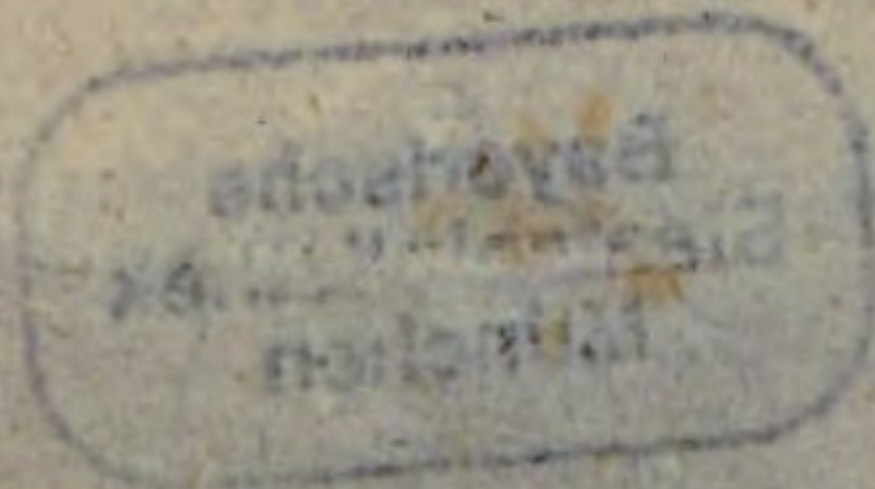
mettras toi même bien des obstacles à tes entreprises; avec le plus grand savoir, avec le mérite le plus éminent, si tu n'es pas économe, tu deviendras incapable de remplir les emplois publics, & tu seras un jour un pere de famille malheureux. Notre bienséance extérieure dépend de mille petites choses qui, bien qu'elles semblent être de peu d'importance, ne laissent pas d'exiger de notre part du soin & de l'attention, sans demander d'ailleurs beaucoup d'esprit. Or comme tous les hommes ont assez de lumières pour cela, il est d'autant plus honteux pour l'homme de lettres, de manquer de sens dans les circonstances où l'homme du commun en montre, & d'être négligent dans les cas, où la négligence se punit elle même ou par la pauvreté & la misère, ou par le mépris & la risée. . . . L'ordre est aussi essentiel à la bonne économie, que le ton l'est à la bonne prononciation; & l'ordre est tantôt le fruit, tantôt

tantôt la source de l'économie. Plusieurs besoins de bienséance & de commodité ne conservent leur durée & leur agrément, qu'à mesure que nous savons les ménager & les combiner : épargner de cette manière, c'est un art noble & d'obligation pour tout homme qui pense bien. Supposé, que sans blesser la décence, tu puisses par ce soin t'épargner en deux ans un habit, pour soulager de cet argent un ami honnête & pauvre : ne sens-tu pas que ce soin seroit quelque chose de très-noble. Tu conçois que l'économie, considérée sous ce point de vue, devient très-respectable ; ce n'est plus alors un simple avis de la prudence, qui conduit à la vertu, c'est l'ouvrage même de la vertu. Les avantages de la fortune sont des moyens pour remplir une infinité de bonnes intentions : les négliger est pour cela même déjà plus qu'une folie. Une extrême négligence, ou un mauvais usage de ses biens,

biens, nourrit toutes les passions du cœur qui nous les font négliger, que ce soit par indolence, par mollesse, par ostentation, par étourderie, par amour du faste ou par quelque autre mauvaise inclination, il n'importe. De là même une mauvaise économie est plus qu'une folie, par la raison qu'elle nous gâte insensiblement le cœur, quand même elle ne nuirait par à notre fortune. Un dissipateur ne peut être ni un homme sensé ni un homme vertueux. Du reste la prodigalité se rencontre aussi bien avec une fortune médiocre, qu'avec des richesses considérables. Apprends donc à être ménager tandis que tu es jeune, pour avoir le bonheur assuré de l'être dans l'âge mûr. Un jeune dissipateur que la triste expérience a rendu sage ou indigent, devient souvent un vieil avare: mais que l'avarice, mon cher fils, ne deshonne pas plus le sang de ma maison que le libertinage & la dissipation.

Ne

Ne te crois pas trop grand seigneur pour ne pas te mêler de certaines petites choses relatives à l'ordre, apprends plutôt par là à être soigneux dans les affaires importantes. Et quand je serois bien plus riche que je ne le suis en effet, je te prescrirois les mêmes règles, & je ne te donnerois jamais plus pour tes dépenses que ne l'exigera ta condition: car je t'aime en pere sensé, & c'est en pere sensé & tendre que je veux t'élever. A l'égard de tes dépenses je ne prendrai jamais pour guide l'amour aveugle de certains parents, mais l'amour scrupuleux d'un pere raisonnable. . . . Vis à l'Université, comme tu voudrois y avoir vécu dans ta vieillesse! Vis de manière que tu puisses te rappeler les années de tes études sans rougir & sans trembler, avec une joie vive & une conscience pure! . . . Je t'embrasse en te donnant ma bénédiction paternelle, & en priant le Seigneur, que, comblé
des

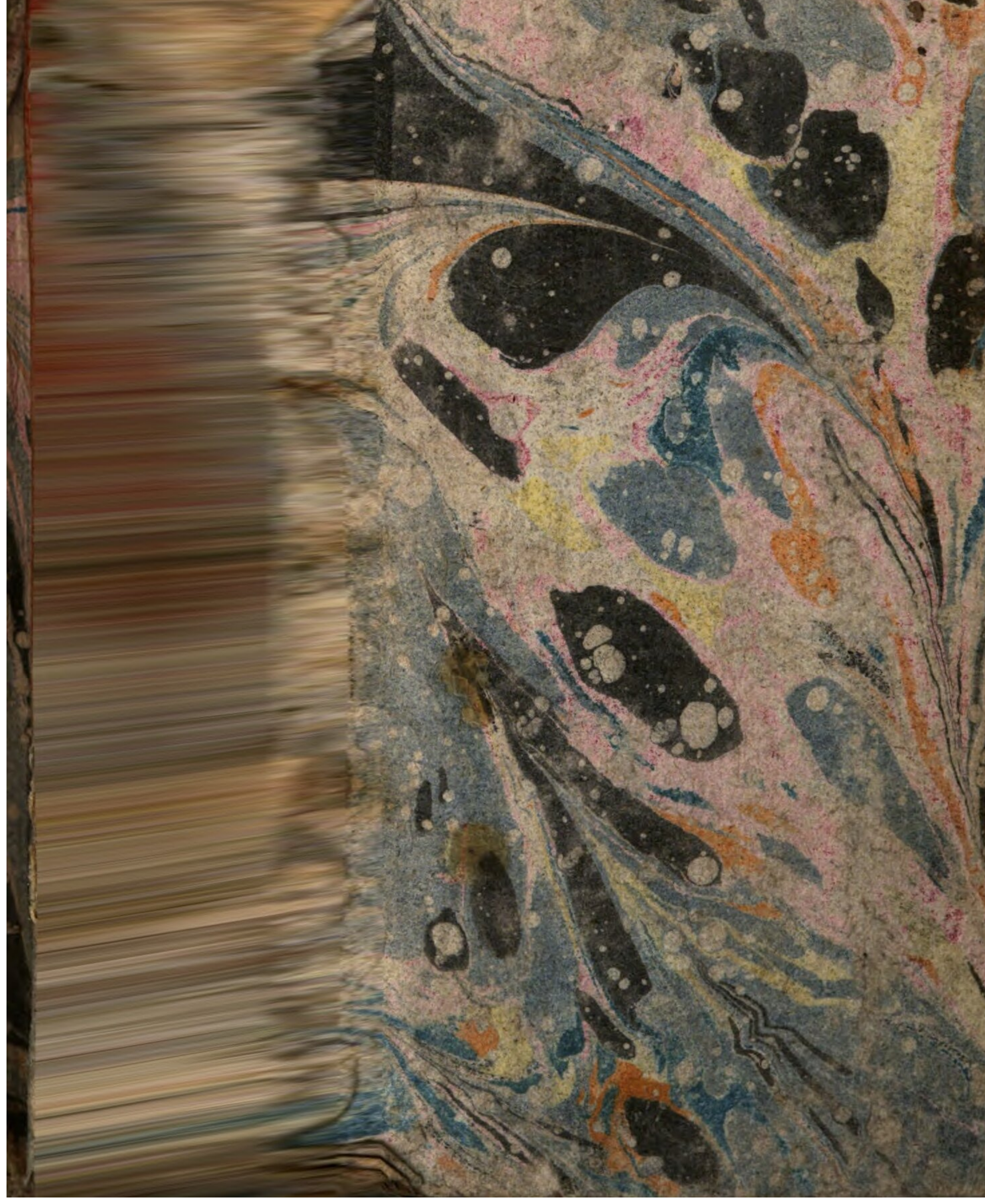


des trésors de la sagesse & de la vertu, tu
 reviennes un jour dans mes bras, digne de
 ton pere & capable de servir ton pays. Avec
 beaucoup de savoir & peu de bonté de cœur,
 je te recevrai froidement, avec des connoissan-
 ces utiles, de la religion, des mœurs, je te
 recevrai avec des transports de joie. Quand
 tu ferois le plus grand génie de la terre,
 sans être homme de bien, je pleurerois de
 t'avoir donné le jour.... Adieu, mon cher
 fils!

F I N.



Bayerische
 Staatbibliothek
 München



Gellert, Christian Fürchtegott,

Lettres familiares

Leipzig 1777

Epist. 312 c

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10402881-7

VD18 14819996-001